



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

3 3433 06730935 5

11

ŒUVRES
DE
CRÉBILLON.

TOME SECOND.

T A B L E

Des Pièces contenues dans le second Volume.

| | |
|---|--------|
| RHADAMISTHE ET ZÉNOBIE , Tragédie. | Pag. 1 |
| XERXÈS , Tragédie. | 71 |
| SÉMIRAMIS , Tragédie. | 168 |
| PYRRHUS , Tragédie. | 239 |

Œ U V R E S

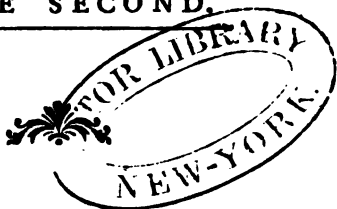
D E

CRÉBILLON;

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée, revue, & augmentée de
la Vie de l'Auteur.

TOME SECOND.



A L O N D R E S.

M. DCC. LXXXV.

RHADAMISTHÉ

ET

ZÉNOBIE,

TRAGÉDIE,

*Représentée , pour la première fois ,
le 14 Décembre 1711.*

Tome II.

A

PERSONNAGES.

PHARASMANE, Roi d'Ibérie.

RHADAMISTHE, Roi d'Arménie, Fils de
Pharasmane.

ZÉNOBIE, Femme de Rhadamisthe, sous le
nom d'Isménie.

ARSAME, Frere de Rhadamisthe.

HIÉRON, Ambassadeur d'Arménie, & Confident
de Rhadamisthe.

MITRANE, Capitaine des Gardes de Pharasmane.

HIDASPE, Confident de Pharasmane.

PHÉNICE, Confident de Zénobie.

GARDES.

*La Scene est dans Artanisse , Capitale
l'Ibérie , dans le Palais de Pharasmane.*

RHADAMISTHE

E T

Z É N O B I E ,

T R A G È D I E .

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZÉNOBIE , *sous le nom d'Isménie* ; PHÉNICE.

Z É N O B I E .

AH ! laisse-moi , Phénice , à mes mortels ennuis ;
Tu redoubles l'horreur de l'état où je suis.
Laisse-moi : ta pitié , tes conseils & la vie ,
Sont le comble des maux pour la triste Isménie.
Dieux justes ! Ciel vengeur , effroi des malheureux !
Le sort qui me poursuit est-il assez affreux ?

P H É N I C E .

Vous verrai-je toujours , les yeux baignés de larmes ,
Par d'éternels transports remplir mon cœur d'a-
larmes ?

A 1)

4 *Rhadamisthe & Zénobie*,

Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots ;
La nuit n'a plus pour vous ni douceur , ni repos.
Cruelle ! si l'Amour vous éprouve inflexible ,
A ma triste amitié soyez du moins sensible.
Mais quels sont vos malheurs ? Captive dans des
lieux

Où l'amour soumet tout au pouvoir de vos yeux ,
• Vous ne sortez des fers où vous fûtes nourrie ,
Que pour vous asservir le grand Roi d'Ibérie.
Et que demande encor ce vainqueur des Romains ?
D'un sceptre redoutable il veut orner vos mains.
Si , rebuté des soins où son amour l'engage ,
Il s'est enfin lassé d'un inutile hommage ;
Par combien de mépris , de tourmens , de rigueur ,
N'avez-vous pas vous-même allumé sa fureur ?
Flattez , comblez ses vœux , loin de vous en dé-
fendre ;
Vous le verrez bientôt plus soumis & plus tendre.

Z É N O B I E.

Je connois mieux que toi ce barbare vainqueur ,
Pour qui , mais vainement , tu veux fléchir mon
cœur.

Quels que soient les grands noms qu'il tient de la
victoire ,

Et ce front si superbe où brille tant de gloire ;
Malgré tous ses exploits , l'Univers à mes yeux
N'offre rien qui me doive être plus odieux.
J'ai trahi trop long-tems ton amitié fidelle :
Il faut d'un autre prix récompenser mon zèle ,
Me découvrir. Du moins , quand tu sauras mon
sort ,

Je ne te verrai plus t'opposer à ma mort.

Phénice , tu m'as vue aux fers abandonnée ,
 Dans un abaissement où je ne suis point née.
 Je compte autant de Rois que je compte d'aïeux :
 Et le sang dont je sors ne le cede qu'aux Dieux.
 Pharasmane , ce Roi qui fait trembler l'Asie ,
 Qui brave des Romains la vaine jalousie ;
 Ce cruel , dont tu veux que je flatte l'amour ,
 Est frere de celui qui me donna le jour.
 Plût aux Dieux qu'à son sang le Destin qui me lie ,
 N'eût point par d'autres nœuds attaché Zénobie !
 Mais , à ces nœuds sacrés joignant des nœuds plus
 doux ,
 Le sort l'a fait encor pere de mon époux ;
 De Rhadamisthe , enfin.

PHÉNICE.

Ma surprise est extrême !

Vous , Zénobie ! ô Dieux !

ZÉNOBIE.

Oui , Phénice , elle-même ,

Fille de tant de Rois , reste d'un sang fameux ,
 Illustre , mais , hélas ! encor plus malheureux.
 Après de longs débats , Mithridate mon pere
 Dans le sein de la paix vivoit avec son frere.
 L'une & l'autre Arménie , asservie à nos loix ,
 Mettoit ces heureux Prince au rang des plus grands
 Rois ;

Trop heureux en effet , si son frere perfide
 D'un sceptre si puissant eût été moins avide :
 Mais le cruel ! bien loin d'appuyer sa grandeur ,
 Le dévora bientôt dans le fond de son cœur.
 Pour éblouir mon pere , & pour mieux le sur-
 prendre ,

A ii]

6 *Rhadamisthe & Zénobie,*

Il lui remit son fils dès l'âge le plus tendre.
Mithridate charmé l'éleva parmi nous ,
Comme un ami pour lui , pour moi comme un
époux.

Je l'avoûrai , sensible à sa tendresse extrême ,
Je me fis un devoir d'y répondre de même :
Ignorant qu'en effet sous des dehors heureux
On pût cacher au crime un penchant dangereux.

PHÉNICE.

Jamais Roi cependant ne se fit dans l'Asie
Un nom plus glorieux , & plus digne d'envie.
Déjà , des autres Rois devenu la terreur . . .

ZÉNOBIE.

Phénice , il n'a que trop signalé sa valeur.
A peine je touchois à mon troisième lustre ,
Lorsque tout fut conclu pour cet hymen illustre.
Rhadamisthe déjà s'en croyoit assuré ,
Quand son pere cruel , contre nous conjuré ,
Entra dans nos Etats , suivi de Tiridate ,
Qui brûloit de s'unir au sang de Mithridate ;
Et ce Parthe , indigné qu'on lui ravît ma foi ,
Sema par-tout l'horreur , le désordre & l'effroi.
Mithridate , accablé par son perfide frere ,
Fit tomber sur le fils les cruautés du pere ;
Et , pour mieux se venger de ce frere inhumain ,
Promit à Tiridate & son sceptre & ma main.
Rhadamisthe , irrité d'un affront si funeste ,
De l'Etat à son tour embrâsa tout le reste ,
En dépouilla mon pere , en repoussa le sien ;
Et , dans son désespoir ne ménageant plus rien ,
Malgré Numidius , & la Syrie entière ,
Il força Pollion de lui livrer mon pere.
Je tentai , pour sauver un pere malheureux ,

Tragédie.

7

De fléchir un amant que je crus généreux.
Il promet d'oublier sa tendresse offensée ,
S'il voyoit de ma main sa foi récompensée ;
Qu'au moment que l'hymen l'engageroit à moi ,
Il remettroit l'Etat sous sa première loi.
Sur cet espoir charmant , aux autels entraînée ,
Moi-même je bâtois ce fatal hyménée ;
Et mon parjure amant osa bien l'achever ,
Teint du sang qu'à ce prix je prétendois sauver.
Mais le Ciel , irrité contre ces nœuds impies ,
Eclaira notre hymen du flambeau des Furies.
Quel hymen , justes Dieux ! & quel barbare époux !

P H É N I C E.

Je fais que tout un peup'e indigné contre vous ,
Vous imputant du Roi la triste destinée ,
Ne vit qu'avec horreur ce coupable nyménée.

Z É N O B I E.

Les cruels ! sans savoir qu'on me cachoit son sort ,
Oserent bien sur moi vouloir venger sa mort.
Troublé de ses forfaits , dans ce péril extrême ,
Rhadamisthe en parut comme accablé lui-même.
Mais ce Prince bientôt , rappelant sa fureur ,
Remplit tout , à son tour , de carnage & d'horreur.
« Suivez-moi , me dit-il : ce peup'e qui m'outrage ,
» En vain à ma valeur croit fermer un passage :
» Suivez-moi. » Des autels s'éloignant à grands pas ,
Terrible & furieux , il me prit dans ses bras ,
Fuyant parmi les fiens à travers Artaxate
Qui vengeoit , maistrop tard , la mort de Mithridate.
Mon époux , cependant , pressé de toutes parts ,
Tournant alors sur moi de funestes regards . . .
Mais , loin de retracer une action si noire ,

& Rhadamisthe & Zénobie ,

D'un époux malheureux respectons la mémoire ;
Épargne à ma vertu cet odieux récit.

Contre un infortuné je n'en ai que trop dit.

Je ne puis rappeler un souvenir si triste ,
Sans déplorer encor le sort de Rhadamisthe.

Qu'il te fût enfin , Phénice , de savoir ,
Victime d'un amour réduit au désespoir ,
Que , par une main chère & de mon sang fumante ,
L'Araxe dans ses eaux me vit plonger mourante.

P H É N I C E .

Quoi ! ce fut votre époux. . . Quel inhumain , grands
Dieux !

Z É N O B I E .

Les horreurs de la mort couvroient déjà mes yeux ,
Quand le Ciel , par les soins d'une main secourable ,
Me sauva d'un trépas sans elle inévitable.

Mais à peine échappée à des périls affreux ,
Il me fallut pleurer un époux malheureux.

J'appris , non sans frémir , que son barbare père ,
Prétextant sa fureur sur la mort de son frère ,
De la grandeur d'un fils en effet trop jaloux ,
Lui seul avoit armé nos peuples contre nous ;
Qu'introduit en secret au sein de l'Arménie ,
Lui-même de son fils avoit tranché la vie.

A ma douleur alors laissant un libre cours ,
Je détestai les soins qu'on prenoit de mes jours ,
Et , quittant sans regret mon rang & ma Patrie ,
Sous un nom déguisé j'errai dans la Médie.

Enfin , après dix ans d'esclavage , d'ennui ,
Étrangère par-tout , sans secours , sans appui ,
Quand j'espérois goûter un destin plus tranquille ,
La guerre en un moment détruisit mon asyle.

Arsame , conduisant la terreur sur ses pas ,
 Int , la foudre à la main , ravager ces climats ;
 Arsame , né d'un sang à mes yeux si coupable ,
 Arsame cependant à mes yeux trop aimable ,
 Fils d'un pere perfide , inhumain & jaloux ,
 Frere de Rhadamisthe , enfin de mon époux.

PHÉNICE.

Quel que soit le devoir du nœud qui vous engage ,
 Aux mânes d'un époux est-ce faire un outrage ,
 Que de céder aux soins d'un Prince généreux ,
 Qui , par tant de bienfaits , a signalé ses feux ?

ZÉNOBIE.

Incertain si dans nos maux une cruelle absence
 Ne nous ravissoit point notre unique espérance...
 Mais Arsame , éloigné par un triste devoir ,
 Dans mon cœur éperdu ne laisse plus d'espoir ;
 Et , pour comble de maux , j'apprends que l'Ar-
 ménie ,

Qu'un droit si légitime accorde à Zénobie ,
 Va tomber au pouvoir du Parthe , ou des Romains ,
 Ou , peut-être , passer en de moins dignes mains.
 Dans son barbare cœur flatté de sa conquête ,
 A quitter ces climats Pharasmane s'apprête.

PHÉNICE.

Eh bien ! dérobez-vous à ses injustes loix.
 N'avez-vous pas pour vous les Romains & vos droits ?
 Par un Ambassadeur parti de la Syrie ,
 Rome doit décider du sort de l'Arménie.
 Reine de ces Etats , contre un Prince inhumain
 Faites agir pour vous l'Ambassadeur Romain .
 On l'attend aujourd'hui dans les murs d'Ar-
 Imptorez de César le secours , la justice.

10 *Rhadamisthe & Zénobie* ;

De son Ambassadeur faites-vous un appui :
Forcéz-le à vous défendre , ou fuyez avec lui.

Z É N O B I E.

Comment briser les fers où je suis retenue ?
M'en croira-t-on , d'ailleurs , fugitive , inconnue ?
Comment. . . .

S C E N E I I.

Z É N O B I E , *sous le nom d'Isménie* ; A R S A M E ,
P H É N I C E.

Z É N O B I E.

MAIS quel objet ! Arsame dans ces lieux !

A R S A M E.

M'est-il encor permis d'en offrir à vos yeux ?

Z É N O B I E.

C'est vous-même , Seigneur ! Quoi ! déjà l'Albanie...

A R S A M E.

Tout est soumis , Madame , & la belle Isménie ,
Quand la gloire paroît me combler de faveurs ,
Semble seule vouloir m'accabler de rigueurs.

Trop sûr que mon retour , d'un inflexible pere
Va sur un fils coupable attirer la colere ;

Jaloux , désespéré , j'ose , pour vous revoir ,
Abandonner des lieux commis à mon devoir.

Ah ! Madame , est-il vrai qu'un Roi fier & terrible
Aux charmes de vos yeux soit devenu sensible ;
Que l'hymen aujourd'hui doive combler ses vœux ?

Pardonnez aux transports d'un amant malheureux.
Ma douleur vous aigrit : je vois qu'avec contrainte
D'un amour alarmé vous écoutez la plainte.
Ce n'est pas sans raison que vous la condamnez :
Le reproche ne sied qu'aux amans fortunés.
Mais moi, qui fus toujours à vos rigueurs en butte,
Qu'un amour sans espoir dévore & persécute ;
Mais moi, qui fus toujours à vos loix si soumis ,
Qu'ai-je à me plaindre ? hélas ! & que m'a-t-on
promis ?

Indigné cependant du sort qu'on vous prépare ,
Je me plains & de vous & d'un rival barbare.
L'amour , le tendre amour qui m'anime pour vous ,
Tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins jaloux.

Z É N O B I E.

Seigneur , il est trop vrai qu'une flamme funeste
A fait parler ici des feux que je déteste :
Mais , quel que soit le rang & le pouvoir du Roi ,
C'est en vain qu'il prétend disposer de ma foi.
Ce n'est pas que, sensible à l'ardeur qui vous flatte,
J'approuve ces transports où votre amour éclate.

A R S A M E.

Ah ! malgré tout l'amour dont je brûle pour vous ,
Faites-moi seul l'objet d'un injuste courroux.
Imposez à mes feux la loi la plus sévère,
Pourvu que votre main se refuse à mon père.
Si pour d'autres que moi votre cœur doit brûler ,
Donnez-moi des rivaux que je puisse immoler ,
Contre qui ma fureur agisse sans murmure.
L'amour n'a pas toujours respecté la Nature :
Je ne le sens que trop à mes transports jaloux.
Que fais-je , si le Roi devenoit votre époux ,

12 *Rhadamisthe & Zénobie* ,

Jusqu'où m'emporteroit sa cruelle injustice ?
 Ce n'est pas le seul bien que sa main me ravisse.
 L'Arménie , attentive à se choisir un Roi ,
 Par les soins d'Hiéron se déclare pour moi.
 Ardent à terminer un honteux esclavage ,
 Je venois , à mon tour , vous en faire un hommage
 Mais un pere jaloux , un rival inhumain ,
 Veut me ravir encor ce sceptre & votre main.
 Qu'il m'enleve à son gré l'une & l'autre Arménie
 Mais qu'il laisse à mes vœux la charmante Isménie.
 Je faisois mon bonheur de plaire à ses beaux yeux.
 Et c'est l'unique bien que je demande aux Dieux.

Z É N O B I E.

Et pourquoi donc ici m'avez-vous amenée ?
 Quelle que fût ailleurs ma triste destinée ,
 Elle couloit du moins dans l'ombre du repos.
 C'est vous , par trop de soins , qui comblez tous
 mes maux.

D'ailleurs , qu'espérez-vous d'une flamme si vive
 Tant d'amour convient-il au sort d'une captive ?
 Vous ignorez encor jusqu'où vont mes malheurs.
 Rien ne sauroit tarir la source de mes pleurs.
 Ah ! quand même l'amour uniroit l'un & l'autre ,
 L'hymen n'unira point mon sort avec le vôtre.
 Malgré tout son pouvoir , & son amour fatal ,
 Le Roi n'est pas , Seigneur , votre plus fier rival.
 Un devoir rigoureux , dont rien ne me dispense ,
 Doit forcer pour jamais votre amour au silence.
 J'entends du bruit. On ouvre. Ah ! Seigneur , c'est
 le Roi.

Que je crains son abord & pour vous & pour moi !

SCENE II

SCENE III.

PHARASMANE, ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie* ;
ARSAME, MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE,
GARDÉS.

PHARASMANE.

QUE vois-je ? c'est mon fils ! Dans Artanisse,
Arsame !

Quel dessein l'y conduit ? Vous vous taisez , Ma-
dame !

Arsame près de vous , Arsame dans ma Cour ,
Lorsque moi-même ici j'ignore son retour !

De ce trouble confus que faut-il que je pense ?
(*à Arsame.*)

Vous à qui j'ai remis le soin de ma vengeance ;
Que j'honorois enfin d'un choix si glorieux ,
Parlez , Prince ; quel soin vous ramene en ces lieux ?
Quel besoin , quel projet a pu vous y conduire ,
Sans ordre de ma part , sans daigner m'en instruire ?

ARSAME.

Vos ennemis domptés , devois-je présumer
Que mon retour , Seigneur , pourroit vous alarmer ?
Ah ! vous connoissez trop & mon cœur & mon zèle,
Pour soupçonner le soin qui vers vous me rappelle.
Croyez , après l'emploi que vous m'avez commis ,
Puisque vous me voyez , que tout vous est soumis.
Lorsqu'au prix de mon sang je vous couvre de gloire,
Lorsque tout ressent du bruit de ma victoire ,

Tome II.

B

14 *Rhadamisthe & Zénobie* ,

Je l'avouïrai , Seigneur , pour prix de mes exploits,
 Que je n'attendois pas l'accueil que je reçois.
 J'apprends de toutes parts que Rome & la Syrie ,
 Que Corbulon armé menacent l'Ibérie :
 Votre fils se flattoit, conduit par son devoir ,
 Qu'avec plaisir alors vous pourriez le revoir.
 Je ne soupçonnois pas que mon impatience
 Dût dans un cœur si grand jeter la défiance.
 J'attendois qu'on ouvrît , pour m'offrir à vos yeux,
 Quand j'ai trouvé , Seigneur , Isménie en ces lieux.

P H A R A S M A N E.

Je crains peu Corbulon , les Romains , la Syrie ;
 Contre ces noms fameux mon ame est aguerrie :
 Et je n'approuve pas qu'un si généreux soin
 Vous ait , sans mon aveu , ramené de si loin.
 D'ailleurs , qu'a fait de plus , qu'a produit ce grand
 zèle ,

Que le devoir d'un fils & d'un sujet fidele ?
 Doutez-vous , quels que soient vos services passés,
 Qu'un retour criminel les ait tous effacés ?
 Sachez que votre Roi ne s'en souvient encore ,
 Que pour ne point punir des projets qu'il ignore.
 Quoi qu'il en soit , partez avant la fin du jour ,
 Et courez à Colchos étouffer votre amour.
 Je vous défends , sur-tout , de revoir Isménie.
 Apprenez qu'à mon sort elle doit être unie ;
 Que l'hymen dès ce jour doit couronner mes feux
 Que cet unique objet de mes plus tendres vœux
 N'a que trop mérité la grandeur souveraine ;
 Votre esclave autrefois , aujourd'hui votre Reine.
 C'est vous instruire assez que mes transports jaloux
 Ne veulent point ici de témoins tels que vous.
 Sortez.

S C E N E I V.

PHARASMANE, ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie* ;
MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE, GARDES.

Z É N O B I E.

ET de quel droit votre jalouse flamme
Prétend-elle à ses vœux assujettir mon ame ?
Vous m'offrez vainement la suprême grandeur :
Ce n'est pas à ce prix qu'on obtiendra mon cœur.
D'ailleurs, que savez vous, Seigneur, si l'hyménée
N'auroit point à quelqu'autre uni ma destinée ?
Savez-vous si le sang à qui je dois le jour ,
Me permet d'écouter vos vœux & votre amour ?

P H A R A S M A N E.

Je ne fais en effet quel sang vous a fait naître ;
Mais fût-il aussi beau qu'il mérite de l'être ,
Le nom de Pharasmane est assez glorieux
Pour oser s'allier au sang même des Dieux.
En vain à vos rigueurs vous joignez l'artifice :
Vains détours , puisqu'enfin il faut qu'on m'obéisse.
Je n'ai rien oublié pour obtenir vos vœux.
Moins en Roi , qu'en amant , j'ai fait parler mes
feux :

Mais mon cœur , irrité d'une fièvre si vaine ,
Fait agir à son tour la grandeur souveraine.
Et , puisqu'il faut en Roi m'expliquer avec vous ,
Redoutez mon pouvoir , ou du moins mon cour-
roux ;

B ij

16 *Rhadamisthe & Zénobie* ,

Et sachez que , malgré l'amour & sa puissance ,
Les Rois ne sont point faits à tant de résistance ;
Quoi que de mes transports vous vous soyez promis ,
Que tout , jusqu'à l'amour , doit leur être soumis .
J'entrevois vos refus : c'est au retour d'Arfame
Que je dois le mépris dont vous payez ma flamme ;
Mais craignez que vos pleurs , avant la fin du jour ,
D'un téméraire fils ne vengent mon amour .

S C E N E V.

Z É N O B I E , P H É N I C E .

Z É N O B I E .

AH ! Tyran , puisqu'il faut que ma tendresse
agisse ,

Et que de tes fureurs ma haine te punisse ,
Crains que l'Amour , armé de mes foibles attraits ,
Ne te rende bientôt tous les maux qu'il m'a faits .
Et qu'ai-je à ménager ? Mânes de Mithridate ,
N'est-il pas tems pour vous que ma vengeance
éclate ?

Venez à mon secours , ombre de mon époux ,
Et remplissez mon cœur de vos transports jaloux .
Vengez-vous par mes mains d'un ennemi funeste ;
Vengeons-nous-en plutôt par le fils qui lui reste .
Le crime que sur vous votre pere a commis
Ne peut être expié que par son autre fils .
C'est à lui que les Dieux réservent son supplice .

Armons son bras vengeur. Va le trouver , Phénice.
Dis-lui qu'à sa pitié , qu'à lui seul j'ai recours ;
Mais , sans me découvrir , implore son secours.
Dis-lui , pour me sauver d'une injuste puissance ,
Qu'il intéresse Rome à prendre ma défense ;
De son Ambassadeur qu'on attend aujourd'hui ,
Dans ces lieux , s'il se peut , qu'il me fasse un appui.
Fais briller à ses yeux le trône d'Arménie ;
Retrace-lui les maux de la triste Isménie ;
Par l'intérêt d'un sceptre ébranle son devoir.
Pour l'attendrir , enfin , peins-lui mon desespoir.
Puisque l'amour a fait les malheurs de ma vie ,
Quel autre que l'amour doit venger Zénobie ?

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.**R H A D A M I S T H E , H I É R O N****H I É R O N.**

Est-ce vous que je vois ? en croirai-je mes yeux ?
Rhadamisthe vivant ! Rhadamisthe en ces lieux !
Se peut-il que le Ciel vous redonne à nos larmes.
Et rende à mes souhaits un jour si plein de charmes ?
Est-ce bien vous , Seigneur ? Et par quel heureux sort
Démentez-vous ici le bruit de votre mort ?

R H A D A M I S T H E.

Hiéron , plutôt aux Dieux que la main ennemie
Qui me ravit le sceptre , eût terminé ma vie !
Mais le Ciel m'a laissé , pour prix de ma fureur,
Des jours qu'il a tissés de tristesse & d'horreur.
Loin de faire éclater ton zèle, ni ta joie,
Pour un Roi malheureux que le sort te renvoie,
Ne me regarde plus que comme un furieux ,
Trop digne du courroux des hommes & des Dieux.
Qu'a pros crit dès long-tems la vengeance céleste.
De crimes , de remords assemblage funeste ;
Indigne de la vie , & de ton amitié ;
Objet digne d'horreur , mais digne de pitié :

Traître envers la nature , envers l'amour perfide ;
Usurpateur , ingrat , parjure , parricide.
Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
Hiéron, j'oublierois qu'il est un Ciel vengeur.

H I É R O N.

J'aime à voir ces regrets que la vertu fait naître :
Mais le devoir , Seigneur , est-il toujours le maître ?
Mithridate lui-même , en vous manquant de foi ,
Sembloit de vous venger vous imposer la loi.

R H A D A M I S T H E.

Ah ! loin qu'en mes forfaits ton amitié me flatte,
Peins-moi toute l'horreur du sort de Mithridate.
Rappelle-toi ce jour & ces sermens affreux
Que je souillai du sang de tant de malheureux.
S'il te souvient encor du nombre des victimes ,
Compte , si tu le peux , mes remords par mes crimes.

Je veux que Mithridate , en trahissant mes feux ,
Fût digne même encor d'un sort plus rigoureux ;
Que je dusse son sang à ma flamme trahie :
Mais à ce même amour , qu'avoit fait Zénobie ?
Tu frémis , je le vois : ta main , ta propre main
Plongeroit un poignard dans mon perfide sein ,
Si tu pouvois savoir jusqu'où ma barbarie
De ma jalouse rage a porté la furie.
Apprends tous mes forfaits , ou plutôt mes malheurs :

Mais sans les retracer , juges-en par mes pleurs.

H I É R O N.

Aussi touché que vous du sort qui vous accable ,
Je n'examine point si vous êtes coupable.
On est peu criminel avec tant de remords ;

20 *Rhadamisthe & Zénobie* ;

Et je plains seulement vos douloureux transports.
Calmez ce désespoir où votre ame se livre ;
Et m'apprenez. . .

R H A D A M I S T H E.

Comment oserai-je poursuivre ?
Comment de mes fureurs oser t'entretenir ,
Quand tout mon sang se glace à ce seul souvenir ?
Sans que mon désespoir ici le renouvelle ,
Tu fais tout ce qu'a fait cette main criminelle.
Tu vis comme aux Autels un peuple mutiné
Me ravit le bonheur qui m'étoit destiné :
Et , malgré les périls qui menaçoient ma vie ,
Tu fais comme à leurs yeux j'enlevai Zénobie.
Inutiles efforts ! je fuyoais vainement.
Peins-toi mon désespoir dans ce fatal moment.
Je voulus m'immoler : mais Zénobie en larmes ,
Arrosant de ses pleurs mes parricides armes ,
Vingt fois , pour me fléchir , embrassant mes
genoux ,
Me dit ce que l'amour inspire de plus doux.
Hiéron , quel objet pour mon ame éperdue !
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue.
Tant d'attraits , cependant , loin d'attendrir mon
cœur ,
Ne firent qu'augmenter ma jalouse fureur.
Quoi ! dis-je en frémissant , la mort que je m'ap-
prête
Va donc à Tiri lare assurer sa conquête !
Les pleurs de Zénobie irritant ce transport ,
Pour prix de tant d'amour je lui donnai la mort ;
Et , n'écoutant plus rien que ma fureur extrême ,
Dans l'Araxe aussi-tôt je la traînai moi-même.

Ce fut là que ma main lui choisit un tombeau,
Et que de notre hymen j'éteignis le flambeau.

H I É R O N.

Quel sort pour une Reine à vos jours si sensible !

R H A D A M I S T H E.

Après ce coup affreux , devenu plus terrible ,
Privé de tous les miens , poursuivi sans secours ,
A mon seul désespoir j'abandonnai mes jours.
Je me précipitai , trop indigne de vivre ,
Parmi des furieux , ardens à me poursuivre ,
Qu'un pere , plus cruel que tous mes ennemis ,
Excitoit à la mort de son malheureux fils.
Enfin , percé de coups , j'allois perdre la vie ,
Lorsqu'un gros de Romains , sorti de la Syrie ,
Justement indigné contre ces inhumains ,
M'arracha tout sanglant de leurs barbares mains.
Arrivé , mais trop tard , vers les murs d'Artaxate ,
Dans le juste dessein de venger Mithridate ,
Ce même Corbulon , armé pour m'accabler ,
Conserva l'ennemi qu'il venoit immoler.
De mon funeste sort touché sans me connoître ,
Ou de quelque valeur que j'avois fait paroître ,
Ce Romain , par des soins dignes de son grand
cœur ,
Me sauva malgré moi de ma propre fureur.
Sensible à sa vertu , mais sans reconnoissance ,
Je lui cachai long-tems mon nom & ma naissance ,
Traînant avec horreur mon destin malheureux ,
Toujours persécuté d'un souvenir affreux ,
Et , pour comble de maux , dans le fond de mon
ame ,
Brûlant plus que jamais d'une funeste flamme ,

22 *Rhadamisthe & Zénobie,*

Que l'amour outragé dans mon barbare cœur,
Pour prix de mes forfaits, ra'lume avec fureur ;
Ranimant , sans espoir , pour d'insensibles cendres,
De la plus vive ardeur les transports les plus tendres.
Ainsi , dans les regrets , les remords & l'amour ,
Craignant également & la nuit & le jour ,
J'ai traîné dans l'Asie une vie infortunée.
Mais au seul Corbulon attachant ma fortune,
Avide de périls , & , par un triste sort ,
Trouvant toujours la gloire où j'ai cherché la mort,
L'esprit sans souvenir de ma grandeur passée ,
Lorsque dix ans sembloient l'en avoir effacée,
J'apprends que l'Arménie , après différens choix ,
Alloit bientôt passer sous d'odieuses loix ;
Que mon pere , en secret méditant sa conquête ,
D'un nouveau diadème alloit ceindre sa tête.
J'e sentis , à ce bruit , ma gloire & mon courroux
Réveiller dans mon cœur des sentimens jaloux.
Enfin , à Corbulon je me fis reconnoître :
Contre un pere inhumain , trop irrité peut-être ,
A mon tour , en secret , jaloux de sa grandeur ,
Je me fis des Romains nommer l'Ambassadeur.

H I É R O N.

Seigneur , & , sous ce nom , quelle est votre espérance ?
Quel projet peut ici former votre vengeance ?
Avez-vous oublié dans quel affreux danger
Vous a précipité l'ardeur de vous venger ?
Gardez-vous d'écouter un transport téméraire.
Chargé de tant d'horreurs , que prétendez-vous faire ?

RHADAMISTHE.

Et que fais-je, Hiéron ? Furieux, incertain ,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein ,
Jouet infortuné de ma douleur extrême ,
Dans l'état où je suis me connois-je moi-même ?
Mon cœur de soins divers sans cesse combattu ,
Ennemi du forfait, sans aimer la vertu ,
D'un amour malheureux déplorable victime ,
S'abandonne aux remords, sans renoncer au crime.
Je cede au repentir, mais sans en profiter ;
Et je ne me connois que pour me détester.
Dans ce cruel séjour fais-je ce qui m'entraîne ?
Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine ?
J'ai perdu Zénobie : après ce coup affreux ,
Peux-tu me demander encor ce que je veux ?
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumière ,
Je voudrois me venger de la nature entière.
Je ne sais quel poison se répand dans mon cœur ;
Mais, jusqu'à mes remords, tout y devient fureur.
Je viens ici chercher l'auteur de ma misère ,
Et la nature en vain me dit que c'est mon pere.
Mais c'est peut-être ici que le Ciel irrité
Veut se justifier de trop d'impunité.
C'est ici que m'attend le trait inévitable,
Suspendu trop long-tems sur ma tête coupable.
Et plutôt aux Dieux cruels que ce trait suspendu
Ne fût pas, en effet, plus long-tems attendu !

HIÉRON.

Fuyez, Seigneur, fuyez de ce séjour funeste,
Loin d'attirer sur vous la colere céleste.
Que la nature au moins calme votre courroux ;
Songez que dans ces lieux tout est sacré pour vous ;

24 *Rhadamisthe & Zénobie ,*

Que, s'il faut vous venger, c'est loin de l'Ibérie.
Reprenez avec moi le chemin d'Arménie.

R H A D A M I S T H E.

Non, non, il n'est plus tems : il faut remplir mon
sort,

Me venger, servir Rome, ou courir à la mort.
Dans ses desseins toujours à mon pere contraire,
Rome de tous ses droits m'a fait dépositaire ;
Sûre, pour rétablir son pouvoir & le mien,
Contre un Roi qu'elle craint, que je n'oublierai rien.
Rome veut éviter une guerre douteuse,
Pour elle contre lui plus d'une fois honteuse ;
Conserver l'Arménie, ou, par des soins jaloux,
En faire un vrai flambeau de discorde entre nous.
Par un don de César je suis Roi d'Arménie,
Parce qu'il croit par moi détruire l'Ibérie.
Les fureurs de mon pere ont assez éclaté,
Pour que Rome entre nous ne craigne aucun traité.
Tels sont les hauts projets dont sa grandeur se
pique.

Des Romains si vantés telle est la politique.
C'est ainsi qu'en perdant le pere par le fils,
Rome devient fatale à tous ses ennemis.
Ainsi, pour affermir une injuste puissance,
Elle ose confier ses droits à ma vengeance,
Et, sous un nom sacré, m'envoyer en ces lieux,
Moins comme Ambassadeur, que comme un fu-
rieux,

Qui, sacrifiant tout au transport qui le guide,
Peut porter sa fureur jusques au parricide.
J'entrevois ses desseins : mais mon cœur irrité
Se livre au désespoir dont il est agité.

C'est

C'est ainsi qu'en ennemi de Rome & des Ibères ,
Je revois aujourd'hui le palais de mes pères.

H I É R O N.

Député comme vous , mais par un autre choix ,
L'Arménie à mes soins a confié les droits.
Je venois de la part offrir à votre frere
Un trône où malgré nous veut monter votre père ;
Et je viens annoncer à ce superbe Roi ,
Qu'en vain à l'Arménie il veut donner la loi.
Mais ne craignez-vous pas que , malgré votre
absence.

R H A D A M I S T H E.

Le Roi ne m'a point vu dès ma plus tendre enfance,
Et la nature en lui ne parle point assez ,
Pour rappeler des traits dès long-temps effacés.
Je n'ai crainé que tes yeux ; & , sans mes soins ,
peut-être ,
Malgré ton amitié , tu m'allois méconnoître.
Le Roi vient ; que mon cœur , à ce fatai. abord ,
A de peine à dompter un funeste transport !
Surmontons cependant toute la violence ,
Et d'un Ambassadeur employons la prudence.

S C E N E I I I.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON.

QU'AVEZ-VOUS fait , Seigneur ? Quand vous devez tout craindre.

RHADAMISTHE.

Hiéron , que veux-tu ? Je n'ai pu me contraindre.
D'ailleurs , en l'aigrissant , j'assure mes desseins.
Par un pareil éclat j'en impose aux Romains.
Pour remplir les projets que Rome me confie ,
Il ne me reste plus qu'à troubler l'Ibérie ,
Qu'à former un parti qui retienne en ces lieux
Un Roi que ses exploits rendent trop orgueilleux.
Indociles au joug que Pharasmane impose ,
Rebutés de la guerre où lui seul les expose ,
Ses sujets en secret sont tous ses ennemis.
Achevons contre lui d'irriter les esprits ;
Et , pour mieux me venger des fureurs de mon père.
Tâchons dans nos desseins d'intéresser mon frère.
Je fais un sûr moyen pour surprendre sa foi ;
Dans le crime du moins engageons-le avec moi.
Un Roi , père cruel , & tyran tout ensemble ,
Ne mérite en effet qu'un sang qui lui ressemble.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RHADAMISTHE, *seul.*

MON frere me demande un secret entretien !
 Dieux ! me connoïtroit-il ? Quel dessein est le sien ?
 N'importe, il faut le voir. Je sens que ma vengeance
 Commence à se flatter d'une douce espérance.
 Il ne peut en secret s'exposer à me voir,
 Que réduit par un pere à trahir son devoir.
 On ouvre....

SCENE II.

ARSAME, RHADAMISTHE.

RHADAMISTHE, *continuant.*

JE le vois. Malheureuse victime !
 Je ne suis pas le seul qu'un Roi cruel opprime.
 ARSAME.
 Si j'en crois le courroux qui se lit dans ses yeux,

32 *Rhadamisthe & Zénobie* ,

Peu content des Romains , le Roi quitte ces lieux.
Je connois trop l'orgueil du sang qui m'a fait
naître ,

Pour croire qu'à son tour Rome ait sujet de l'être.
Seigneur , sans abuser de votre dignité ,
Puis-je sur ce soupçon parler en sûreté ?
Puis-je espérer que Rome exauce ma priere ,
Et ne confonde point le fils avec le pere ?

R H A D A M I S T H E .

Quoiqu'il ait violé le respect qui m'est dû ,
Attendez tout de Rome & de votre vertu.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que Rome la respecte.

A R S A M E .

Ah ! que cette vertu va vous être suspecte !
- Que je crains de détruire en ce même entretien
Tout ce que vous pensez d'un cœur comme le mien !
En effet , quel que soit le regret qui m'accable ,
Je sens bien que ce cœur n'en est pas moins coupable ;
Et , de quelques remords que je sois combattu ,
Qu'avec plus d'appareil c'est trahir ma vertu.
Dès qu'entre Rome & nous la guerre se déclare ,
Que même avec éclat mon pere s'y prépare ,
Je fais que je ne puis vous parler , ni vous voir ,
Sans trahir à la fois mon pere & mon devoir ;
Je le fais : cependant , plus criminel encore ,
C'est votre pitié seule aujourd'hui que j'implore.
Un pere rigoureux , de mon bonheur jaloux ,
Me force en ce moment d'avoir recours à vous.
Pour me justifier , lorsque tout me condamne ,
Je ne veux point , Seigneur , vous peignant pha-
raïmane ,

Répandre sur sa vie un venin dangereux.
Non, quoiqu'il soit pour moi si fier, si rigoureux,
Quoique de son courroux je sois seul la victime,
Il n'en est pas pour moi moins grand, moins
magnanime.

La nature, il est vrai, d'avec ses ennemis,
N'a jamais dans son cœur su distinguer ses fils.
Je ne suis pas le seul de ce sang invincible
Qu'ait pros crit en naissant sa rigueur inflexible.
J'eus un frere, Seigneur, il l'ustre & généreux,
Digne par sa valeur du sort le plus heureux.
Que je regrette encor sa triste destinée !
Et jamais il n'en fut de plus infortunée.
Un pere, conjuré contre son propre sang,
Lui-même lui porta le couteau dans le flanc.
De ce jeune Héros partageant la disgrâce,
Peut-être qu'aujourd'hui même sort me menace :
Plus coupable en effet, n'en attends-je pas moins ?
Mais ce n'est pas, Seigneur, le plus grand de mes
soins.

Non, la mort désormais n'a rien qui m'intimide.
Qu'un soin bien différent & m'agite & me guide !

R H A D A M I S T H E.

Quels que soient vos desseins, vous pouvez, sans
effroi,

Sûr d'un appui sacré, vous confier à moi.
Plus indigné que vous contre un barbare pere,
Je sens, à son nom seul, redoubler ma colere,
Touché de vos vertus, & tout entier à vous,
Sans savoir vos malheurs, je les partage tous.
Vous calmeriez bientôt la douleur qui vous presse,
Si vous saviez pour vous jusqu'où je m'intéresse.

36 *Rhadamisthe & Zénobie ;*

R H A D A M I S T H E.

Je n'en demande pas , cher Prince , un prix plus doux.

Il est digne de moi , s'il n'est digne de vous.
Souffrez que désormais je vous serve de frere.
Que je vous plains d'avoir un si barbare pere !
Mais de ses vains transports pourquoi vous-alarmer ?
Pourquoi quitter l'objet qui vous a su charmer ?
Daignez me confier & son sort & le vôtre ;
Dans un asyle sûr suivez-moi l'un & l'autre.
Sensible à ses malheurs , je ne puis , sans effroi ,
Abandonner Arsame aux fureurs de son Roi.
Prince , vous dédaignez un conseil qui vous blesse
Mais si vous connoissiez celui qui vous en presse...

A R S A M E.

Donnez-moi des conseils qui soient plus généraux
Dignes de mon devoir , & dignes de tous deux.
Le Roi doit dès demain partir pour l'Arménie ;
Il s'agit à ses vœux d'enlever Isménie.
Mon pere en ce moment peut l'éloigner de nous ;
Et sa Captive en pleurs n'espere plus qu'en vous.
Déjà sur vos bontés pleine de confiance ,
Elle attend votre vue avec impatience.
Adieu , Seigneur , adieu : je craindrois de troubler
Des secrets qu'à vous seul elle veut révéler.

SCENE II.

S C E N E I I I.

R H A D A M I S T H E, *seul.*

AINSI, pere jaloux, pere injuste & barbare,
E'est contre tout ton sang que ton cœur se déclare !
Crains que ce même sang, tant de fois dédaigné,
Ne se souleve enfin de sa source indigné,
Puisque déjà l'amour, maître du cœur d'Arfame,
Y verse le poison d'une mortelle flamme.
Quel que soit le respect de ce vertueux fils,
Est-il quelques rivaux qui ne soient ennemis ?
Non, il n'est point de cœur si grand, si magna-
nime,
Qu'un amour malheureux n'entraîne dans le crime.
Mais je prétends en vain l'armer contre son Roi ;
Mon frere n'est point fait au crime comme moi.
Méritois-tu, barbare ! un fils aussi fidele ?
Ta rigueur semble encore en accroître le zele.
Rien ne peut ébranler son devoir, ni sa foi ;
Et toujours plus soumis.... Quel exemple pour moi !
Dieux ! de tant de vertus n'ornez-vous donc mon
frere,
Que pour merendre seul trop semblable à mon pere ?
Que prétend la fureur dont je suis combattu ?
D'un fils respectueux séduire la vertu ?
Imitons-la plutôt, cédon's à la nature.
N'en ai-je pas assez étouffé le murmure ?

Tome II.

D

38 *Rhadamisthe & Zénobie,*

Que dis-je ? dans mon cœur, moins rebelle à ses loix ,

Dois-je plutôt qu'un pere en écouter la voix ?

Peres cruels ! vos droits ne sont-ils pas les nôtres ?

Et nos devoirs sont-ils plus sacrés que les vôtres ?

On vient : c'est Hiéron.

S C E N E I V.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

RHADAMISTHE.

CHER ami, c'en est fait.
Mes efforts redoublés ont été sans effet.

Tout malheureux qu'il est, le vertueux Arsame,

Presque sans murmurer, voit traverser sa flamme :

Et qu'en attendre encor, quand l'amour n'y peut rien ?

Hiéron, que son cœur est différent du mien !

J'ai perdu tout espoir de troubler l'ibérie,

Et le Roi va bientôt partir pour l'Arménie.

Devançons-y ses pas, & courons achever

Des sortais que le sort semble me réserver.

Pour partir avec toi, je n'attends qu'Isménie.

Tu sais qu'à Pharasinane elle doit être unie.

HIÉRON,

Quoi ! Seigneur. . .

RHADAMISTHE.

Elle peut servir à mes desseins.

Elle est d'un sang, dit-on, allié des Romains.
 Pourrois-je refuser à mon malheureux frere
 Un secours qui commence à me la rendre chere ?
 D'ailleurs, pour l'enlever ne me suffit il pas
 Que mon pere cruel brûle pour ses appas ?
 C'est un garant pour moi : je veux ici l'attendre.
 Daigne observer des lieux où l'on peut nous sur-
 prendre.

Adieu, je crois la voir, favorise mes soins,
 Et me laisse avec elle un moment sans témoins.

SCÈNE V.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE.

ZÉNOBIE.

SEIGNEUR, est-il permis à des infortunées,
 Qu'au joug d'un her Tyran le sort tient enchainées,
 D'oser avoir recours, dans la honte des fers,
 A ces mêmes Romains maîtres de l'univers ?
 En effet, quel emploi pour ces maîtres du monde,
 Que le soin d'adoucir ma misere profonde !
 Le Ciel qui soumit tout à leurs augustes loix...

RHADAMISTHE, à part.

Que vois-je ? Ah, malheureux ! quels traits ! quel
 son de voix !

Justes Dieux ! quel objet offrez-vous à ma vue ?

Dij

40 *Rhadamisthe & Zénobie* ,

Z É N O B I E.

D'où vient à mon aspect que votre ame est émue,
Seigneur ?

R H A D A M I S T H E , à part.

Ah ! si ma main n'eût pas privé du jour..

Z É N O B I E.

Qu'entends-je ? quels regrets ! & que vois-je à mort
tour !

Triste souvenir ! je frémis , je frissonne.

Où suis-je ? Et quel objet ! La force m'abandonne.

Ah ! Seigneur , dissipez mon trouble & ma terreur.

Tout mon sang s'est glacé jusqu'au fond de mon
cœur.

R H A D A M I S T H E , à part.

Ah ! je n'en doute plus au transport qui m'anime.

Ma main , n'as-tu commis que la moitié du crime :

(*A Zénobie.*)

Vicime d'un cruel contre vous conjuré ,

Triste objet d'un amour jaloux , désespéré ,

Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie ,

Après tant de fureurs , est-ce vous , Zénobie ?

Z É N O B I E.

Zénobie ! ah , grands Dieux ! Cruel , mais cher
époux !

Après tant de malheurs , Rhadamisthe , est-ce vous.

R H A D A M I S T H E.

Se peut-il que vos yeux le puisse méconnoître ?

Oui , je suis ce cruel , cet inhumain , ce traître.

Cet époux meurtrier. Plût au Ciel qu'aujourd'hui..

Vous eussiez oublié ses crimes avec lui !

O Dieux ! qui la rendez à ma douleur mortelle ,

Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle :

Par quel bonheur le Ciel , touché de mes regrets ,
 Me permet-il encoi de revoir tant d'attraits ?
 Mais , hélas ! se peut-il qu'à la Cour de mon pere
 Je trouve dans les fers une épouse si chere ?
 Dieux ! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits ,
 Sans m'accabler encoi de ces tristes objets ?
 O de mon désespoir victime trop aimable ,
 Que tout ce que je vois rend votre époux coupable !
 Quoi ! vous versez des pleurs !

Z É N O B I E.

Malheureuse ! Eh ! comment
 N'en répandrais-je pas dans ce fatal moment ?
 Ah , cruel ! plutôt aux Dieux que ta main ennemie
 N'eût jamais attaché qu'aux jours de Zénobie !
 Le cœur , à ton aspect , désarmé de courroux ,
 Je ferois mon bonheur de revoir mon époux ;
 Et l'amour , s'honorant de ta fureur jalouse ,
 Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
 Ne crois pas cependant , que , pour toi sans pitié ,
 Je puisse te revoir avec inimitié.

R H A D A M I S T H E.

Quoi ! loin de m'accabler , grands Dieux ! c'est
 Zénobie

Qui craint de me haïr , & qui s'en justifie !
 Ah ! punis-moi plutôt ; ta funeste bonté ,
 Même en me pardonnant , tient de ma cruauté.
 N'épargne point mon sang , cher objet que j'adore ;
 Prive-moi du bonheur de te revoir encore.

(Il se jette à ses genoux.)

Faut-il , pour t'en presser , embrasser tes genoux ?
 Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
 Jusques à mon amour , tout veut que je périsse.

D iij

42 *Rhadamisthe & Zénobie*,

Laisser le crime en paix , c'est s'en rendre complice.
Frappe : mais souviens-toi que , malgré ma fureur :
Tu ne sortis jamais un instant de mon cœur ;
Que , si le repentir tenoit lieu d'innocence ,
Je n'exciterois plus ni haine , ni vengeance ;
Que , malgré le courroux qui te doit animer ,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

Z É N O B I E.

Leve-toi : c'en est trop. Puisque je te pardonne.
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne.
Va , ce n'est pas à nous que les Dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre
Parle , dès ce moment je suis prête à te suivre ;
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu , plus que de ton malheur.
Heureuse , si pour toi les soins de Zénobie
Pouvoient un jour servir d'exemple à l'Armée :
La rendre comme moi soumise à ton pouvoir ,
Et l'instruire du moins à suivre son devoir !

R H A D A M I S T H E.

Juste ciel ! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes ?
Que l'hymen associe au sort d'un furieux ,
Ce que de plus parfait firent naître les Dieux ?
Quoi ! tu peux me revoir sans que la mort d'
pere ,

Sans que mes cruautés , ni l'amour de mon frere.
Ce Prince , cet amant si grand , si généreux ,
Te fassent détester un époux malheureux ?
Et je puis me flatter qu'insensible à sa flamme ,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame ?

Que dis-je? trop heureux que pour moi dans ce jour ,

Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour.

Z É N O B I E.

Calme les vains soupçons dont ton ame est faisie ,
Ou cache-m'en-du moins l'indigne jalousie ;

Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner ,
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

R H A D A M I S T H E.

Pardonne, chere épouse, à mon amour funeste ,
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste.

Plus ton barbare époux est indigne de toi ,

Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.

Rends-moi ton cœur, ta main, ma chere Zénobie,

Et daigne, dès ce jour , me suivre en Arménie.

César m'en a fait Roi : viens me voir , désormais ,
A force de vertus effacer mes forfaits.

Hiéron est ici : c'est un sujet fidele ;

Nous pouvons confier notre fuite à son zele,

Aussi-tôt que la nuit aura voilé les cieux ,

Sûre de me revoir, viens m'attendre en ces lieux.

Adieu : n'attendons pas qu'un ennemi barbare,

Quand le Ciel nous rejoint, pour jamais nous sépare.

Dieux ! qui me la rendez , pour combler mes
souhais ,

Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits.

Fin du troisieme Acte.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

Z É N O B I E , P H É N I C E .

P H É N I C E .

AH ! Madame , arrêtez . Quoi ! ne pourrai-je
apprendre

Qui fait couler les pleurs que je vous vois répandre :

Après tant de secrets confiés à ma foi ,

En avez-vous encor qui ne soient pas pour moi ?

Arsame va partir , vous soupirez , Madame !

Plaindriez vous le sort du généreux Arsame ?

Fait il couler les pleurs dont vos yeux sont baignés :

Il part ; & , prévenu que vous le dédaignez ,

Ce Prince malheureux , banni de l'Ibérie ,

Va pleurer à Colchos la perte d'Isménie .

Z É N O B I E .

Loin de te confier mes coupables douleurs ,

Que n'en puis-je effacer la honte par mes pleurs ?

Phénice , laisse-moi ; je ne veux plus t'entendre .

L'Ambassadeur Romain près de moi va se rendre .

Laisse-moi seule .

S C E N E I I.

Z É N O B I E, *seule.*

OU vais-je ? Et quel est mon espoir ?
Imprudente ! où m'entraîne un aveugle devoir ?
Je devance la nuit ; pour qui ? Pour un parjure
Qu'a pros crit dans mon cœur la voix de la nature.
Ai-je donc oublié que sa barbare main
Fit tomber tous les miens sous un fer assassin ?
Que dis-je ? Le cœur plein de feux illégitimes ,
Ai-je assez de vertu pour lui trouver des crimes ?
Et me paroîtroit-il si coupable en ce jour,
Si je ne brûlois pas d'un criminel amour ?
Etouffons sans regret une honteuse flamme ;
C'est à mon époux seul à regner sur mon ame.
Tout barbare qu'il est , c'est un présent des Dieux ,
Qu'il ne m'est pas permis de trouver odieux.
Hélas ! malgré mes maux , malgré sa barbarie ,
Je n'ai pu le revoir sans en être attendrie.
Que l'hymen est puissant sur les cœurs vertueux !
On vient.

S C E N E I I I.

Z É N O B I E, A R S A M E.

Z É N O B I E.

DIEUX ! quel objet offrez-vous à mes yeux

A R S A M E.

Eh quoi , je vous revois ! c'est vous-même , Madame
Quel Dieu vous rend aux vœux du malheureux Arsame ?

Z É N O B I E.

Ah ! fuyez-moi , Seigneur : il y va de vos jours.

A R S A M E.

Dût mon pere cruel en terminer le cours ,
Hélas ! quand je vous perds , adorable Isménie ,
Voudrois je prendre encor quelque part à la vie ?
Accablé de mes maux , je ne demande aux Dieux
Que la triste douceur d'expirer à vos yeux.
Le cœur aussi touché de perdre ce que j'aime ,
Que si vous répondiez à mon amour extrême ,
Je ne veux que mourir. Je vois couler des pleurs :
Madame , seriez-vous insensible à mes malheurs ?
Le sort le plus affreux n'a plus rien qui m'étonne.

Z É N O B I E.

Ah ! loin qu'à votre amour votre cœur s'abandonne.
Vous voyez & mon trouble , & l'état où je suis :
Seigneur , ayez pitié de mes mortels ennuis ;
Fuyez ; n'irritez point le tourment qui m'accable.

Vous avez un rival , mais le plus redoutable.
 Ah ! s'il vous surprenoit en ce funeste lieu ,
 J'en mourrois de douleur. Adieu , Seigneur , adieu.
 Si sur vous ma priere eut jamais quelque empire ,
 Loin d'en croire aux transports que l'amour vous
 inspire. . . .

ARSAME.

Quel est donc ce rival , si terrible pour moi ?
 En ai-je à craindre encor quelque autre que le Roi ?

ZÉNOBIE.

Sans vouloir pénétrer un si triste mystère ,
 N'en est ce pas assez , Seigneur , que votre pere ?
 Fuyez , Prince , fuyez ; rendez-vous à mes pleurs ;
 Satisfait de me voir sensible à vos malheurs ,
 Partez , éloignez-vous , trop généreux Arsame.

ARSAME.

Un infidèle ami trahiroit-il ma flamme ?
 Dieux ! quel trouble s'élève en mon cœur alarmé !
 Quoi ! toujours des rivaux , & n'être point aimé !
 Belle Isménie , en vain vous voulez que je fuie ,
 Je ne le puis , dussé-je en perdre ici la vie.
 Je voi couler des pleurs qui ne sont pas pour moi.
 Quel est donc ce rival ? Dissipez mon effroi.
 D'où vient qu'en ce palais je vous retrouve encore ?
 Me refuseroit-on un secours que j'implore ?
 Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi ?
 Ah ! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi.
 Parlez , ne craignez pas de lasser ma confiance.
 Quoi ! vous ne romprez point ce barbare silence ?
 Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour ?
 Dieux ! est-on sans pitié , pour être sans amour ?

48 *Rhadamisthe & Zénobie ,*

Z É N O B I E .

Eh bien , Seigneur , eh bien , il faut vous satisfaire :
Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire.
Ce seroit mal répondre à vos soins généreux ,
Que d'abuser encor votre amour malheureux.
Le sort a disposé de la main d'Isménie.

A R S A M E .

Juste Ciel !

Z É N O B I E .

Et l'époux à qui l'hymen me lie ,
Est ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le secours & l'appui.

A R S A M E .

Ah ! dans mon désespoir , fût-ce César lui-même !

Z É N O B I E .

Calmez de ce transport la violence extrême ;
Mais c'est trop l'exposer à votre inimitié.
Moins digne de courroux , que digne de pitié ,
C'est un rival , Seigneur , quoique pour vous ter-
rible ,
Qui n'éprouvera point votre cœur insensible ,
Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux.
Rhadamisthe , en un mot.

A R S A M E .

Mon frere ?

Z É N O B I E .

Et mon époux.

A R S A M E .

Vous , Zénobie ? Ô Ciel ! étoit-ce dans mon bras
Où devoit s'allumer une coupable flamme ?
Après ce que j'éprouve , ah ! quel cœur , désormais
Osera se flatter d'être exempt de forfaits ?

Madame

MADAME, quel secret venez-vous de m'apprendre !
Réservez-vous ce prix à l'amour le plus tendre ?

ZÉNOBIE.

J'ai résisté , Seigneur , autant que je l'ai pu ;
Mais puisque j'ai parlé , respectez ma vertu.
Mon nom seul vous apprend ce que vous devez
faire ;
Mon secret échappé , votre amour doit se taire.
Mon cœur de son devoir fut toujours trop jaloux...
Quelqu'un vient.

S C È N E I V.

RHADAMISTHE, **ZÉNOBIE**,
ARSAME, **HIÉRON**.

ZÉNOBIE, à *Arsame*.

AH ! fuyez , Seigneur , c'est mon époux.

RHADAMISTHE, à *part*.

Que vois-je ? Quoi ! mon frère ! . . . Hiéron , va
m'attendre.

S C E N E V.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE, ARSAME.

RHADAMISTHE, *à part.*

D'UN trouble affreux mon cœur à peine à se défendre.

(*Haut.*)

Madame, tout est prêt ; les ombres de la nuit
Effaceront bientôt la clarté qui nous luit.

Z É N O B I E.

Seigneur, puisqu'à vos soins désormais je me livre,
Rien ne m'arrête ici, je suis prête à vous suivre.
Seul maître de mon sort, quels que soient les ci-
mats

Où le Ciel avec vous veuille guider mes pas,
Vous pouvez ordonner, je vous suis.

R A D A M I S T H E , *à part.*

(*à Arsame.*)

Ah ! perfide !

Prince, je vous ai cru parti pour la Colchide.
Trop instruit des transports d'un pere furieux,
Je ne m'attendois pas à vous voir en ces lieux :
Mais, si près de quitter pour jamais Isménie,
Vous vous occupez peu du soin de votre vie ;
Et d'un pere cruel quel que soit le courroux,
On s'oublie aisément en des momens si doux.

A R S A M E.

Lorsqu'il faut au devoir immoler sa tendresse,
Un cœur s'alarme peu du péril qui le presse ;

Et ces moments si doux , que vous me reprochez ,
Coûtent bien cher aux cœurs que l'Amour à tou-
chés.

Je vois trop qu'il est tems que le mien y renonce ;
Quoi qu'il en soit , du moins votre cœur me l'an-
nonce.

Mais avant que la nuit vous éloigne de nous ,
Permettez-moi , Seigneur , de me plaindre de vous.
A qui dois-je imputer un discours qui me glace ?
Qui peut d'un tel accueil m'attirer la disgrâce ?
Ce jour même , ce jour , il me souvient qu'ici
Votre vive amitié ne parloit pas ainsi.

Ce rival , qu'avec soin on me peint inflexible ,
N'est pas de mes rivaux , Seigneur , le plus terri-
ble ;

Et , malgré son courroux , il en est aujourd'hui ,
Pour mes feux & pour moi , de plus cruels que lui.
Ce discours vous surprend : il n'est plus tems de
feindre ;

La nature en mon cœur ne peut plus se contraindre.
Ah ! Seigneur , plutôt aux Dieux qu'avec la même
ardeur

Elle eût pu s'expliquer au fond de votre cœur !
On ne m'eût point ravi , sous un cruel mystère ,
La douceur de connoître & d'embrasser mon frère.
Ne vous dérobez point à mes embrassemens ;
Pourquoi troubler , Seigneur , de si tendres momens ?
Ah ! revenez à moi sous un front moins sévère ,
Et ne m'accablez point d'une injuste colere.
Il est vrai , j'ai brûlé pour ses divins appas ;
Mais , Seigneur , mais mon cœur ne la connoissoit
pas.

E ij

52 *Rhadamisthe & Zénobie*,

RHADAMISTHE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Quoi ! Prince,
Zénobie

Vient de vous confier le secret de ma vie ?
Ce secret de lui-même est assez important,
Pour n'en point rendre ici l'aveu trop éclatant.
Vous connoissez le prix de ce qu'on vous confie,
Et je crains votre cœur exempt de perfidie.
Je ne puis cependant approuver qu'à regret
Qu'on vous ait révélé cet important secret.
Du moins sans mon aveu, l'on n'a point dû le
faire ;

A mon exemple, enfin, on devoit vous le taire ;
Et si j'avois voulu vous en voir éclairci,
Ma tendresse pour vous l'eût découvert ici.
Qui peut à mon secret devenir infidelle,
Ne peut, quoi qu'il en soit, n'être point criminelle.
Je connois, il est vrai, toute votre vertu ;
Mais mon cœur de soupçons n'est pas moins com-
battu.

A R S A M E.

Quoi ! la noire fureur de votre jalousie,
Seigneur, s'étend aussi jusques à Zénobie ?
Pouvez vous offenser.

Z É N O B I E.

Laissez agir, Seigneur,
Des soupçons, en effet, si dignes de son cœur.
Vous ne connoissez pas l'époux de Zénobie,
Ni les divers transports dont son ame est saisie.
Pour oser cependant outrager ma vertu,
Réponds-moi, Rhadamisthe, & de quoi te plains-tu ?
De l'amour de ton frère ? Ah ! barbare quand-même

Mon cœur eût pu se rendre à son amour extrême,
Le bruit de ton trépas, confirmé tant de fois,
Ne me laissoit-il pas maîtresse de mon choix ?
Que pouvoient te servir les droits d'un hyménée
Que vit rompre & former une même journée ?
Ose te prévaloir de ce funeste jour
Où tout mon sang coula pour prix de mon amour ;
Rappelle-toi le sort de ma famille entière ;
Songe au sang qu'a versé ta fureur meurtrière ;
Et considère après sur quoi tu peux fonder
Et l'amour & la foi que j'ai dû te garder.
Il est vrai que, sensible aux malheurs de ton frère ,
De ton sort & du mien j'ai trahi le mystère.
J'ignore si c'est-là le trahir en effet ;
Mais sache que ta gloire en fut le seul objet.
Je voulois de tes feux éteindre l'espérance ,
Et chasser de son cœur un amour qui m'offense.
Mais puisqu'à tes soupçons tu veux t'abandonner ,
Connois donc tout ce cœur que tu peux soupçonner :

Je vais par un seul trait te le faire connoître,
Et de mon sort après je te laisse le maître.
Ton frère me fut cher ; je ne le puis nier,
Je ne cherche pas même à m'en justifier :
Mais, malgré son amour, ce Prince, qui l'ignore,
Sans tes lâches soupçons l'ignorerait encore.

(à *Arsame.*)

Prince, après cet aveu, je ne vous dis plus rien.
Vous connoissez assez un cœur comme le mien,
Pour croire que sur lui l'amour ait quelque empire ;
Mon époux est vivant, ainsi ma flamme expire.

E iij

54 *Rhadamisthe & Zénobie,*

Cessez donc d'écouter un amour odieux ,
Et sur-tout gardez-vous de paroître à mes yeux.

(*à Rhadamisthe.*)

Pour toi , dès que la nuit pourra me le permettre,
Dans tes mains , en ces lieux , je viendrai me remettre.

Je connois la fureur de tes soupçons jaloux ;
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

R H A D A M I S T H E , A R S A M E.

R H A D A M I S T H E.

BARRARE que je fais ! qu'on ! ma fureur jalouse
Déshonore à la fois mon frere & mon épouse !
Adieu, Prince ; je cours, honteux de mon erreur,
Aux pieds de Zénobie expier ma fureur.

S C E N E V I I.

ARSAME, *seul.*

CHER objet de mes vœux, aimable Zénobie,
C'en est fait, pour jamais vous m'êtes donc ravie!
Amour, cruel Amour, pour irriter mes maux,
Devois-tu dans mon sang me choisir mes rivaux?
Ah! fuyons de ces lieux....

S C E N E V I I I.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME, *à part.*

CIEL! que me veut Mitrane?

MITRANE.

J'obéis à regret, Seigneur : mais Pharasmane,
Dont en vain j'ai tenté de fléchir le courroux....

ARSAME.

Hé bien?

MITRANE.

Veut qu'en ces lieux je m'affure de vous.
Souffrez.....

ARSAME.

Je vous entends. Et quel est donc mon crime?

56 *Rhadamisthe & Zénobie,*

MITRANE.

J'en ignore la cause injuste ou légitime.

Mais je crains pour vos jours ; & les transports d'un
Roi

N'ont jamais dans mon cœur répandu plus d'effroi.

Furieux , inquiet , il s'agite , il vous nomme ,

Il menace avec vous l'Ambassadeur de Rome ;

On vous accuse , enfin , d'un entretien secret.

ARSAME.

C'en est assez , Mitrane , & je suis satisfait.

O destin ! à tes coups j'abandonne ma vie :

Mais sauve , s'il se peut , mon frere & Zénobie.

Fin du quatrieme Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

HARASMANE, HIDASPE, GARDES.

PHARASMANE.

HIDASPE, il est donc vrai que mon indigne fils ;
Qu'Arfame est de concert avec mes ennemis ?
Quoi ! ce fils autrefois si soumis, si fidele ,
Si digne d'être aimé, n'est qu'un traître, un re-
belle !

Quoi ! contre les Romains, ce fils , tout mon espoir,
A pu jusqu'à ce point oublier son devoir ?
Perfide ! c'en est trop que d'aimer Isménie ,
Et que d'oser trahir ton pere & l'Ibérie ,
Traverser à la fois & ma gloire & mes feux....
Pour de moindres forfaits ton frere malheureux....
Mais en vain tu séduis un Prince téméraire ,
Rome de mes desseins ne crois pas me distraire.
Ma défaite ou ma mort peut seule les troubler ;
Un ennemi de plus ne me fait pas trembler.
Dans la juste fureur qui contre toi m'anime ,
Rome , c'est ne m'offrir de plus qu'une victime.
C'est assez que mon fils s'intéresse pour toi ;

58 *Rhadamisthe & Zénobie,*

Dès qu'il faut me venger, tout est Romain pour moi.

Mais que dit Hiéron ? T'es-tu bien fait entendre ?
Sait-il, enfin, de moi tout ce qu'il doit attendre,
S'il veut dans l'Arménie appuyer mes projets ?

H I D A S P E.

Peu touché de l'espoir des plus rares bienfaits,
A vos offres, Seigneur, toujours plus inflexibles,
Hiéron n'a fait voir qu'un cœur incorruptible ;
Soit qu'il veuille, en effet, signaler son devoir,
Ou soit qu'à plus haut prix il mette son pouvoir.
Trop instruit qu'il peut seul vous servir ou vous
nuire,

Je n'ai rien oublié, Seigneur, pour le séduire.

P H A R A S M A N E.

Hé bien ! c'est donc en vain qu'on me parle de paix !
Dussé-je sans honneur succomber sous le faix,
Jusques chez les Romains je veux porter la guerre,
Et de ces fiérs Tyrans venger toute la terre.
Que je hais les Romains ! Je ne fais quelle horreur
Me saisit au seul nom de leur Ambassadeur ;
Son aspect a jeté le trouble dans mon ame.
Ah ! c'est lui qui sans doute aura séduit Arsame.
Tous deux en même jour arrivés dans ces lieux....
Le traître ! C'en est trop, qu'il paroisse à mes yeux.
Mais je le vois ; il faut. . .

S C E N E I I.

HARASMANE, ARSAME, HIDASPE,
MITRANE, GARDES.

PHARASMANE.

FILS Ingrat & perfide !
Que dis-je ? au fond du cœur peut-être parricide ,
Esclave de Néron , & quel est ton dessein ?
(*A Hidaspe.*)
Qu'on m'amène en ces lieux l'Ambassadeur Ro-
main.

S C E N E I I I.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE,
GARDES.

PHARASMANE, à *Arsame.*

TRAITRE ! c'est devant lui que je veux te con-
fondre.
Je veux savoir du moins ce que tu peux répondre ;
Je veux voir de quel œil tu pourras soutenir
Le témoin d'un complot que j'ai su prévenir ;
Et nous verrons après si ton lâche complice

60 *Rhadamisthe & Zénobie ;*

Soutiendra sa fierté jusques dans le supplice.
Tu ne me vantes plus ton zèle , ni ta foi.

ARSAME.

Elle n'en est pas moins sincère pour mon Roi.

PHARASMANE.

Fils indigne du jour , pour me le faire croire ,
Fais que de tes projets je perde la mémoire.
Grands Dieux ! qui connoissez ma haine & mes
desseins ,
Ai-je pu mettre au jour un ami des Romains !

ARSAME.

Ces reproches honteux , dont en vain l'on m'accable ,
Ne rendront pas , Seigneur , votre fils plus coupable.
Que sert de m'outrager avec indignité ?
Donnez-moi le trépas , si je l'ai mérité :
Mais ne vous flattez point que , tremblant pour sa
vie ,
Jusqu'à la demander la crainte m'humilie.
Qui ne cherche en effet qu'à me faire périr ,
En faveur d'un rival pourroit-il s'attendrir ?
Je sais que près de vous , injuste ou légitime ,
Le plus léger soupçon tint toujours lieu de crime !
Que c'est être pros crit que d'être soupçonné ;
Que votre cœur , enfin , n'a jamais pardonné.
De vos transports jaloux qui pourroit me défendre ,
Vous , qui m'avez toujours condamné sans m'entendre ?

PHARASMANE.

Pour te justifier , eh ! que me diras-tu ?

ARSAME.

ARSAME.

Tout ce qu'a dû pour moi vous dire ma vertu ;
Que ce fils si suspect , pour trahir sa Patrie ,
Ne vous fût pas venu chercher dans l'Ibérie.

PHARASMANE.

D'où vient donc aujourd'hui ce secret entretien ,
S'il est vrai qu'en ces lieux tu ne médites rien ?
Quand je vous aux Romains une haine immortelle ,
Voir leur Ambassadeur , est-ce m'être fidèle ?
Est-ce pour le punir de m'avoir outragé ,
Qu'à lui parler ici mon fils s'est engagé ?
Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offense ,
Que pour venger ma gloire , ou trahir ma vengeance.

Un de ces deux motifs a dû seul le guider ;
Et c'est sur l'un des deux que je dois décider.
Eclaircis-moi ce point , je suis prêt à t'entendre ,
Parle.

ARSAME.

Je n'ai plus rien , Seigneur , à vous apprendre ,
Ce n'est pas un secret qu'on puisse révéler ;
Un intérêt sacré me défend de parler.

S C E N E I V.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE,
HIDASPE, GARDES.

HIDASPE.

L'AMBASSADEUR de Rome & celui d'Arménie..

PHARASMANE.

Hé bien !

HIDASPE.

De ce palais enlèvent Isménie.

PHARASMANE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Ah, traître ! en es-
ce assez ?

Qu'on rassemble en ces lieux mes Gardes dispersés.
Allez ; dès ce moment qu'on soit prêt à me suivre.
(à Arsame.)

Lâche ! à cet attentat n'espère pas survivre.

HIDASPE.

Vos gardes rassemblés, mais par divers chemins,
Déjà de toutes parts poursuivent les Romains.

PHARASMANE.

Rome , que ne peux-tu , témoin de leurs supplices,
De ma fureur ici recevoir les prémices ?

(Il veut sortir.)

ARSAME.

Je ne vous quitte point , en duffé-je périr.
Eh bien ! écoutez-moi , je vais tout découvrir.
Ce n'est pas un Romain que vous allez poursuivre.

oin qu'à votre courroux sa naissance le livre,
 du plus illustre sang il a reçu le jour,
 et d'un sang respecté même dans cette Cour;
 de vos propres regrets sa mort seroit suivie;
 le ravisseur, enfin, est l'époux d'Isménie...
 c'est. . .

PHARASMANE.

Acheve, imposteur ! par de lâches détours
 Crois-tu de ma fureur interrompre le cours ?

ARSAME.

Oh ! permettez du moins, Seigneur, que je vous
 suive ;
 et m'engage à vous rendre ici votre Captive.

PHARASMANE.

Retire-toi, perfide ! & ne réplique pas.

(à une partie de sa Garde.)

Mitrane, qu'on l'arrête. Et vous, suivez mes pas.

S C E N E V.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME.

DIEUX, témoins des fureurs que le cruel médite,
 L'abandonnerez-vous au transport qui l'agite ?
 Par quel destin faut-il que ce funeste jour
 Charge de tant d'horreurs la Nature & l'amour ?
 Mais je devois parler, le nom de fils peut-être...
 Hélas ! que m'eût servi de le faire connoître ?

F ij

64 *Rhadamisthe & Zénobie,*

Loin que ce nom si doux eût fléchi le cruel ,
 Il n'eût fait que le rendre encore plus criminel.
 Que dis-je malheureux ? que me sert de me plaindre
 Dans l'état où je suis , eh ! qu'ai-je encore à craindre ?
 Mourons ; mais que ma mort soit utile en ces lieux
 A des infortunés qu'abandonne les Dieux.
 Cher ami , s'il est vrai que mon père inflexible
 Aux malheurs de son fils te laisse un cœur sensible
 Dans ses derniers momens à toi seul j'ai recouru
 Je ne demande point que tu sauves mes jours.
 Ne crains pas que pour eux j'ose rien entreprendre
 Mais si tu connoissois le sang qu'on va répandre ,
 Au prix de tout le tien tu vendrois le sauver.
 Suis-moi , que ta pitié m'aide à le conserver.
 Défarma , sans secours , suis-je assez redoutable
 Pour alarmer encor ton cœur inexorable ?
 Pour toute grâce , enfin , je n'exige de toi
 Que de guider mes pas sur les traces du Roi.

M I T R A N S.

Je ne le nierai point , votre vertu m'est chère ;
 Mais je dois obéir , Seigneur , à votre père.
 Vous prétendez en vain séduire mon devoir.

A R S A N E.

Eh bien ! puisque pour moi rien ne peut s'émouvoir
 Mais , hélas ! c'en est fait , & je le vois paraître.
 Justes Dieux ! de quel sang nous avez-vous m-
 nistre ?

66 *Rhadamisthe & Zénobie*,

Que pour le voir périr par les mains de mon pere !
Mitrane , soutiens-moi.

PHARASMANE,

D'où vient donc que son cœur
Est si touché du sort d'un cruel ravisseur ?
Le Romain dont ce fer vient de trancher la vie ,
Si j'en crois ses discours , fut l'époux d'Isménie ;
Et cependant mon fils , charmé de ses appas ,
Quand son rival périt , gémit de son trépas !
Qui peut lui rendre encor cette perte si chere ?
Des larmes de mon fils quel est donc le mystere ;
Mais moi-même , d'où vient qu'après tant de fureur
Je me sens malgré moi partager sa douleur ?
Par quel charme , malgré le courroux qui m'en-
flamme ,

La pitié s'ouvre-t-elle un chemin dans mon ame ?
Quelle plaintive voix trouble en secret mes sens ,
Et peut former en moi de si tristes accens ?
D'où vient que je frissonne ? Et quel est donc mon
crime ?

Me serois je mépris au choix de la victime ?
Ou le sang des Romains est-il si précieux ,
Qu'on n'en puisse verser sans offenser les Dieux ?
Par mon ambition d'illustres destinées ,
Sans pitié , sans regrets , ont été terminées ;
Et lorsque je punis qui m'avoit outragé ,
Mon foible cœur craint-il de s'être trop vengé ?
D'où peut naître le trouble où son trépas me jette ?
Je ne sais ; mais sa mort m'alarme & m'inquiète.
Quand j'ai versé le sang de ce fier ennemi ,
Tout le mien s'est ému ; j'ai tremblé , j'ai frémi.
Il m'a même paru que ce Romain terrible ,

Jevenu tout-à-coup à sa perte insensible,
 Vain de mon sang quand je verfois le sien,
 Aux dépens de ses jours s'est abstenue du mien.
 Je rappelle en tremblant ce que m'a dit Arsame.
 Clarcifiez le trouble où vous jettez mon ame;
 Ecoutez-moi, mon fils, & reprenez vos sens.

ARSAME.

Que vous servent, hélas ! ces regrets impuissans ?
 Puissiez-vous à jamais, ignorant ce mystere,
 Dublier avec lui de qui vous fûtes pere !

PHARASMANE.

Ah ! c'est trop m'alarmer ; expliquez-vous, mon fils.
 De quel effroi nouveau frappez-vous mes esprits ?

SCENE VII & dernière.

PHARASMANE, RHADAMISTHE *porté par des Soldats* ; ZÉNOBIE, ARSAME, HIÉRON, MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE, GARDES.

PHARASMANE, *appercevant Rhadamisthe.*

Mais pour le redoubler dans mon ame éperdue,
 Dieux puissans, quel objet offrez-vous à ma vue ?
 (*à Rhadamisthe.*)

Malheureux ! quel dessein te ramene en ces lieux ?
 Que cherches-tu ?

RHADAMISTHE.

Je viens expirer à vos yeux.

68 *Rhadamisthe & Zénobie* ,

PHARASMANE.

Quel trouble me saisit !

RHADAMISTHE.

Quoique ma mort approche,
N'en craignez pas , Seigneur , un injuste reproche.
J'ai reçu par vos mains le prix de mes forfaits ;
Puisse les justes Dieux en être satisfaits !
Je ne méritois pas de jouir de la vie.

(*A Zénobie.*)

Seche tes pleurs ; adieu , ma chere Zénobie ;
Mithridate est vengé.

PHARASMANE.

Grands Dieux ! qu'ai-je entendu ?
Mithridate ! Ah ! quel sang ai-je donc répandu ?
Malheureux que je suis , puis-je le méconnoître ?
Au trouble que je sens , quel autre pourroit-ce être ?
Mais , hélas ! si c'est lui , quel crime ai-je commis ?
Nature ! ah ! venge-toi , c'est le sang de mon fils.

RHADAMISTHE.

La soif que votre cœur avoit de le répandre ,
N'a-t-elle pas suffi , Seigneur , pour vous l'apprendre ?
Je vous l'ai vu poursuivre avec tant de courroux ,
Que j'ai cru qu'en effet j'étois connu de vous.

PHARASMANE.

Pourquoi me le cacher ? Ah ! pere déplorable !

RHADAMISTHE.

Vous vous êtes toujours rendu si redoutable ,
Que jamais vos enfans proscrits & malheureux ,
N'ont pu vous regarder comme un pere pour eux.
Heureux , quand votre main vous immoloit un
traître ,

De n'avoir point versé le sang qui m'a fait naître ;
Que la nature ait pu , trahissant ma fureur ,
Dans ce moment affreux s'emparer de mon cœur ;
Enfin , lorsque je perds une épouse si chere ,
Heureux , quoiqu'en mourant , de retrouver mon
 pere !

Votre cœur s'attendrit , je vois couler vos pleurs.

(*A Arsame.*)

Mon frere , approchez-vous , embrassez-moi : je
 meurs.

Z É N O B I E.

S'il faut par des forfaits que ta justice éclate ,
Ciel ! pourquoi vengeois-tu la mort de Mithridate ?

(*Elle sort.*)

P H A R A S M A N E.

O mon fils ! ô Romains ! êtes-vous satisfaits ?

(*A Arsame.*)

Vous , que pour m'en venger j'implore désormais ,
Courez vous emparer du trône d'Arménie.

Avec mon amitié je vous rends Zénobie ;

Je dois ce sacrifice à mon fils malheureux.

De ces lieux cependant éloignez-vous tous deux.

De mes transports jaloux mon sang doit se défendre ;

Fuyez , n'exposez plus un pere à le répandre.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

X E R X È S ,

T R A G È D I E ,

*Représentée , pour la première fois ,
le 7 Février 1714.*

PERSONNAGES.

XERXÈS, Roi de Perse.

DARIUS, Fils aîné de Xerxès.

ARTAXERCE, Frere de Darius, nommé à
l'Empire.

AMESTRIS, Princesse du sang Royal de Perse.

ARTABAN, Capitaine des Gardes, & Ministre
de Xerxès.

BARSINE, Fille d'Artaban.

TISSAPHERNE, Confident d'Artaban.

PHÉNICE, Confidente d'Amestris.

CLÉONE, Confidente de Barsine.

ARSACE, Officier de l'armée de Darius.

MÉRODATE, Confident de Darius.

SUITE DU ROI.

*La Scene est à Babylone, dans le Palais des
Rois de Perse.*

XERXÈS,

X E R X È S ,

T R A G É D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

ARTABAN, TISSAPHERNE.

TISSAPHERNE.

C'EN est donc fait , Seigneur , & l'heureux
Artaxerce
à faire désormais le destin de la Perse ,
 tandis que Darius , au mépris de nos loix ,
 sera sujet d'un trône où l'appelloient ses droits ?
 Xerxès peut , à son gré , disposer de l'Empire ;
 quelque injuste qu'il soit , son choix doit me suffire :
 mais , sans vouloir entrer dans le secret des Rois ,
 le grand cœur d'Artaban approuve-t-il ce choix ?
 Erra-t-il , sans regret , priver du diadème . . .

A R T A B A N .

Est-ce de son malheur j'étois auteur moi-même ?
 Je suis près d'éclaircir tes doutes curieux :
 mais , avant que d'ouvrir cet abîme à tes yeux ,
 dis-moi , d'un grand dessein te sens-tu bien capable ?

Tome II.

6

Ton ame au repentir est-elle inébranlable ?
 Je connois ta valeur, j'ai besoin de ta foi ;
 Tissapherne , en un mot, puis-je compter sur toi ?
 Examine-toi bien , rien encor ne t'engage.

TISSAPHERNE.

D'où peut naître , Seigneur , ce soupçon qui
 m'outrage ?

Tant de bienfaits , sur moi versés avec éclat,
 Vous feroient-ils présumer que je sois un ingrat ?

ARTABAN.

Je ne fais point pour toi ce que je voudrois faire.
 Xerxès louvent , lui-même , a loin de s'en ac-
 traire :

Il voit notre union avec quelque regret.
 Je te dirai bien plus , il te hait en secret.

TISSAPHERNE.

Ah ! Seigneur , que Xerxès ou me haïsse ou m'aime
 Tissapherne pour vous sera toujours le même.
 Vous pouvez disposer de mon cœur , de mon bras.
 J'affronterois pour vous le plus affreux trépas.

ARTABAN.

Ami , c'en est assez , ne crois pas que j'en doute.
 Mais prends garde qu'ici quelqu'un ne nous écoute.

TISSAPHERNE.

Ces lieux furent toujours des Perses sacrés ;
 Nul auel n'a pour eux des titres plus sacrés.
 Xerxès par vos emplois , vous en a rendu le site
 Quel mortel , sans votre ordre , oseroit y paraître ?

ARTABAN.

N'importe : craignons tout d'un périlleux séjour ;
 On n'observe que trop mes pareils à la Cour.
 Xerxès vient de nommer Artaxerce à l'Empire ,

C'est moi qui l'ai forcée, malgré lui, de l'épouser,
 Mais craindre à ce Roi, facile à s'alarmer,
 Sans perdre pour un fils qui l'a trop tu charmé,
 Et, jaloux d'un Héros qu'idolâtre la Perse,
 Me trahir, par mes conseils, couronner Artaxerce,
 Pour mieux y veillir, j'ai pris soin d'éloigner
 De lui que tant de droits destinoient à regner.
 Tandis que Darius, chez des peuples barbares,
 Pour force d'admirer les exploits les plus rares,
 Se ne peins à Xerxès ce fils si vertueux,
 Qu'aussitôt de réputer, cruel, impétueux.
 Du bruit de sa valeur, du prix de ses services,
 D'un peupl qui le crainr je nourris les caprices;
 Entre tous mes projets étoient évanouis,
 Si sans la prudence eût couronné ce fils.
 Moins Artaxerce eût cru digne du diadème,
 Plus j'ai cru le devoir placer au rang suprême.
 Avec tant de secret ce projet s'est conduit,
 Qu'aucun en ce Cour n'en eût encore instruit;
 Et je ne prétends pas qu'elle en soit éclaircie,
 Que lorsque ma fureur en instruit l'Asie.
 Tu vois ce qu'aujourd'hui je compte à ta foi;
 Garde bien un secret si dangereux pour toi.
 Va trouver cependant, ramène à Babylone
 Ce Prince à qui mes soins ont ravi la couronne;
 Offre-lui de ma part atours, armes, soldats;
 De ma fille, sur-tout, vante-lui les appas.
 Dis-lui qu'avec plaisir mon respect lui destine,
 Et le bras d'Arraban, & la main de Bagane.

T I S S A P H E R N E.

Darius, autrefois sensible à ses traits,
 M'a par plein d'un feu qui brasse vos projets.

(G.)

ARTABAN.

Non , je m'y connois mal , ou moins ardent pour elle ,

Ce Prince brûle ailleurs d'une flamme infidèle.
Même avant son départ , malgré les soins du Roi,
Son mépris pour Barfine a passé jusqu'à moi ;
De ma feinte amitié l'adroite vigilance
N'en pouvoit plus surprendre accueil , ni confiance.

Trop heureux cependant de pouvoir aujourd'hui
D'un prétexte si vrai me parer envers lui.
Quoi qu'il en soit , pourvu qu'il souleve l'Empire,
Il ne m'importe pas pour qui son cœur soupire.
Ce n'est qu'en le portant aux plus noirs attentats,
Que je puis à mes loix soumettre ces Etats.
Détruisons , pour remplir une place si chère,
Le pere par le fils , & les fils par le pere.
Je veux , à chacun d'eux me livrant à la fois ,
Paroître les servir , mais les perdre tous trois.
Voilà ce que mon cœur dès long-tems se propose ;
Qu'en liberté le tien consulte ce qu'il ose.

TISSAPHERNE.

Seigneur , je l'avouïrai , ce dessein me surprend.
Le péril est certain , mais le projet est grand
Cependant , sans compter ce qu'on appelle crime ,
Craignez de vous creuser vous-même un noir abîme.
Darius est chéri , sage , plein de valeur ;
Vous verrez l'univers partager son malheur.
Daignez de vos desseins peser la violence.
Non qu'à les soutenir mon amitié balance ,
N'en attendez pour vous , que d'éclatans efforts
Je n'ai pas seulement écouté mes remords.

Cette foi des sermens parmi nous si sacrée,
 Cette fidélité ce jour même jurée,
 Tant de devoirs, enfin, deviennent superflus;
 Vous n'avez qu'à parler, rien ne m'arrête plus.

A R T A B A N.

Laisse ces vains devoirs à des ames vulgaires;
 Laisse à de vils humains ces sermens mercenaires.
 Malheur à qui l'ardeur de se faire obéir,
 En nous les arrachant, nous force à les trahir!
 Quoi! toujours enchaîné par une loi suprême,
 Un cœur ne pourra donc disposer de lui-même?
 Et du joug des sermens esclaves malheureux,
 Notre honneur dépendra d'un vain respect pour
 eux!

Pour moi, que touche peu cet honneur chimérique,
 J'appelle à ma raison d'un joug si tyrannique.
 Me venger & regner, voilà mes souverains;
 Tout le reste pour moi n'a que des titres vains.
 Le soin de m'élever est le seul qui me guide,
 Sans que rien, sur ce point, m'arrête ou m'inti-
 mide.

Il n'est loix ni sermens qui puissent retenir
 Un cœur débarrassé du soin de l'avenir.
 A peine eus-je connu le prix d'une couronne,
 Que mes yeux éblouis dévorèrent le trône;
 Et mon cœur, dépouillant toute autre passion,
 Fit son premier serment à son ambition.
 De froids remords voudroient en vain y mettre
 obstacle,

Je ne consulte plus que ce superbe oracle;
 Un cœur comme le mien est au-dessus des loix.
 La crainte fit les Dieux, l'audace a fait les Rois.

G ii)

Le moment est venu qu'il faut que son courage
 Affranchisse Artaban d'un indigne esclavage,
 Ce Darius si grand , qui cause ta frayeur,
 Deviendra le premier l'objet de ma fureur.
 Je prétends que dans peu la Perse , qui l'adore ,
 Autant qu'il lui fut cher , le déteste & l'abhorre.
 Mais Xerxès vient à nous : attends , pour me quitter ,
 Que je sache quels soins le peuvent agiter.

S C E N E I I.

XERXÈS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

DANS un jour où Xerxès dispose de l'Empire,
 Où son choix donne un maître à tout ce qui res-
 pire ,

Quel malheur imprévu , quel déplaisir si prompt
 De ce Monarque heureux peut obscurcir le front ?

XERXÈS.

Quel jour ! Quel triste jour ! Et que viens-je de faire ?
 Pourquoi t'ai-je écouté sur un choix téméraire ?

ARTABAN.

Seigneur , qui peut causer ce repentir soudain ?

XERXÈS.

Juge toi-même , ami , si je m'alarme en vain.
 Tu fais , par une loi des Perses révéree ,
 Que tant d'événemens n'ont que trop consacré :
 Qu'un Prince désigné pour regner en ces lieux ,

Du moment qu'il obtient ce titre glorieux,
 Peut du Roi qui le nomme exiger une grace,
 A laquelle, sans choix, il faut qu'il satisfasse.
 Artaxerce, mon fils, trop instruit de ses droits,
 Vient de m'en imposer les tyranniques loix.
 Il prétend, dès ce jour, obtenir de son pere,
 Le seul bien que ma main réservoir à son frere ;
 Il exige, en un mot, la Princesse Amestris,
 Des exploits d'un Héros unique & digne prix.

ARTABAN.

Quoi ! Seigneur, Darius oseroit y prétendre ?

XERXÈS.

Jamais, si je l'en crois, amour ne fut plus tendre.
 Je vais te découvrir un funeste secret,
 Qu'à ta fidélité je cachois à regret :
 Darius, autrefois, soupira pour Barbine.

ARTABAN.

Pour ma fille !

XERXÈS.

Je fais quelle est son origine,
 Ami ; mais je craignis, s'il s'allioit à toi,
 Qu'il ne s'en fit un jour un appui contre moi,
 Contre un fils qui m'est cher : enfin, dès leur nais-
 sance,

Je combattis ses feux de toute ma puissance.

Je priai, menaçai ; je fis plus, je feignis

Que j'étois devenu le rival de mon fils ;

A la fin, je forçai son amour à se taire,

Et le contraignis même à t'en faire un mystère.

Je fis venir alors la Princesse Amestris :

A son aspect charmant, mon fils parut surpris.

Soit qu'en effet son cœur brûlât pour la Princesse,

Ou qu'il crût à ce prix regagner ma tendresse ,
 Soit qu'il fût rebuté d'un amour malheureux ,
 Je crus voir Darius brûler de nouveaux feux.
 D'un si juste penchant bien loin de le distraire ,
 J'offris à son amour la fille de mon frere :
 Mais de Barfine encor respectant les attraits ,
 Ses feux furent toujours inconnus & secrets ;
 Artaxerce , lui-même , en ce moment ignore
 Qu'Amestris soit l'objet que Darius adore.
 Enfin , d'un prompt hymen je flattai son ardeur ,
 Si de nos ennemis il revenoit vainqueur.
 Il en triomphe ; & moi , pour toute récompense ,
 Après l'avoir privé des droits de sa naissance ,
 Je lui ravis encor le prix de sa valeur !
 Qui pourra triompher de sa juste fureur !
 Tu vois de quels soucis mon ame est accablée ;
 Calme par tes conseils l'effroi qui l'a troublée.

(*Tissapherne sort.*)

S C E N E I I I.

XERXÈS, ARTABAN.

ARTABAN.

QUELS conseils vous donner , Seigneur , lorsque
 les loix
 sont le plus ferme appui de la grandeur des Rois ?
 Respectez un pouvoir au dessus de tout autre ,
 Si vous voulez , Seigneur , qu'on respecte le vôtre.

Darius se plaint , qu'il s'en prenne à la loi ,
 Qui seule vous contraint à lui manquer de foi.

X E R X È S.

Quand il pourroit céder à cette loi suprême,
 Amestris voudra-t-elle y souscrire de même ?
 Elle aime Darius.

A R T A B A N.

Eh bien ! feignez , Seigneur ,
 Que Darius retourne à sa première ardeur ,
 Qu'épris plus que jamais il revient à ma fille.
 À vos moindres desseins je livre ma famille ;
 Disposez-en , Seigneur ; dût Barsine en ce jour
 Devenir le jouet d'une envieuse Cour.
 Pour prévenir les maux qui vous glacent de crainte,
 On peut , sans s'abaisser , aller jusqu'à la feinte.
 Arsace est dans ces lieux , forcez-le à déclarer ,
 Pour ce nouvel hymen , qu'il vient tout préparer ;
 Que , sûr de votre aveu , Darius qui l'envoie
 À l'amour de Barsine est tout entier en proie.
 Dès qu'Amestris croira qu'épris de nouveaux feux ,
 Ce Prince porte ailleurs ses desseins & ses vœux ,
 Vous la verrez bientôt , à vos loix moins rebelle ,
 Prévenir d'elle-même un amant infidèle.
 Enfin , si ce projet ne peut vous réussir ,
 Contre de vains remords il faut vous endurcir ,
 Détruire ce rival de la grandeur suprême ,
 Peut-être dans ces lieux plus puissant que vous-
 même ,
 Dans le fond de son cœur de votre rang jaloux ;
 Apprendre à vos sujets à n'adorer que vous ,
 Sacrifier ce fils trop chéri de la Perse ,
 Et forcer son amante à l'hymen d'Artaxerce.

SCENE I V.

TISSAPHERNE, XERXÈS, ARTABAN.

TISSAPHERNE, à Xerxès.

MÉRODATE, Seigneur, demande à vous parler.

XERXÈS.

Qu'il entre.

SCENE V.

XERXÈS, ARTABAN, TISSAPHERNE.
MÉRODATE.

XERXÈS, à part.

A son aspect que je me sens troubler.

(Haut.)

Mérodate, quel soin peut ici te conduire ?

MÉRODATE.

Du retour d'un Héros chargé de vous instruire...

XERXÈS.

Quoi ! Darius...

MÉRODATE.

Seigneur, avant la fin du jour,
Ce fils victorieux va paroître à la Cour.

Pour ne point retarder une si juste envie ,
Permettez. . . .

X E R X È S.

Non , demeure , il y va de ta vie. ?

Tiffapherne , prends soin d'écarter du palais
Ce témoin qui pourroit traverser nos projets.

S C E N E V I.

X E R X È S , A R T A B A N.

X E R X È S.

POUR toi , cher Artaban , si ton devoir fidele
Fit jamais éclater ton respect & ton zele ,
Dans ce moment fatal ne m'abandonne pas ;
Au-devant de mon fils précipite tes pas ;
Offre-lui de ma part & l'Égypte & Barsine ;
Fais-lui valoir ce prix que son Roi lui destine ;
Mais , qu'il se garde bien de paroître à mes yeux.
Dis-lui qu'il est perdu , s'il se montre en ces lieux.
A ce Prince , sur-tout , fais un profond mystere
Du rang où mon amour vient d'élever son frere.
Va , cours , tandis qu'ici semant mille soupçons ,
De tes sages conseils je suivrai les leçons.
Pour en hâter l'effet , qu'on cherche la Princesse.

SCENE VII.

XERXÈS, *seul.*

O ROI ! Dieu de la Perse , à qui seul je m'adresse .
 Soleil ! daigne éclairer mon cœur & mes desseins .
 Et préserver ces lieux des malheurs que je crains !
 Pardonne-moi , du moins , un honteux artifice
 Dont mon cœur en secret déteste l'injustice.
 Tu vois combien ce cœur , de remords agité ,
 Regrette de descendre à cette indignité.
 Mais Artaxerce vient.

SCENE VIII.

ARTAXERCE, XERXÈS.

XERXÈS, *à part.*

CIEL ! dans mon trouble extrême ,
 Ne pourrai-je jouir un moment de moi-même ?

(*Haut.*)

Ah ! mon fils , laissez-moi ; pourquoi me cherchez-
 vous ?

ARTAXERCE.

Dût sur ce fils tremblant tomber votre courroux ,
 Je ne puis résister à mon impatience ;

Chaque

Chaque pas, chaque instant aigrît ma défiance.
 A d'injustes soupçons Xerxès abandonné
 Se repentiroit-il de m'avoir couronné ?
 A peine ses bontés m'élèvent à l'Empire ,
 Que son cœur inquiet en gémit , en soupire.
 Privez-moi pour jamais d'un rang si glorieux ,
 Et me rendez , Seigneur , un bien plus précieux ;
 Rendez-moi ces bontés & cet amour de pere ,
 Qu'à tout autre bienfait Artaxerce préfère.
 Mais quelle est mon erreur ! Plût au Ciel que mon
 Roi

Ne fût que soupçonner mon respect & ma foi !
 J'aurois bientôt calmé le souci qui m'accable.
 Que je crains bien plutôt qu'Amestris trop aimable ,
 Avec une beauté qui l'égale à nos Dieux ,
 N'ait peut-être trouvé grace devant vos yeux !
 Car enfin , indigné de l'ardeur qui me presse ,
 Je vous ai vu frémir au nom de la Princesse.
 Seigneur , que ce silence irrite encor mes maux !

X E R X È S .

Sans vous inquiéter du nom de vos rivaux ,
 Ne vous suffit-il pas qu'à son devoir soumise ,
 Amestris à vos vœux soit désormais acquise ?
 Elle ne dépend plus ni d'elle ni de moi ;
 Son sort est dans vos mains , je vous ai fait son Roi.
 Je vous crois cependant l'ame trop généreuse ,
 Pour vouloir abuser d'une loi rigoureuse.
 Consultez Amestris ; elle mérite bien
 Que votre cœur soumis attende tout du sien.
 Si je l'aimois , du moins , j'en userois de même ,
 Et c'est ainsi qu'on doit disputer ce qu'on aime.
 Voyez-la , j'y consens , c'est vous en dire assez.

Tome II.

H

ARTAXERCE.

Non, Seigneur. . . .

XERXÈS.

C'en est trop : allez , & me laissez.

(Artaxerce sort.)

S C E N E I X.

XERXÈS, *seul.*

QUe je viens à regret d'alarmer sa tendresse !
 Que pour un fils si cher ma pitié s'intéresse !

S C E N E X.

AMESTRIS, XERXÈS.

XERXÈS, *bas.*

LA Princesse paroît. Que de pleurs vont couler !
 Qu'à son aspect mon cœur commence à se troubler !
(Haut.)

Madame , quelque'amour qui puisse vous séduire,
 D'un secret, sur ce point, j'ai voulu vous instruire.
 L'orgueilleux Darius , dépouillé de ses droits ,
 N'a plus rien à prétendre au rang de Roi des Rois.
 Artaxerce aujourd'hui , paré de ce grand titre ,
 Du sort de l'univers est devenu l'arbitre.

Je vois à ce discours votre cœur s'ébranler ;
 Mais d'un profond respect écoutez le devoir ;
 Et de quelque douleur que vous soyez atteints ;
 J'interdis à vos feux le reproche & la plainte.
 Sur-tout , si Darius vous est cher aujourd'hui ,
 Cachez-lui des secrets qui ne sont pas pour lui.

A M E S T R I S.

Ah ! Seigneur , pardonnez au transport qui m'agite ;
 En vain à mon amour la plainte est interdite ;
 Après le coup affreux dont vous frappez mon cœur ,
 Rien ne peut plus ici contraindre ma douleur ;
 Qu'elle éclate à vos yeux cette douleur mortelle ,
 A qui vous imposez une loi si cruelle.
 Juste Ciel ! se peut-il qu'un fils victorieux ,
 Votre image , ou plutôt l'image de nos Dieux ,
 Soit privé par vous seul de l'honneur de prétendre
 A ces mêmes Etats qu'il sait si bien défendre ?
 Pardonnez ; je sais bien qu'il ne m'est pas permis
 De prononcer , Seigneur , entre vous & vos fils :
 Mais si jamais des Dieux la majesté suprême ,
 Prenant soin sur un front de s'empreindre elle-même ,
 Si l'éclat des vertus , la gloire des hauts faits ,
 Le besoin de l'Empire & les vœux des sujets ;
 En un mot , si jamais la valeur , la naissance ,
 Furent des droits , Seigneur , pour la toute-puissance
 Qui mieux a mérité ce haut degré d'honneur
 Que celui qu'on en prive avec tant de rigueur ?
 Je vois de mes discours que votre cœur s'offense ,
 Mais , Seigneur , d'un Héros j'entreprends la défense.

Il a tant fait pour vous , que Xerxès aujourd'hui

H ij

Ne doit pas s'offenser que je parle pour lui.
 Heureuse si l'amour instruisoit la nature
 A te dédommager d'une cruelle injure !

X E R X È S.

D'un choix qui pour ce fils vous semble injurieux,
 Madame, je ne dois rendre compte qu'aux Dieux :
 Quand je ne tiendrois pas de la grandeur suprême,
 Le droit de disposer du sacré diadème,
 Ma volonté suffit pour établir des loix ;
 Et la terre, en tremblant, doit souscrire à mon
 choix.

Et sur quoi jugez-vous que le Prince Artaxerce
 Soit si peu digne encor de régner sur la Perse ?
 Darius ; je l'avoue , a quelques faits de plus ;
 Mais son frere a mon cœur , & n'est pas sans vertu.
 Il sait aimer du moins ; & c'est vous qu'il adore.

A M E S T R I S.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?

X E R X È S.

Ce n'est pas tout encore ;
 A son auguste hymen il faut vous préparer ,
 Et je me suis chargé de vous le déclarer.

A M E S T R I S.

Moi, Seigneur ?

X E R X È S.

Oui, Madame ; il vous a demandée ;
 La loi veut qu'à ses feux vous soyez accordée.
 Vous savez ce qu'impose une si dure loi.

A M E S T R I S.

Ainsi, sans mon aveu, l'on dispose de moi ;
 On dispense a son gré la grandeur souveraine.
 La parole des Rois n'est plus qu'une ombre vaine.

Frein , par qui les Tyrans sont même retenus ,
 Sermens sacrés des Rois , qu'êtes-vous devenus ?
 Quoi ! Seigneur , Artaxerce à mon hymen aspire ,
 Peu content de priver Darius de l'Empire ;
 Et c'est vous qui , pour prix de tant d'exploits fa-
 meux ,

Accablez de ces coups un fils si généreux ?
 Mais , Seigneur , c'est en vain qu'à vos ordres su-
 prêmes
 Vous joignez une loi qui commande aux Rois
 mêmes.

Je n'ai pas oublié qu'au plus grand des Héros
 Vous promîtes ma main pour prix de ses travaux.
 Vous reçûtes ma foi pour le don de la sienne ;
 La mort , la seule mort peut lui ravir la mienne.
 Il n'est loi ni pouvoir que je craigne en ces lieux.
 Les promesses des Rois sont des décrets des Dieux.
 Ainsi , dans quelque rang qu'Artaxerce puisse être ,
 Darius de ma main sera toujours le maître.
 Tout malheureux qu'il est , dépouillé , sans appui ,
 Jamais de tant d'amour je ne brûlai pour lui.
 Hier sur ses vertus il fondeoit sa victoire :
 Mais aujourd'hui , Seigneur , il y va de ma gloire ;
 Et plus vous ravissez d'Etats à ce vainqueur ,
 Plus l'arnour indigné le couronne en mon cœur.
 Eh ! plutôt aux Dieux , Seigneur , lorsque tout l'aban-
 donne ,

Pouvoir lui tenir lieu de pere & de couronne !

X E R X È S .

Que sert de vous flatter sur ce que j'ai promis ,
 Quand la loi me dégage envers vous & mon fils ?
 Ainsi , sans vous parer d'une vaine constance ,

H iij

Meritez mes bontés par votre obéissance ,
 Et craignez qu'Amestris , avant la fin du jour ,
 Ne déteste peut-être & l'amant & l'amour.
 Quel que soit Darius, Madame , je souhaite
 Qu'il puisse mériter une ardeur si parfaite.
 Je ne sais cependant si ce Héros fameux ,
 Pour qui vous témoignez des soins si généreux ,
 Est si digne en effet des transports de votre ame.
 Eh ! quel garant si sûr avez-vous de sa flamme ?
 Pour fixer un amant , quels que soient vos attraits ,
 Peut-être qu'en ces lieux il est d'autres objets
 Qui pourroient bien encor partager sa tendresse.
 Je ne dis rien de plus , Madame : je vous laisse ,
 Sûr de vous voir bientôt m'obéir sans regret.

SCENE XI.

A M E S T R I S , *seule.*

JUSTE Ciel ! quel est donc ce terrible secret ?
 Quel orage nouveau contre moi se prépare ?
 Quelle horreur tout-à-coup de mon ame s'empare !
 Je me sens accabler de trouble & de douleurs ;
 Et , malgré ma fierté , je sens conler mes pleurs.
 Quoi ! ce Héros , l'objet d'une flamme si belle ,
 Ce Darius si cher seroit un infidèle !
 Malheureuse Amestris , voilà donc ce retour
 Pour qui de tant de vœux j'importunois l'amour ?
 Quoi ! tandis que pour lui ma folle ardeur éclate ,
 Une autre à ses attraits soumet son ame ingrate !

Tu i que j'ai toujours cru si grand , si généreux ,
Que l'amour me peignoit au dessus de mes vœux ,
Que j'égalais aux Dieux dans mon ame insensée ,
Trahit donc tant d'amour ! Ah ! mortelle pensée !
Mais que dis-je ? où mon cœur va-t-il s'abandonner ?
Et sur la foi de qui l'osé-je soupçonner ?
Sur la foi d'un cruel qui cherche à me surprendre ;
Qu'à des détours plus bas on vit cent fois descendre.
Darius me trahir ! Je ne le puis penser ;
I e croire un seul moment , ce seroit l'offenser.
Non , le Ciel ne fit pas un cœur si magnanime ,
Pour le laisser souiller de parjure & de crime.
Cependant Mérodate a paru dans ces lieux ,
Sans nul empressement de s'offrir à mes yeux.
Tout parle du Héros où mon cœur s'intéresse ,
Mais rien ne m'entretient ici de sa tendresse.
D'où peut naître l'effroi dont je me sens saisir ?
Ah ! d'un mortel soupçon courons nous éclaircir ;
Mourir pour Darius , si ma gloire l'ordonne ,
Ou punir sans regret l'ingrat , s'il m'abandonne ;
Et , quelque affreux tourment qu'il en coûte à mon
cœur ,
Mesurer ma vengeance au poids de ma douleur.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.**BARSINE, ARSACE, CLÉONE.****BARSINE.**

QU'UN si rare bonheur, si j'osois vous en croire,
Auroit de quoi flatter mes desirs & ma gloire !
Mais je ne puis penser qu'une si vive ardeur
Puisse encor pour Barsine occuper ce grand cœur ,
Ni que de tant d'exploits que l'univers admire ,
Ma main soit le seul prix où Darius aspire.
Et de ce même hymen , si doux à mes souhaits ,
Xerxès vient , dites-vous , d'ordonner les apprêts :
Arsace , à tant d'honneurs aurois-je osé prétendre ?

ARSACE.

C'est par ordre du Roi que je viens vous l'apprendre.
Lui-même en un moment vous en instruira mieux ;
Ce Prince va bientôt se montrer en ces lieux.

SCENE II.

BARSINE, CLÉONE.

BARSINE.

Qu'à cet espoir flatteur j'ai de peine à me rendre !

CLÉONE.

Madame, qu'a-t-il donc qui doive vous surprendre ?
A quels charmes plus grands un Héros si fameux
Pouvait-il espérer d'offrir jamais ses vœux ?

BARSINE.

Cléone, la beauté, quelque amour qu'elle inspire,
Ne fait pas sur les cœurs notre plus sûr empire ;
Pour en fixer les vœux, il est d'autres attraits,
Malgré tout son éclat, plus doux & plus parfaits.
C'est d'un amour constant la vertu qui décide,
Et non la beauté seule avec un cœur perfide.
Et tu veux que le mien, méprisé sur l'écueil
Où l'a précipité son téméraire orgueil,
Puisse croire un moment que Darius m'adore !
Il faudroit que son cœur pût m'estimer encore,
Que le mien plus fidele eût fait tout son bonheur
De l'honneur d'asservir cet illustre vainqueur :
Mais le frivole éclat qui sort du diadème,
M'a fait porter mes vœux jusqu'à Xerxès lui-même
Sur quelques soins légers qu'il faisoit éclater,
Mon cœur d'un vain espoir eut pouvoit se flatter.
En vain à ce desir qui séduisoit mon ame,
Darius opposoit ses vertus & sa flamme ;

Tout aimable qu'il est, dans l'ardeur de regner
 Ma folle ambition me le fit dédaigner.
 Juge, après cet aveu , si son retour m'accable ;
 Et plus il fait pour moi , plus je deviens coupable
 Prince trop généreux , quel malheur te poursuit.
 Lorsque je puis t'aimer, d'un vain espoir séduit,
 A de vaines grandeurs mon cœur te sacrifie ;
 Quand je t'aime en effet , tout veut que je te fuie
 Mais si je puis jamais disposer de ta foi....
 J'entends du bruit. On vient.

S C E N E I I I.

XERXÈS, BARSINE, TISSAPHERNE,
 CLÉONE.

BARSINE, *à part.*

J U S T E C i e l ! c'est le Roi.

X E R X È S.

Madame, en ce moment, Arsace a dû vous dire
 Quel est l'heureux hymen où Darius aspire.
 Mon cœur en fit long-tems ses desirs les plus doux !
 Mais les ans m'ont ravi le bonheur d'être à vous.
 Plus digne de jouir d'un si rare avantage,
 Souffrez que Darius répare cet outrage,
 Et que par votre main Xerxès puisse aujourd'hui
 Du prix de ses exploits s'acquitter envers lui.
 Dans les murs de Memphis où vous irez l'attendre,

mon ordre bientôt Darius doit se rendre.
 ez; puisse le Ciel, au gré de mes souhaits,
 us y faire un bonheur digne de vos attraits!
 ignez-en quelquefois employer la puissance,
 ur retenir mon fils dans mon obéissance.
 ez de ses desirs le cours ambitieux;
 s'il osoit jamais.....

S C E N E I V.

X E R X È S, D A R I U S, B A R S I N E,
 T I S S A P H E R N E, C L É O N E.

X E R X È S, *à part.*

QUE vois-je, justes Dieux!

D A R I U S.

Enfin, libre des soins que m'imposoit la guerre,
 e puis à vos genoux, Monarque de la terre,
 faire éclater d'un fils la joie & le respect.
 Qu'il m'est doux.....

X E R X È S.

Porte ailleurs ton hommage suspect;
 Et, loin de me vanter le respect qui tè guide,
 A ma juste fureur dérobe-toi, perfide!
 Eh! comment oses-tu te montrer à mes yeux?
 Quel ordre de ma part te rappelle en ces lieux?

D A R I U S.

Et depuis quand, Seigneur, indigne d'y paroître....

Depuis qu'à mes regards tu n'offres plus qu'un
traître,

Que mes ordres sacrés ne peuvent retenir,
Et que tout mon courroux ne peut assez punir.
Mais, malgré tes complots, & malgré ton audace
Avant qu'ici du jour la lumière s'efface,
Malgré les soins de ceux qui m'ont osé trahir,
Je te forcerai bien, perfide ! à m'obéir.

(*Il sort ; Tissapherne le suit.*)

S C E N E V.

DARIUS, BARSINE, CLÉONE.

DARIUS.

QUELS discours ! Quels transports ! Et que viens-
je d'entendre ?

O Ciel ! à cet accueil aurois-je dû m'attendre ?
Et depuis quand, chargé de noms injurieux,
Darius n'est-il plus qu'un objet odieux,
Madame ? & quel est donc ce funeste mystère ?
Déplorable jouet des caprices d'un père,
Oserois-je un moment, à l'objet de ses vœux,
Confier la douleur d'un Prince malheureux ?
Quel que soit mon destin, vous pouvez me l'apprendre.

Je ne veux que savoir, je ne crains point d'entendre.
Vous vous taisez ! O Ciel ! à l'exemple du Roi,

Tous

Tous les cœurs aujourd'hui sont-ils glacés pour moi?
Hé quoi ! Barbine aussi contre moi se déclare !

B A R B I N E.

Non ; je fais mieux le prix d'une vertu si rare.
Croyez , si je régnois sur le cœur de Xerxès ,
Que son amour pour vous iroit jusqu'à l'excès ;
Que du moins à mes yeux , d'un odieux caprice ,
Vous n'auriez pas , Seigneur , éprouvé l'injustice ;
Et qu'enfin si son cœur se régloit sur le mien ,
Darius même aux Dieux pourroit n'envier rien.
Interdire & confuse encor plus que vous-même ,
Je ne puis revenir de ma surprise extrême.
Tout confond à tel point mon esprit éperdu ,
Que je ne fais , Seigneur , si j'ai bien entendu ,
Car enfin , ce Xerxès , si fier & si terrible ,
Jamais à nos desirs n'a paru si sensible.
Hélas ! si vous saviez de quel espoir flatteur
En ce même moment il remplissoit mon cœur !
De la part d'un Héros chéri de la victoire ,
Aimable , généreux & tout brillant de gloire ,
Il venoit m'assurer d'une constante foi.
Ah ! qu'un retour si tendre auroit d'attraits pour
moi ,
Si ce même Héros , sensible à mes alarmes ,
Touché de mes remords , attendri par mes larmes ;
Si Darius enfin , l'objet de tant d'ardeur ,
De mes premiers dédains oubliant la rigueur ,
Daignoit en ce moment me confirmer lui-même ,
Qu'on ne m'abuse point , quand on me dit qu'il
m'aime !
Mon cœur toujours tremblant sur un espoir si doux ,
Ne veut tenir , Seigneur , cet aveu que de vous.

Tome II.

I

Quoi! vous baissez les yeux! Dieux! quel affreux silence!

Qu'ai-je dit? Où m'emporte une vaine espérance?

D A R I U S.

Quelle fureur nouvelle, agitant tous les cœurs ,

A donc pu les remplir de ses tristes erreurs ?

Ai-je bien entendu , Barsine ? Est-ce vous-même

Qui méprisez pour moi l'éclat du diadème ?

Vous qui de tant d'amour dédaignant les transports...

B A R S I N E.

Ah! ne redoublez point ma honte & mes remords ;

Cessez de rappeler des injures passées ,

Que mes larmes , Seigneur , n'ont que trop effacées.

Mais vous , qui m'accablez d'un reproche odieux ,

Sans daigner seulement tourner sur moi les yeux ,

Parlez : méritez-vous mon amour ou ma haine ?

Le Roi m'abuse-t-il d'une espérance vaine ?

Comme il me l'a promis , serez-vous mon époux ?

Dois-je enfin vous aimer , ou me venger de vous ?

D A R I U S.

Grands Dieux ! ce que j'ai vu , ce que je viens d'entendre ,

Pouvoit-il se prévoir , & peut-il se comprendre ?

Chaque mot , chaque instant redouble mon effroi.

Ah! quel aveu , Madame , exigez-vous de moi ?

Peu digne de vos feux & de votre vengeance ,

Pourquoi me forcez-vous à vous faire une offense ?

Mais je fus trop long-tems soumis à vos attraits ,

Pour vouloir vous tromper par d'indignes secrets ;

Darius , ennemi d'une injuste contrainte ,

Ne fait point en esclave appuyer une feinte.

Contre un fils malheureux Xerxès peut éclater ;
 Mais si de notre hymen il a pu vous flatter ,
 Madame , il vous a fait une mortelle injure ;
 Il ne peut nous unir sans devenir parjure ;
 Lui-même , à mon départ , confident d'autres feux ,
 Des sermens les plus saints a scellé tous mes vœux.
 Enfin , c'est Amestris pour qui mon cœur soupire ,
 Qui daigna m'accepter sortant de votre empire....

S C E N E V I.

AMESTRIS , PHÉNICE , DARIUS ,
 BARSINE , CLÉONE.

DARIUS.

JE la vois ; quel bonheur la présente à mes yeux !
 BARSINE , *bas à Darius.*
 Ah ! c'en est trop , cruel ! je te laisse en ces lieux
 Signaler de tes soins l'inconstance fatale.
 Cependant tremble , ingrat ! je connois ma rivale.
 (*Elle sort ; Cléone la suit.*)

S C E N E V I I.

DARIUS, AMESTRIS, PHÉNICE.

DARIUS.

Quoi ! Madame , c'est vous ! Et le Ciel irrité
Me laisse encor jouir de ma félicité !
Que mon cœur est touché ! Qu'une si chère vue
Calme le désespoir de mon ame éperdue !
Malgré tous mes malheurs.... Mais qu'est-ce que je
vois ?

AMESTRIS.

On disoit qu'en ces lieux je trouverois le Roi ;
Le dessein de l'y voir est le seul qui me guide ,
Et non l'indigne soin d'y chercher un perfide.

DARIUS.

Moi , perfide ! Qui ? moi ! Dieux ! qu'est-ce que
j'entends ?

AMESTRIS.

Cesse de feindre , ingrat ! tes vœux seront contents :
Mais n'attends pas ici que j'éclate en injures ,
Je laisse aux Dieux le soin de punir les parjures.
Va , cours où te rappelle un plus doux entretien ,
Et songe pour jamais à renoncer au mien.

S C E N E V I I I.

DARIUS, *seul.*

O MORT, des malheureux triste & chere espérance,
J'implore désormais ta funeste assistance!
J'éprouve en ces momens, si douloureux pour moi,
Des tourmens plus cruels & plus affreux que toi.
Dieux, qui semblez vous faire une loi rigoureuse
De rendre la vertu pesante & malheureuse;
Qui, la foudre à la main, l'effrayez parmi nous,
Pour ne nous rien laisser qui nous égale à vous,
Contentez-vous d'avoir presque ébranlé la mienne,
Souffrez qu'un saint respect dans mon cœur la retienne;
Que je puisse du moins, malgré tout mon courroux,
D'un reste de vertu vous rendre encor jaloux.

SCÈNE IX.

DARIUS, ARTAXERXES.

ARTAXERXES.

Est-ce que l'on croit que l'on s'en va ?
 Nous tenons le fort de la ville.
 Le plus grand des rois & le plus grand vaincu.

DARIUS.

Mais de tous les rois, c'est le plus malheureux.
 Otez chez Artaxerxès ce que vous voulez.
 Venez-vous partager mes maux & mes larmes ?
 Si vous savez quel est mon grand malheur.

ARTAXERXES.

De vos regrets. Seigneur, c'est tout malgré moi.
 J'en ai le cœur plein des plus rudes douleurs.
 Que ce crans d'ivoire fait à de si belles parures !

DARIUS.

Vous, mon frère ? Eh, pourquoi vous confiez-vous ?
 Hélas !

Avec tant de vertus, parmi des cœurs ingrats ?

J'éprouverai long-temps une triste coïncidence.

Avant que je me plaigne un moment de mon frère :

Trop heureux que le sort m'ait laissé la douleur

De pouvoir dans son sein déposer ma douleur !

Quelqu'atroce que peut vous faire éclater mon père,

Il ne m'en rentra pas notre amour ni nos larmes.

Si je suis jamais du pouvoir souverain,

Vous verrez si mon cœur vous la jure en vain.

[illegible]

SECRET
ALL INFORMATION CONTAINED HEREIN IS UNCLASSIFIED
DATE 08-19-2006 BY 60322 UCBAW/SJS/KRM

[illegible]

Dokumenten in der Zeit der Revolution
 zu finden: das ist eine Aufgabe, die
 in der Geschichte der Revolution
 eine wichtige Rolle spielt. Die
 Dokumente sind die Grundlage
 für die Forschung und die
 Darstellung der Geschichte.
 Die Dokumente sind die Grundlage
 für die Forschung und die
 Darstellung der Geschichte.

● ● ● ● ● ● ● ●

VAL. MARTIN, THE FINE, IN FRANCE 1888

D A R I U S.

Eh ! pourquoi voulez-vous que je m'en prive encore ,

Lorsque tout me trahit ; quand on me déshonore !
 Lorsqu'au lieu des bienfaits que j'avois mérités ,
 Je me vois accabler de mille indignités ;
 Lorsqu'un pere cruel ose , avec perfidie ,
 Sous des prétextes vains m'éloigner de l'Asie ,
 Troubler des Nations qui ne l'offensoient pas ,
 Bien moins dans le dessein d'agrandir ses Etats ,
 Que pour me dépouiller avec plus d'assurance
 D'un sceptre dont mon bras est l'unique défense ;
 D'autant plus irrité qu'à tout autre que vous
 J'aurois déjà ravi l'espoir d'un bien si doux ;
 Mais d'autant plus contraint dans ma fureur ex-
 trême ,

Que je ne puis frapper sans me percer moi même.
 Je ne m'étonne plus de voir de toutes parts
 Mes amis éviter jusques à mes regards ;
 Une amante en courroux me traiter d'infidèle :
 Un Prince sans Etats n'étoit plus digne d'elle.
 Pour vous , je l'avouerai , que parmi mes ingrats ,
 Après ce que je sens , je ne vous comptois pas.
 Cruel ! en dépouillant mon front du diadème ,
 Il ne vous reste plus qu'à m'ôter ce que j'aime.
 Libre de l'obtenir d'une superbe loi ,
 Que ne m'arrachez-vous & son cœur & sa foi ?

A R T A X E R X E.

Eh ! comment voulez-vous que je vous la ravisse ?
 Voyez de vos soupçons jusqu'où va l'injustice.
 Je vous l'ai déjà dit , croyez que malgré moi
 Je souscris aux bontés dont m'honore le Roi ,

Que par mon malheur seul je vous ravis l'Empire.
Ah ! Seigneur, ce n'est pas au trône que j'aspire,
Mais ce n'est pas non plus à l'objet de vos vœux ;
Je fais trop respecter vos desirs & vos feux.
Je fais que votre cœur soupire pour Barine,
Qu'avec l'Égypte encor le Roi vous la destine.
Ce n'est pas que l'objet dont mon cœur est charmé,
Mérite moins, Seigneur, la gloire d'être aimé.
Ce jour doit éclairer notre auguste hyménée ;
Daignez ne point troubler cette heureuse journée.
Sans offenser l'ardeur dont vous êtes épris,
Je crois, Seigneur, pouvoir vous nommer Amestris.

D A R I U S.

Dieux cruels, jouissez du transport qui m'anime !
C'en est fait, je sens bien que j'ai besoin d'un
crime.

Perfide, plus que tous contre moi conjuré,
Je puis donc désormais vous haïr à mon gré !
O Ciel ! lorsque je crois, dans mon malheur ex-
trême ,

Pouvoir du moins compter sur un frère que j'aime,
Je viens, en imprudent, confier ma douleur
Au fatal ennemi qui me perce le cœur !

A R T A X E R X E.

Ah ! c'est trop m'alarmer : expliquez-vous , de
grace.

D'un si dur entretien mon amitié se lasse.
Ou calmez les transports d'un injuste courroux ,
Ou, si vous vous plaignez, du moins expliquez-
vous.

D A R I U S.

Avec ce fer, qui fait le destin de la Perse,

Je suis prêt, s'il le veut, d'éclaircir Artaxerce.
 S'il est, autant que moi, blessé de vains discours,
 Voilà le sûr moyen d'en terminer le cours;
 De l'amour outragé c'est l'interprete unique.
 Entre rivaux, du moins; c'est ainsi qu'on s'explique.
 Tant que vous osez vous déclarer le mien,
 N'attendez pas de moi de plus doux entretiens.

ARTAXERCE.

Vous, mon rival? ô Ciel!

DARIUS.

Mais un rival à craindre.

ARTAXERCE.

Hélas! que je vous plains!

DARIUS.

Je ne suis point à plaindre.

Plaindre un amant trahi, c'est s'avouer heureux.
 La pitié d'un rival n'est pas ce que je veux;
 Ainsi que mon amour, ma fierté la dédaigne;
 Qui ne veut que haïr, ne veut pas qu'on le plaigne.
 Ce seroit sans danger faire des malheureux,
 Dès qu'il leur suffiroit qu'on s'attendrit pour eux.
 Pour moi, qui vois le but d'une pitié si vaine,
 Je ne veux plus de vous que fureur & que haine.
 L'amour, qui vous attache à l'objet de mes vœux,
 Du sang qui nous unit a rompu tous les nœuds.
 Dans l'état où je suis, opprimé par un pere,
 Méprisé d'une amante, & trahi par un frere,
 Plus de leur amitié les soins me furent doux,
 Et plus leur perfidie excite mon courroux.

ARTAXERCE.

Je pardonne aux malheurs dont le sort vous accable,

Tragédie.

Un transport que l'amour seul peut rendre
pable ;

Et plus vous m'outragez, plus je suis enclin
D'un oubli généreux à vous pardonner.

Qu'à mon exemple les Rois de la Perse

Qu'Artaxerce n'est pas le seul à pardonner.

Mais, s'il veut l'oublier, qu'il apprenne du moins

Qu'il apprenne du moins à pardonner.

DARIUS.

Vous, ingrat ! vous, qui me faites
la vôtre ?

Pongez

S C E N E X.

DARIUS, ARTAXERCE, SEIGNEURS,
TISSAPHANES.

ARTAXERCE.

SEIGNEURS. Je suis le premier à vous
l'honneur.

ARTAXERCE.

Adieu, Prince; bien à vous.

DARIUS.

Qui de nous méritait ce nom ?

S C E N E X I.

DARIUS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

DARIUS, à Artaban.

POUR vous , qui désormais , soigneux de me
déplaire ,

N'offrez à mes regards qu'un sujet téméraire ;
Qui dans un foible cœur , par vos conseils séduit ,
M'avez de mes exploits enlevé tout le fruit ;
Enfin , qui , n'écoutant qu'un orgueil qui me brave ,
De Roi que j'étois né n'avez fait qu'un esclave ;
Si les Dieux & les loix ne vous retiennent pas ,
Indigne favori , craignez du moins mon bras.

(*Il sort.*)

S C E N E X I I.

ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

D'UNE vaine forceur je crains peu la menace ;
Va , je saurai bientôt réprimer ton audace.

TISSAPHERNE.

Ah ! Seigneur , que pour vous aujourd'hui j'ai
tremblé !

Du courroux de Xerxès je suis encor troublé.

ARTABAN.

ARTABAN.

eux-tu craindre pour moi la colere d'un maître
 tremblant d'avoir parlé, dès qu'il me voit paroître ?
 e n'ai pas dit un mot , que d'un si vain transport
 ai fait sur son fils seul retomber tout l'effort.
 u chemin qu'il tenoit instruit par Mérodate,
 e me suis , à sa vue , écarté de l'Euphrate ;
 éfolu d'attirer ce Prince dans ces lieux ,
 ai fait croire à Xerxès que cet ambitieux
 vec tant de secret n'avoit caché sa route ,
 qu'avec quelque dessein de le trahir , sans doute.
 ien n'est moins apparent ; cependant , sans raison ,
 a d'un vain rapport saisi tout le poison.
 arius est perdu , si , pour sauver sa vie ,
 n'arme en sa faveur la moitié de l'Asie.
 acheverai bientôt d'ébranler la vertu
 d'un cœur de ses malheurs plus aigri qu'abattu.
 u vois comme il me hait ; mais , malgré sa colere ,
 e prétends , dès ce jour , le voir , contre son pere ,
 évenir de lui-même implorer mon secours ,
 i ceux qu'il outrageoit avoir enfin recours.
 artaxerce le craint , son pere le déteste ;
 'est où je les voulois , je me charge du reste.
 viens , Tissapherne , viens , le moment est venu :
 aissons agir un cœur qui n'est plus retenu ;
 ourons où nous entraîne un espoir magnanime ;
 viens , je réponds de tout : il ne faut plus qu'un
 crime.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

NON, je veux voir Xerxès; tu m'arrêtes en vain.
Rien ne peut plus troubler un si juste dessein.

PHÉNICE.

Et quel soin si pressant à le voir vous invite ?

AMESTRIS.

Le soin de contenter le transport qui m'agite ;
De me venger , du moins , Phénice , avec éclat ,
D'un amant odieux , d'un traître , d'un ingrat.

PHÉNICE.

Sur quelques vains apprêts , Madame , osez-vous
croire

Qu'un cœur qui fut toujours si sensible à la gloire,
Après tant de sermens , ait pu sacrifier. . .

AMESTRIS.

Vois son empressement à se justifier.

Le perfide , enchanté d'une flamme nouvelle ,
Pense-t-il seulement à ma douleur mortelle ?
Sait-il qu'il est d'ailleurs des cœurs infortunés,

Aux plus affreux tourmens par lui seul condamnés ?
 Hélas ! tandis qu'ici ma douleur se signale ,
 Peut-être que l'ingrat , aux pieds de ma rivale ,
 Aux dépens de ma gloire accréditant sa foi ,
 Rougit d'être accusé d'avoir brûlé pour moi.
 Pour mieux persuader, peut-être qu'à Barsine
 Il offre en ce moment la main qui m'affassine.
 Si son cœur à ce soin n'étoit abandonné ,
 Ne suffiroit-il pas qu'il en fût soupçonné ,
 Pour venir à mes pieds dissiper mes alarmes ,
 Et m'offrir cette main pour essuyer mes larmes ?
 Qu'un soin bien différent le soustrait à mes yeux !
 Le perfide , occupé d'un amour odieux ,
 Ne songe qu'aux apprêts d'un funeste hyménée ,
 Qui peut-être sera ma dernière journée.
 Que dis-je ? Où ma douleur me va-t-elle engager ?

S C E N E I I.

ARTAXERCE, AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

ARTAXERCE paroît, songeons à nous venger.
 Puisqu'avec lui les loix ordonnent que je regne ,
 Offrons-lui cette main qu'un parjure dédaigne :
 Profitons du moment ; peut-être que demain ,
 Malgré tout mon courroux , je le voudrois en vain.

ARTAXERCE.

Le rival d'un Héros si digne de vous plaire ,

K ij

Un Prince que séduit un amour téméraire ,
 Qui vient , sans votre aveu , de le faire éclater ,
 Malgré le peu d'espoir dont il doit se flatter .
 Sans crainte d'offenser les charmes qu'il adore ,
 Peut-il à vos regards se présenter encore ,
 Madame ? Pardonnez ; non , je n'ignore pas
 Tout le devoir d'un cœur épris de vos appas :
 Mais aurois-je voulu , sans vous offrir l'Empire ,
 Apprendre à l'univers que pour vous je soupire ?
 N'osant vous faire entendre une timide voix ,
 J'ai fait parler pour moi l'autorité des loix ;
 Non que , fier du haut rang dont on me favorise ,
 A contraindre vos vœux mon amour s'autorise .
 Je ne voulois régner que pour me faire honneur
 D'en être plus soumis au choix de votre cœur ;
 D'autant plus résolu de ne le pas contraindre ,
 Que mon amour tremblant semble avoir tout à
 craindre ;
 Que je vous vois déjà détourner , malgré vous ,
 Des yeux accoutumés à des objets plus doux ;
 Qu'enfin je ne vois rien qui ne me désespère .
 Que de maux , sans compter les vertus de mon
 frere !

A M E S T R I S .

Seigneur , il me fut cher ; je ne veux point nier ,
 Un feu que tant de gloire a dû justifier .
 Tant que l'ingrat n'a point trahi sa renommée ,
 J'ai fait tout mon bonheur , Seigneur , d'en être
 aimée ;
 Je le ferois encor , si lui-même aujourd'hui
 N'avoit forcé ma gloire à se venger de lui .
 Arrachez-moi , Seigneur , à ce penchant funeste ,

J'y consens, vos vertus vous répondent du reste.
 Vous ne me verrez point opposer à vos feux
 Le triste souvenir d'un amour malheureux ;
 Nul retour vers l'ingrat ne vous sera contraire ;
 Moi-même j'instruirai votre amour à me plaire.
 Donnez-vous tout entier à ce généreux soin ;
 Rendons de notre hymen un parjure témoin.
 Vous pouvez assurer de mon obéissance
 Un Roi dont aujourd'hui j'ai bravé la puissance.
 Allez tout préparer, je vous donne ma foi
 De ne pas résister un moment à la loi.

ARTAXERCE.

Non, je ne reçois point ce serment téméraire.
 En vain vous me flattez du bonheur de vous plaire,
 En vain votre dépit me nomme votre époux,
 Lorsque l'amour, d'un autre, a fait le choix pour
 vous.

Je vous aime, Amestris ; & jamais dans une ame
 La vertu ne fit naître une plus belle flamme.
 J'aurois de tout mon sang acheté la douceur
 De pouvoir un moment régner sur votre cœur ;
 Mais, quoiqu'en obtenant le seul bien où j'aspire,
 Mon bonheur, quel qu'il soit, dût ici me suffire,
 J'estime trop ce cœur pour vouloir aujourd'hui
 Obtenir notre hymen d'un autre que de lui.
 Dût le funeste soin d'éclaircir ma Princesse
 Rallumer dans son cœur sa première tendresse ;
 Dussé-je enfin la perdre, & voir évanouir
 Ce bonheur si charmant dont je pouvois jouir,
 Je ne puis, sans remords, abandonner mon frère
 Aux coupables transports d'une injuste colere.
 S'il y va de mes feux à le sacrifier,

K iij

Il y va de ma gloire à le justifier.
 Je vous ai vu traiter Darius d'infidèle ,
 Je conçois d'où vous vient une erreur si cruelle.
 Mais , si vous aviez vu les transports comme moi ,
 Vous ne soupçonneriez ni son cœur , ni sa foi.
 Adieu , Madame, adieu : quelque soin qui le guide,
 Darius n'est ingrat , parjure , ni perfide.
 Croyez-en un rival charmé de vos appas.
 Il me haïroit moins , s'il ne vous aimoit pas.

S C E N E I I I.

AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

JE demeure interdite ; & mon ame abattue
 Succombe au coup mortel dont ce discours me tue.
 Quoi ! Darius m'aimoit , & par un sort fatal
 Il faut que je l'apprenne encor de son rival,
 D'un rival qui le plaint , & qui le justifie,
 Tandis qu'à de faux bruits mon cœur le sacrifie !
 Ai-je bien pu revoir ce Prince si chéri ,
 Sans que de ses malheurs mon cœur fût attendri ;
 D'un mensonge odieux sans percer le nuage ?
 Le crime & la vertu n'ont-ils donc qu'un langage ?
 Et des cœurs , par l'amour unis si tendrement ,
 Se doivent-ils , hélas ! méconnoître un moment ?
 A sa vertu du moins j'aurois dû reconnoître
 Le mortel le plus grand que le Ciel ait fait naître ;

Et cependant, pour prix de sa fidélité,
 Je l'outrage moi-même avec indignité !
 Je me joins au cruel dont la fureur l'opprime,
 Je pare de mes mains l'autel & la victime !
 J'acheve d'accabler , au mépris de ma foi ,
 Un cœur qui n'espéroit peut-être plus qu'en moi !
 Ah ! j'en mourrai , Phénice ; & ma douleur ex-
 trême. . .
 On ouvre. . .

S C E N E I V.

DARIUS, AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

QUEL objet ! c'est Darius lui-même.
 Fuyons , dérobons-nous de ces funestes lieux ;
 Je ne mérite plus de paroître à ses yeux.

DARIUS.

Demeurez , Amestris , & d'une ame adoucie
 Contemplez les horreurs dont mon ame est saisie ;
 Non que ce triste objet de votre inimitié
 Ose encore implorer un reste de pitié.
 Ce n'étoit pas assez qu'on m'eût ravi l'Empire ;
 On me ravit encor le seul bien où j'aspire.
 J'ai beau porter par-tout mes funestes regards ,
 Je ne vois qu'ennemis , qu'horreurs de toutes parts.
 Je ne veux point ici justifier ma flamme ;
 Je fais par quels détours on a surpris votre ame ;

J'aimerois mieux mourir encor plus malheureux ,
 Que de vous accabler d'un repentir affreux.
 Pourvu que , dans l'éclat de la grandeur suprême ,
 Vous ne méprisie plus un Prince qui vous aime ;
 Qui , né pour commander un jour à l'univers ,
 S'honoroit cependant de vivre dans vos fers ;
 J'irai , sans murmurer de mon sort déplorable ,
 Terminer loin de vous les jours d'un misérable.
 Adieu , chere Amestris. Quoi ! vous versez des
 pleurs !

Qu'une pitié si tendre adoucît mes malheurs !

AMESTRIS.

Ah ! Prince infortuné , le destin qui t'accable ,
 De tes persécuteurs n'est pas le plus coupable
 Pour prix de tant de soins , pour prix de tant d'a-
 deur ,

C'est donc ton Amestris qui te perce le cœur !
 Qu'ai-je fait , malheureuse ? Et par quel artifice
 A-t-on de tant d'horreurs rendu mon cœur complice ?
 Ce cœur , à tes desirs si charmé de s'offrir ,
 A tes moindres discours si prêt à s'attendrir ;
 Ce cœur , qui , tout ingrat qu'il eût lieu de le
 croire ,

Te gardoit cependant la plus tendre mémoire ;
 Mais , hélas ! aujourd'hui plus coupable à tes yeux
 Qu'un Ministre insolent , un Roi foible , & les
 Dieux ;

C'est en vain que ton cœur absout le mien du
 crime ,

Avec mon repentir ma fierté se ranime.

Ce n'est plus par des pleurs & par de vains trans-
 ports ,

Que je puis contenter mon cœur & mes remords.
Viens me voir toute en proie à ma juste colere,
Braver la cruauté de ton barbare pere,
Te jurer à ses yeux les transports les plus doux,
Malgré tout son pouvoir t'accepter pour époux;
T'offrir de mon amour les plus précieux gages,
Ou du moins par ma mort expier mes outrages.

D A R I U S.

Arrêtez, ma Princesse; ah! c'en est trop pour moi.
Je ne crains plus le sort, mon frere, ni le Roi.
Laissez-moi seul ici conjurer la tempête;
Je vais à mon rival disputer sa conquête.
Ce cœur qui m'est rendu, décide de son sort;
Son hymen désormais est moins sûr que sa mort.

A M E S T R I S.

Garde-toi sur ses jours d'aller rien entreprendre;
Souffre, sans t'alarmer, que j'ose le défendre.
Si les rivaux étoient tous aussi généreux,
On ne verroit pas tant de criminels entr'eux.
C'est lui qui, dans l'aveu qu'il m'a fait de sa
flamme,
Sur de cruels soupçons vient d'éclaircir mon ame;
Qui, sensible à tes maux, bien loin d'en abuser,
A l'offre de ma main vient de se refuser.
Je crains trop les transports où ton amour se livre;
Partons, si tu le veux; je suis prête à te suivre.
Fuyons loin de Xerxès: mais, en quittant ces lieux,
Sortons-en, s'il se peut, encor plus vertueux.
Laissons à l'univers plaindre des misérables,
Qu'il abandonneroit, s'il les croyoit coupables.
J'aime mieux que Xerxès plaigne un jour nos
malheurs,

Que de voir ses États en proie à nos fureurs.
 Les Dieux protégeront des amours légitimes ,
 Qui ne seront souillés ni d'horreurs , ni de crimes.
 Contente , pour tout bien , de l'honneur d'être à toi,
 Je ne demande plus que ton cœur & ta foi.
 Xerxès vient ; garde-toi d'un seul mot qui l'offense ,
 D'armer contre tes jours une injuste vengeance ;
 Il sera moins aigri d'entendre ici ma voix.
 Feignons

S C E N E V.

**XERXÈS , DARIUS , AMESTRIS , ARTABAN ,
 TISSAPHERNE , PHÉNICE.**

X E R X È S , à Darius.

C'EST donc ainsi que , respectant mes loix,
 Vous osez d'Amestris chercher ici la vue ?

A M E S T R I S , à Xerxès.

Depuis quand à ses feux est-elle défendue ?
 Ah , Seigneur ! se peut-il que ce fils malheureux
 Vous éprouve toujours si contraire à ses vœux ?
 Ne peut-il d'un adieu soulager sa misère ?
 Et ses moindres regrets offensent-ils son père ?
 Ne craignez point que , prêt à vous désobéir ,
 Il apprenne avec moi , Seigneur , à vous trahir ;
 D'un Héros si soumis vous n'avez rien à craindre ,
 Et vous ne l'entendrez vous braver , ni se plaindre.
 De vos cruels détours moi seule je gémis ;

**Maïs mes larmes n'ont point corrompu votre fils.
De la foi des sermens l'autorité blessée ,
Des droits les plus sacrés la justice offensée ,
De vos détours enfin l'exemple dangereux
N'ébranlera jamais un cœur si généreux.**

X E R X È S.

**Pour son propre intérêt je veux bien vous en croire ,
Je n'en soupçonne rien de honteux à sa gloire.
Qu'il parte cependant , & que la fin du jour
Le trouve , s'il se peut , déjà loin de ma Cour.
Vous , suivez-moi , Madame, où vous attend son
frere.**

A M E S T R I S.

Où , Seigneur ?

X E R X È S.

Aux autels.

A M E S T R I S.

**C'est en vain qu'il l'espère ;
Un autre hymen plus doux m'engage sous ses loix.
Regardez ce Héros , & jugez de mon choix.
Adieu , cher Darius , je mourrai ton épouse :
Crois-en de ses sermens une amante jalouse ;
Ou j'apprendrai du moins aux malheureux amans
Le moyen de braver la fureur des Tyrans.**

S C E N E V I.

XERXÈS, DARIUS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

X E R X È S.

Ou suis-je ? De quel nom l'orgueilleuse m'ou-
trage !

Quoi ! dans ces mêmes lieux où tout me rend
hommage,

Où je tiens dans mes mains le sort de tant de Rois,
On m'ose faire entendre une insolente voix !

D A R I U S.

Seigneur , qu'attendiez-vous d'une amante irritée ,
De ses premiers transports encor toute agitée ?

Vous étiez-vous flatté de désunir deux cœurs

Qu'à s'aimer encor plus invitent leurs malheurs ?

Du moins , pour m'accabler avec quelque justice ,

Nommez-moi des forfaits dignes de mon supplice.

Si je suis criminel , & que n'immolez-vous

Ce fils infortuné qui se livre à vos coups ?

Oui , Seigneur ; (car enfin , il n'est plus tems de
scindre ,

Mon cœur au désespoir ne peut plus se contraindre ;)

Avant que de m'ôter l'objet de mon amour ,

Il faudra me priver de la clarté du jour.

Tant que d'un seul soupir j'aurai part à la vie ,

Amebris à mes vœux ne peut être ravie ;

Je la disputerai de ce reste de sang

Que

Que mes derniers exploits ont laissé dans mon
flanc ;

A moins que votre bras , plus cruel que la guerre ,
De ce malheureux sang n'arrose ici la terre ;
De ce sang toujours prêt à couler pour son Roi ,
Tant de fois haïrdé pour lui prouver ma foi.
Eh ! qui de vos sujets , plus soumis , plus fidèle ,
Jamais par plus de soins fut signaler son zèle ?
Eh ! qu'a donc fait , Seigneur , ce rival si chéri ,
Loin du bruit de la guerre & des tentes nourri ,
Peut-être sans vertus que l'honneur de vous plaire ,
Pour être de mes droits l'heureux dépositaire ?
Pour faire à vos soldats approuver votre choix ,
Qu'il nomme les Etats conquis par ses exploits ;
Qu'il montre sur son sein ces nobles cicatrices ,
Titres que pour régner m'ont acquis mes services.
Droits du sang, zèle , exploits, Seigneur , j'ai tout
pour moi ;

Et cependant c'est lui que vous faites mon Roi.

X E R X È S.

Si vous eussiez moins fait , vous le seriez peut-être :
Mais je n'ai pas voulu m'associer un maître.
Darius , pour régner , comptant pour rien ma voix,
A cru qu'il suffisoit que mon peuple en fît choix.
On ne vous voit jamais traverser Babylone ,
Qu'aussi-rôt à grands flots il ne vous environne.
Vous semblez ne courir à de nouveaux exploits ,
Que pour venir après nous imposer des loix.
Artaxerce , d'ailleurs , est issu d'une mère
Qu'un tendre souvenir me rendra toujours chère ;
La vôtre , de concert avec mes ennemis ,
De mon sceptre , en naissant , déshéritait son fils.

Tom. II.

L

Non que de mon courroux la constance inhumaine
 Vous ait fait après elle hériter de ma haine.
 Je veux bien avouer qu'après tant de hauts faits
 Vous ne méritez pas le sort que je vous fais.
 Prince, quoi qu'il en soit, je veux qu'on m'obéisse,
 J'exige encor de vous ce second sacrifice.
 Partez.

D A R I U S.

Qui? moi, Seigneur !

X E R X È S.

Oui, vous, audacieux.

Avant que le soleil disparoisse à nos yeux ,
 Si vous n'êtes parti , c'est fait de votre vie.
 Artaban , c'est à toi que ton Roi le confie ;
 De son sort désormais je te laisse le soin.

D A R I U S.

Roi cruel ! pere injuste ! il n'en est pas besoin ;
 Mon sort est dans mes mains.

(Il porte la main sur son épée.

S C E N E V I I.

DARIUS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

A R T A B A N.

QUez prétendez-vous faire ?
 Gardez-vous d'écouter un transport téméraire :
 Le Roi n'est pas encore éloigné de ces lieux.

D A R I U S.

Porte ailleurs tes conseils & tes soins odieux ;
Remplis , sans discourir , les ordres de mon pere ,
Si tu ne veux toi-même éprouver ma colere.

A R T A B A N.

Seigneur , écoutez-moi , le cœur moins prévenu.
Je vois bien que le mien ne vous est pas connu.
De vos cruels soupçons l'injuste défiance ,
Vos mépris pour Barsine & pour mon alliance ,
Un Roi que je pourrois nommer votre Tyran ,
N'ont point changé pour vous le respect d'Artaban.
Touché de vos vertus plus que de vos outrages ,
Mon cœur à vos mépris répond par des hommages.
Heureux , si , dans l'ardeur de me venger de vous ,
Ce cœur d'un vain honneur eût été moins jaloux !
C'est moi qui , par mes soins , ai porté votre pere
A parer de vos droits un fils qu'il vous préfere :
Mais , hélas ! qu'ai-je fait en y forçant son choix ,
Que priver l'Univers du plus grand de ses Rois ?
Je sens que contre vous un dessein si perfide
Est moins un attentat qu'un affreux parricide ,
Que ne sauroit jamais réparer ma douleur ,
Qu'en signalant pour vous une juste fureur.
Ce discours , je le vois , a de quoi vous surprendre ,
Et ce n'est pas de moi que vous deviez l'attendre :
Mais votre pere en vain me comble de bienfaits ,
Lorsqu'il s'agit , Seigneur , d'expier mes forfaits.
Dans la nécessité de me donner un maître ,
J'en veux du moins prendre un qui soit digne de
l'être ,

Qui de nos ennemis sache percer le flanc ,
Et qui sache juger du prix de notre sang ;

L ij

Non de ces foibles Rois , dont la grandeur captive
 S'entoure de flatteurs dans une cour oisive ;
 Mais un Roi vertueux , connu par ses hauts faits ,
 Tel , enfin , que le Ciel vous offre à nos souhaits.
 Artaban désormais n'en reconnoît point d'autre ;
 Il ne tiendra qu'à vous d'être bientôt le nôtre.
 Je vous offre, Seigneur , mes trésors & mon bras.
 Faisons sur votre choix prononcer les soldats ;
 Vous verrez quel secours vous en pouvez attendre.

D A R I U S .

Quel étrange discours m'ose-t-on faire entendre !
 Je n'ai que trop souffert ce coupable entretien.
 Artaban juge-t-il de mon cœur par le sien ?
 S'il est assez ingrat , assez lâche , assez traître ,
 Pour oublier si-tôt tous les bienfaits d'un maître
 Qui l'a de tant d'honneurs comblé jusqu'aujour-
 d'hui ,

Il peut chercher ailleurs des ingrats tels que lui.
 Pour moi , soumis aux loix qu'impose la nature ,
 Je me reproche même un frivole murmure ;
 Je respecte en mon Roi le maître des humains ;
 J'adore en lui du Ciel les décrets souverains ,
 Dont les Rois sont ici les seuls dépositaires ,
 Et non pas des sujets foibles & téméraires.
 Qui ? moi , trahir Xerxès ! Moi , troubler ses États !
 Ah ! ne me parlez plus de pareils attentats.

A R T A B A N .

C'est mal interpréter le zèle qui me guide.

D A R I U S .

Ce zèle , quel qu'il soit , ne peut qu'être perfide.

A R T A B A N .

Seigneur , dès que le Ciel vous fit naître mon Roi...

D A R I U S.

Laissons là ce vain titre ; il n'est plus fait pour moi.
Ce zele est trop outré pour être exempt de piège ;
Je ne puis estimer qui me veut sacrilege.

A R T A B A N.

Et moi , Seigneur , & moi , charmé de vos vertus ,
J'admire Darius , & l'en aime encor plus.
Je suis touché de voir un cœur si magnanime ,
Avec tant de raisons de recourir au crime ,
Conserver cependant pour son pere & son Roi ,
Malgré son injustice , une si tendre foi.
Que je plains l'Univers de perdre un si grand Maître !
Ah ! Seigneur , c'est ainsi qu'on est digne de l'être ;
C'est par des sentimens si grands , si généreux ,
Qu'on mérite , en effet , notre encens & nos vœux.
Il n'est que Darius , seul semblable à lui-même ,
Qui puisse renoncer à la grandeur suprême ,
A l'éclat , aux honneurs d'une pompeuse Cour ,
Et peut-être immoler jusques à son amour.

D A R I U S.

Ah , cruel Artaban ! quelle furcur vous guide !
Et que prétend de moi votre adresse perfide ?
Laissez-moi mon respect , laissez-moi mes remords ,
N'excitez point contr'eux de dangereux transports.
Je sens qu'au souvenir de ma chere Princesse ,
Toute ma vertu cede à l'ardeur qui me presse.
Pour conserver un bien qui fait tout mon bonheur ,
Il n'est rien qu'en ces lieux ne tente ma fureur.
S'il est vrai que mon sort vous intéresse encore ,
Sur ce point seulement Darius vous implore.

L iij

ARTABAN.

Eh bien ! Seigneur , eh bien ! pour vous la con-
server ,

De ces lieux , s'il le faut , je la vais enlever.

Je vous puis cependant offrir une retraite

Contre vos ennemis , sûre autant que secrète.

DARIUS.

En quels lieux ?

ARTABAN.

C'est ici , dans ce même palais
Dont Xerxès prétendoit vous exclure à jamais.

Pour mieux vous y cacher , j'écarterai la garde ;

Le droit d'en disposer seul ici me regarde.

Du moment que la nuit aura voilé les cieux ,

Nous pourrons enlever Amestris de ces lieux.

Quoi ! Darius balance ! Et quelle est son attente ?

Qu'on lui vienne ravir le jour & son amante ?

Acceptez le secours que j'ose vous offrir ;

A vos ordres , Seigneur , ce palais va s'ouvrir.

DARIUS.

Moi , dans ces lieux sacrés que j'ose m'introduire.

ARTABAN.

Quel remords sur ce point peut encor vous séduire ?

Et dans quels lieux , Seigneur , puis-je mieux vous
cacher ?

Quel mortel osera jamais vous y chercher !

DARIUS.

C'en est fait , à vos soins Darius se confie.

Je ne hasarde rien en hasardant ma vie ;

Et , pour toutes faveurs , je ne demande aux Dieux

Que de pouvoir sortir innocent de ces lieux.

Fin du troisieme Acte.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.**ARTABAN, TISSAPHERNE.****ARTABAN.**

TOUT succede à mes vœux ; la nuit la plus
obscuré,
Au gré de mes desirs, a voilé la nature.
Du sort de Darius je puis donc disposer.
La nuit s'avance, ami, nous pouvons tout oser.
C'est ici que bientôt Amestris doit se rendre ;
Le Prince impatient se lasse de l'attendre.
Cours informer de tout son rival avec soin :
D'un si rare entretien je veux qu'il soit témoin.
Dis-lui ce que j'ai fait pour trahir sa tendresse,
Nos desseins concertés d'enlever la Princesse ;
Parle comme un ami peu satisfait de moi,
Indigné de me voir tromper ainsi son Roi.
Cette précaution, étrange en apparence,
Plus que le reste encore importe à ma vengeance.
Le tems est précieux, ne perds pas un moment ;
J'attendrai ton retour dans cet appartement.

S C E N E I I.

ARTABAN, *seul.*

AMOUR d'un vain renom , foiblesse scrupuleuse,
Cessez de tourmenter une ame généreuse,
Digne de s'affranchir de vos soins odieux.
Chacun a ses vertus, ainsi qu'il a ses Dieux.
Dès que le sort nous garde un succès favorable,
Le sceptre absout toujours la main la plus coupable:
Il fait du parricide un homme généreux.
Le crime n'est forfait que pour les malheureux.
Pâles Divinités, qui tourmentez les Ombres,
Et répandez l'effroi dans les Royaumes sombres,
Venez voir un mortel plus terrible que vous,
Surpasser vos fureurs par de plus nobles coups.
Du plus illustre sang ma main bientôt fumante,
Va tout remplir ici d'horreur & d'épouvante;
Tout va trembler, frémir; & moi je vais regretter.
Vertu, c'est à ce prix qu'on peut te dédaigner.

S C E N E I I I.

DARIUS, ARTABAN.

ARTABAN, à part.

J'APERÇOIS Darius: une affreuse tristesse
semble occuper son cœur.

DARIUS.

Où donc est la Princesse?
Ne viendra-t-elle point ?

ARTABAN.

Dissipez ce souci.

Je vais dans le moment vous l'envoyer ici.
Pour vous livrer, Seigneur, une amante si chère,
J'attendois de la nuit le sombre ministère.
J'ai moi-même avec soin fait le choix des soldats
Qui doivent en Egypte accompagner nos pas.
Je ne crains qu'Amestris: soit crainte ou pré-
voyance,
Je n'ai trouvé qu'un cœur armé de défiance;
Elle hésite à vous voir, je lui parois suspect.
Donnez-moi ce poignard, Seigneur; à son aspect,
Peut-être qu'Amestris qui doutoit de mon zèle,
N'osera soupçonner un témoin si fidele.

(Darius lui remet son poignard)

ARTABAN.

Adieu: je vais presser un si doux entretien;
Puisse-t-il vous unir d'un éternel lien !

DARIUS.

**Allez ; le tems est cher ; mon ame impatiente
Commence à se lasser d'une si longue attente.**

S C E N E I V.

DARIUS, *scut.*

Où vais-je, malheureux ? Et quel est mon espoir ?
Qu'est devenu ce cœur si plein de son devoir ?
Quoi ! j'ose violer le palais de mon père.
Moi qui me reprochois une plainte légère,
Qui m'enorgueillissois d'une austère vertu,
Je me rends sans avoir seulement combattu !
D'ayant infortuné, devenu fils perfide,
J'abandonne mon cœur au transport qui le guide !
C'est ainsi que, de nous disposant à son gré,
L'amour fait de nos cœurs s'emparer par degré ;
Et d'appas en appas conduisant la victime,
Il la fait à la fin passer de crime en crime.
Lieux où je prétendois un jour entrer en Roi,
Où j'entre en malheureux qui viole la foi ;
Puisse les soins cruels où mon amour m'engage,
Vous épargner encore un plus sanglant outrage !
Je ne sais quel effroi vient ici me troubler :
Mais je sens qu'un grand cœur peut quelquefois
trembler.

**Je combats vainement un trouble si funeste ,
En vain je vais revoir le seul bien qui me reste.
Loin de pouvoir goûter un espoir si charmant ,**

ne ressens qu'horreur & que saisissement.
 Le cœur, dans les hasards, fameux par son audace,
 l'alarme sans savoir quel péril le menace.
 In vient. . .

S C E N E V.

A M E S T R I S , D A R I U S .

D A R I U S .

C'EST Amestris. Que, dans son désespoir,
 Son triste cœur avoit besoin de la revoir !
 Je vous revois enfin, mon aimable Princesse ;
 Votre aspect charmant toute ma crainte cesse.
 Je me plaignois de vous ; & mon cœur éperdu,
 Impatient, troublé d'avoir tant attendu,
 Vous accusoit déjà. . .

A M E S T R I S .

Si je m'en étois crue,
 Vous ne jouiriez pas de ma funeste vue.
 Quel affreux confident vous êtes-vous choisi !
 Avec un tel secours que cherchez-vous ici ?
 A quoi destinez-vous des mains si criminelles ?
 De tant d'amis, pour vous autrefois si fideles,
 Ne vous reste-t-il plus que le seul Artaban,
 Ce Ministre odieux des fureurs d'un Tyran,
 De tous vos ennemis le plus cruel peut-être,
 Caché sous des écueils familiers à ce traître ?
 Contre de vains détours ce grand cœur affermi,

Qui fait avec tant d'art surprendre un ennemi ,
 Avec tant de valeur , si plein de prévoyance ,
 A des amis de Cour se livre sans prudence !
 Je frémis chaque instant , chaque pas que je fais.
 Jusqu'au silence affreux qui regne en ce palais ,
 Tout me remplit d'effroi ; mille tristes présages
 Semblent m'offrir la mort sous d'horribles images
 Vous ne la voyez pas , Seigneur ; votre grand cœur
 S'est fait un soin cruel d'en mépriser l'horreur.
 Mais moi , de vos mépris instruite par les larmes
 Qu'arrachent de mon cœur mes secretes alarmes ,
 Je crois déjà vous voir , le couteau dans le flanc ,
 Expirer à mes pieds , noyé dans votre sang.
 Fuyez , épargnez-moi le terrible spectacle
 De vous voir dans mes bras égorger sans obstacle.
 Fuyez , ne fouillez point d'un plus long attentat
 Ces lieux où vous devez n'entrer qu'avec éclat.
 Je vous dirai bien plus ; quoique je la respecte ,
 Votre vertu commence à m'être ici suspecte.
 Allez m'attendre ailleurs ; laissez à mon amour
 Le soin de vous rejoindre , & de fuir de la Cour.
 Sur-tout n'exposez plus une si chère vie.

D A R I U S .

Ma Princesse , eh ! comment voulez-vous que je fuie
 De ce palais sacré j'ignore les détours ;
 Et , quand je les saurois , quel odieux recours ?
 Dût le Ciel irrité lancer sur moi la foudre ,
 A vous abandonner rien ne peut me résoudre.
 C'est pour vous enlever de ces funestes lieux ,
 Qu'à mille affreux périls je ferme ici les yeux.
 Dussé-je contre moi voir s'armer ma Princesse ,
 J'attends.

attendrai qu'Artaban me tienne sa promesse.
Après ce qu'il a fait, & ce qu'il m'a promis ,
un soupçon de sa foi ne peut m'être permis.

S C E N E V I.

ARTAXERCE, DARIUS, AMESTRIS.

AMESTRIS.

MALHEUREUX ! à l'objet que vous voyez paroître,
reconnoissez les soins que vous gardoit le traître.

ARTAXERCE.

Par des avis secrets , peu suspects à ma foi ,
en vain je m'attendois à voir ce que je voi.
Au milieu de la nuit , une telle entrevue ,
en des lieux si sacrés , étoit si peu prévue ,
que , malgré le courroux dont mon cœur est saisi ,
j'ai peine à croire encor ce que je vois ici.
Depuis quand aux humains ces lieux inaccessibles
Présentent-ils aux amans des retraites paisibles ?
Ignore-t-on encor que ce lieu redouté
Est le séjour du trône & de la majesté ?
C'est pousser un peu loin l'audace & l'imprudence ,
Que d'oser de vos feux lui faire confidence.
Qui jamais eût pensé qu'un Prince vertueux ,
Devenu moins soumis & moins respectueux ,
N'écoutant désormais qu'un désespoir injuste ,
Eût osé violer une retraite auguste ,

Tome II.

M

Braver son pere , avoir un odieux recours
 A ceux qu'il a chargés de veiller sur ses jours ?
 Avec un tel appui que prétendez-vous faire ?
 Qui vous fait en ces lieux mettre un pied téméraire ?

D A R I U S.

Cesse de t'informer où tendent mes projets ,
 Et ne pénétre point jusques dans mes secrets.
 Crois-moi , loin d'abuser d'une injuste puissance
 Ingrat ! ressouvrens-toi des droits de ma naissance
 Qu'à moi seul appartient celui de commander.

A R T A X E R X E.

Je crains bien qu'en effet l'espoir d'y succéder ,
 Déguisant dans ton cœur la fureur qui te guide ,
 Ici , moins qu'un amant , n'ait conduit un persé.
 Si tu n'avois cherché qu'à revoir Amestris ,
 Ce n'est pas dans ces lieux que je t'aurois surpris.
 L'amour ne cherche pas un si terrible asyle.
 D'ailleurs , à ce mystere Artaban inutile
 N'eût pas été choisi pour servir tes amours.
 On a bien d'autres soins avec un tel secours.
 D'où vient que ce palais , devenu solitaire ,
 Se trouve dépouillé de sa garde ordinaire ?
 Je n'entrevois ici que projets pleins d'horreur.

D A R I U S.

Ah ! c'est trop m'outrager , il faut qu'à ma fureur...

A M E S T R I S.

Arrêtez , gardez-vous d'oser rien entreprendre ;
 Je ne fais quelle voix vient de se faire entendre :
 Mais d'effroyables cris sont venus jusqu'à moi ;
 Tout mon sang dans mon cœur s'en est glacé
 d'effroi.

ARTAXERCE.

nble ! c'est à ce bruit qui t'annonce mon pere ,
l faut . . . Va , malheureux ! évite sa colere.

S C E N E V I I .

**TAXERCE , DARIUS , AMESTRIS ,
ARTABAN .**

ARTAXERCE .

Je vois-je ! quel objet se présente à mes yeux !
ban , est-ce vous ?

ARTABAN .

O Dieux ! injustes Dieux !

ARTAXERCE .

horrible transport ! Expliquez-vous , de graces
ces augustes lieux qu'est-ce donc qui se passe ?

ARTABAN .

ds Dieux ! qui connoissez les forfaits des hu-
mains ,

oi sert désormais la foudre dans vos mains ?

crain protecteur de ce superbe Empire ,

de l'univers , par qui seul tout respire ,

disipe jamais les ombres de la nuit ,

ne veux souiller la clarté qui te suit.

que de tels forfaits les mortels sont capables ,

et méritent plus tes regards favorables.

ARTAXERCE .

naît ce désespoir ? Quel étrange malheur . . .

M ij

ARTABAN.

Ah ! Seigneur , est-ce vous ? Ô comble de douleur !
Hélas ! mon Roi n'est plus.

ARTAXERCE.

Il n'est plus !

DARIUS.

O mon pere

AMESTRIS.

Qu'un trépas si soudain m'annonce un de
mystere !

ARTABAN.

Seigneur , Xerxès est mort ; une barbare main
De trois coups de poignard vient de percer son sein

ARTAXERCE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends , Darius !

DARIUS.

Artaxerce !

ARTABAN.

Grands Dieux ! réservez-vous ce forfait à la Perse !

DARIUS.

Laissez de ces transports le vain emportement :
Ou donnez-leur du moins plus d'éclaircissement.
Est-ce ainsi que , chargé d'une tête si chere ,
Artaban veille ici sur les jours de mon pere ?
De ce dépôt sacré qu'avez-vous fait ? Parlez.

ARTABAN.

Moi , ce que j'en ai fait ? Quelle audace ! Tremblez !

DARIUS.

Parlez , expliquez-vous.

ARTABAN.

Non , la même innocence

N'auroit pas un maintien plus rempli d'affurance.

Il faut avoir un cœur au crime bien formé ,
Pour m'entendre sans trouble , & sans être alarmé.

D A R I U S.

Je ne puis plus souffrir cette insolence extrême.
A qui s'adresse donc ce discours ?

A R T A B A N.

A vous-même.

D A R I U S.

A moi , perfide ? A moi ?

A R T A B A N. |

Barbare ! à qui de nous ,
Puisque ce coup affreux n'est parti que de vous ?

D A R I U S.

Ah ! monstre ! imposteur !

A R T A B A N.

Frappe , immole encor ton frere ;
Joins notre sang au sang de ton malheureux pere.

D A R I U S.

Quoi ! Prince , vous souffrez qu'il ose m'accuser ?

A R T A X E R X E.

Darius , c'est à toi de m'en désabuser.

D A R I U S.

Quoi ! d'un esclave indigne appuyant l'imposture ,
Vous-même à votre sang vous feriez cette injure ?
J'avois cru que ce cœur qu'Artaxerce connoît...

A R T A B A N.

Traître ! on n'est pas toujours tout ce que l'on
paroît.

Mais d'un crime si noir il est plus d'un complice ,
Le cruel n'a pas seul mérité le supplice.
Seigneur , apprenez tout ; c'est moi qui cette nuit
L'ai , dans ces lieux sacrés , en secret introduit.

M iij

Coinme il ne demandoit qu'à revoir la Princesse ,
Touché de ses malheurs , j'ai cru qu'à la rendre
Je pouvois accorder ce généreux secours ;
Mais , tandis qu'à servir les funestes amours ,
Loin de ces tristes lieux m'occupoit le perfide ,
Sa main les a souillés du plus noir parricide.
De mes soins pour l'ingrat j'allois voir le succès ,
Quand , passant près des lieux , retraite de Xerxès ,
Dont une lucur foible écartoit les ténèbres ,
Votre nom , prononcé parmi des cris funebres ,
M'a rempli tout-à-coup de d'horreur & d'effroi.
J'entre : jugez , Seigneur , quel spectacle pour moi ,
Quand ce Prince , autrefois si grand , si redoutable ,
Des peres malheureux exemple déplorable ,
S'est offert à mes yeux sur son lit étendu ,
Tout baigné dans son sang lâchement répandu .
Qui de ce même sang , mais d'une main tremblante ,
Nous traçoit de sa mort une histoire sanglante ;
Puisant , dans les ruisseaux qui couloient de son flanc ,
Le sang accusateur des crimes de son sang.
Monument effroyable à la race future !
Caractères affreux dont frémit la nature !
Ce Prince , à mon aspect , rappelant ses esprits ,
S'est fait voir dans l'état où ce traître l'a mis.
« Tu frémis , m'a-t-il dit , à cet objet funeste ;
» Tu frémiras bien plus , quand tu sauras le reste.
» Quelle barbare main a commis tant d'horreurs !
» Cher Artaban , approche , & lis par qui je meurs.
» Le fils cruel , que j'ai dépouillé de l'Empire ,
» Dans le sein paternel » . . . A ces mots il expire.
Traître ! d'aucun remords si ton cœur n'est pressé.
Viens voir ces traits de sang où ton crime est tracé

D A R I U S.

Où tend de ce trépas la funeste peinture !
Crois-tu par ce récit prouver ton imposture ?
Ne crois pas ébranler un cœur comme le mien ,
Je confondrai bien : ôt l'artifice du tien.
Dis-moi , traître ! dis-moi , puisque mon innocence
Est contre un tel témoin réduite à la défense ,
Qui peut m'avoir conduit jusqu'à ce lit sacré ,
Du reste des mortels , hors toi seul , ignoré ,
Dont n'auroit pu m'instruire une foible lumière

A R T A B A N.

Que fais-je ? Le destin , ennemi de ton pere.

A M E S T R I S , à Artabane.

Ah , Seigneur ! c'en est trop : & mon cœur irrité
Ne peut , sans murmurer de cette indignité ,
Voir le vôtre souffrir qu'avec tant d'insolence
Un traître ose à mes yeux opprimer l'innocence ;
Que , la main teinte encor du sang qu'il fit couler ,
De sa fausse douleur prêt à vous aveugler ,
Il ose de son crime accabler votre frere ,
Sans exciter en vous une juste colere.
Il ne vous reste plus , crédule & soupçonneux ,
Que de nous partager un crime si honteux.

D A R I U S.

Ah , Madame ! souffrez que ma seule innocence
Se charge contre lui du soin de ma défense.
Pour convaincre de crime un Prince tel que moi ,
Malheureux ! il faut bien d'autres témoins que toi.
Tu n'es que trop connu.

A R T A B A N.

J'ai voulu voir , barbare !
Jusqu'où pourroit aller une audace si rare ;

Mais sous tes propres coups il te faut accabler.
Regarde , si tu peux , ce témoin sans trembler.

(*Il lui montre son poignard.*)

D A R I U S.

Grands Dieux !

A R T A B A N.

Voyez , Seigneur , voyez ce fer perfide ,
Que du sang de son pere a teint le parricide ,
Encor tout dégoûtant de ce sang précieux ,
Dont l'aspect fait frémir la nature & les Dieux.
Roi des Rois , c'est à toi que ma douleur l'adresse ,
Armés-en désormais une main vengeresse ;
Efface , en le plongeant dans son perfide sein ,
Ce qui reste dessus du crime de sa main.

D A R I U S.

Je demeure interdit. Dieux puissans ! Quoi ! la
foudre

Ne sort pas de vos mains pour le réduire en poudre ?
Ah , traître ! oses-tu bien employer contre moi
Ce fer que l'amour seul a commis à ta foi ?
Barbare ! c'étoit donc à ce funeste usage
Que ta main réservoit un si précieux gage !
Prince , je n'ai besoin , pour me justifier ,
Que de ce même fer qu'il s'est fait confier.
Il a feint qu'Ameſtris. . .

A R T A X E R X E S.

Ah ! misérable frere ;

Malheureux assassin de ton malheureux pere ,
Que peux-tu m'opposer qui puisse dans mon cœur
Balancer ce témoin de ta noire fureur ?
Juste Ciel ! se peut-il que de tels sacrifices
De mon regne naissant consacrent les prémices ?

DARIUS.

C'en est fait, je succombe; & mon cœur abattu,
Contre tant de malheurs, se trouve sans vertu.

AMESTRIS.

Défends-toi, Darius; que ton cœur se rassure;
L'innocence a toujours confondu l'imposture;
C'est un droit qu'en naissant elle a reçu des Dieux,
Qui partagent l'affront qu'on te fait en ces lieux.

DARIUS.

Je n'en ai que trop dit; & la fiere innocence
Souffre mal-aisément une longue défense.
Quoi! vous voulez, Madame, encor m'humilier
Au point de me forcer à me justifier!
De quel droit mon sujet, paré d'un plus haut titre,
Du destin de son Roi deviendra-t-il l'arbitre?
Né le premier d'un sang souverain en ces lieux,
Je ne connois ici de juges que les Dieux.

ARTAXERCE.

Ne crains point qu'abusant du pouvoir arbitraire,
Ton frere de ton sort décide en téméraire;
Du sang de tes pareils on ne doit disposer,
Qu'au poids de la justice on ne l'ait su peser.
Tout parle contre toi; mais telle est la victime,
Qu'il faut aux yeux de tous la convaincre de crime.
Pour en décider seul mon cœur est trop troublé.

(*A Artaban.*)

Allez; que par vos soins le Conseil rassemblé
Se joigne en ce moment aux Mages de la Perse;
C'est sur leurs voix que doit prononcer Artaxerce;
Consultons sur ce point les hommes & les Dieux.

(Aux personnes de sa suite.)

Vous , observez le Prince , & gardez-le en ces lieux.
Adieu ; puisse le Ciel s'armer pour l'innocence ,
Ou de ton crime affreux m'épargner la vengeance.

SCENE VIII.

D A R I U S , A M E S T R I S.

D A R I U S.

CE n'est donc plus qu'à vous, grands Dieux, que
j'ai recours !

Non pas dans le dessein de conserver mes jours ;
Sauvez-moi seulement d'une indigne mémoire ;
Que du moins ces lauriers fameux par tant de gloire,
Des honneurs souverains par le sort dépouillés ,
D'un opprobre éternel ne soient jamais souillés.
Ah ! ma chere Amestris , quelle horreur m'envi-
ronne !

Quel sceptre ! quels honneurs ! quels titres pour le
trône !

Faut-il que tant de gloire , & que des feux si beaux
Se trouvent terminés par la main des bourreaux ?

A M E S T R I S.

Non, mon cher Darius , ne crains rien de funeste ;
Les Dieux seront pour toi, puisqu'Amestris te reste.
Je n'offre point de pleurs à ton sort malheureux ;
L'amour attend de moi des soins plus généreux.
J'avais, dans tous les cœurs enchantés de ta gloire ,

Te laver du soupçon d'une action si noire.
Tu verras ton triomphe éclater en ce jour ;
Crois-en le Ciel vengeur , tes vertus , mon amour.
J'armerai tant de bras , que ton barbare frere
Me rendra mon amant , ou rejoindra ton pere.

Fin du quatrieme Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ARTABAN, *seul.*

LE soleil va bientôt d'ici chasser la nuit ,
 Et de mon crime heureux éclairer tout le fruit.
 Darius est perdu : sa tête infortunée
 Sous le couteau mortel va tomber condamnée.
 De ma fureur sur lui rejetant les horreurs ,
 De la soif de son sang j'ai rempli tous les vœux.
 De leur amour pour lui je ne crains plus l'obstacle ;
 Sa tête , à ses sujets triste & nouveau spectacle ,
 Va me servir enfin , dans ce jour éclatant ,
 De degré pour monter au trône qui m'attend.
 Il ne me reste plus qu'à frapper Artaxerce ;
 Il est si peu fameux , si peu cher à la Perse ,
 Que , parmi les frayeurs d'un peuple épouvanté ,
 A peine ce forfait me sera-t-il compté.
 A travers tant de joie un seul souci me reste ;
 C'est de mes attentats le complice funeste ,
 Le lâche Tissapherne , indigne d'être admis
 A l'honneur du forfait que ma main a commis.
 Je l'ai vu , dans le tems que mon cœur magnanime
 S'immoloit sans frémir une illustre victime ,

Pâris

À l'air d'effroi , m'offrir d'une tremblante main
 Le secours égaré d'un vulgaire assassin.
 On eût dit, à le voir, dans ce moment terrible ,
 Où le sang & les cris me rendoient inflexible ,
 Considérer l'autel , la victime & le lieu,
 Que sa main sacrilège alloit frapper un Dieu.
 Dès qu'à de tels forfaits l'ambition nous livre,
 Tout complice un moment n'y doit jamais survivre ;
 C'est vouloir qu'un secret soit bientôt révélé.
 Ou complice, ou témoin , tout doit être immolé.
 Tandis qu'ici la nuit répand encor ses ombres,
 Précipitons le mien dans les royaumes sombres.
 Il faut que de ce fer, teint d'un si noble sang ,
 Pour prix de sa pitié , je lui perce le flanc.
 Allons. . . .

SCENE II.

ARTABAN, BARSINE.

ARTABAN.

MAIS quel objet à mes yeux se présente ?

BARSINE.

Seigneur , vous me voyez éperdue & tremblante ;
 Je vous cherche, le cœur plein d'horreur & d'effroi.
 Quelle affreuse nouvelle a passé jusqu'à moi !
 Tout se remplit ici de troubles & d'alarmes ;
 Vos Gardes désolés versent par-tout des larmes.
 On dit. . . .

Tome II.

N

ARTABAN.

Et que dit-on ?

BARSINE.

Qu'une perfide main ,
Du malheureux Xerxès vient de percer le sein.

ARTABAN.

Que peut vous importer cette affreuse nouvelle ?
Et quel soin si pressant près de moi vous appelle ?

BARSINE.

On dit que Darius , de ces barbares coups ,
Peut-être injustement , est accusé par vous.
Je vois qu'ici pour lui tous les cœurs s'intéressent.

ARTABAN.

Je vois , en sa faveur , que trop de soins vous
pressent :

C'est vous inquiéter du sort d'un malheureux ,
Plus que vous ne devez , & plus que je ne veux.

BARSINE.

Je vois qu'ici l'envie attaque votre gloire ;
Pour moi , je sais , Seigneur , tout ce que j'en dois
croire.

Mais si , malgré l'horreur d'un si noir attentat ,
Vous pouviez conserver Darius à l'Etat ,
Les Perses enchantés de sa valeur suprême ,
Croiroient ne le devoir désormais qu'à vous-même
En les satisfaisant , vous pourriez aujourd'hui
De ce Prince , d'ailleurs , vous faire un sûr appui.
Rendez à l'Univers ce Héros magnanime ,
Que , malgré vous , le Peuple absout déjà du crime.

ARTABAN.

C'est-à-dire qu'il faut , pour contenter vos vœux ,
Que je mette aujourd'hui le crime entre nous de vœux.

Et peut-être, bien plus, pour sauver le perfide,
Que je me charge ici moi seul du parricide ?
Fille indigne de moi, qui crois m'en imposer,
Ce n'est pas à mes yeux qu'il faut se déguiser.
Les cœurs me sont ouverts; rien ne te sert de
feindre ;

Des foiblesses du tien parle sans te contraindre ;
Dis-moi que pour l'ingrat ton lâche cœur épris,
Des transports les plus doux paye tous ses mépris ;
Que, ce cœur démentant & sa gloire & ma haine,
Le soin de le sauver est le seul qui t'amène :
Et je te répondrai ce qu'un cœur généreux
Doit répondre, indigné d'un amour si honteux.
Lâche ! pour ton amant n'attends aucune grace ,
La pitié dans mon cœur n'a jamais trouvé place ;
Pour peu qu'à l'émouvoir elle ose avoir recours ,
Barsine peut compter que c'est fait de ses jours.

B A R S I N E.

C'en est donc fait, Seigneur, vous n'avez plus de
fille.

A R T A B A N.

Opprobre désormais d'une illustre famille ,
Et qu'importe à ton pere ou ta vie ou ta mort ?
Va, fuis loin de mes yeux, crains un juste transport.
On vient; éloigne-toi, si tu ne veux d'un pere
Éprouver ce que peut une juste colere.

(*Barsine sort.*)

SCENE III.

ARTABAN, *seul.*

C n'est point par des pleurs que l'on peut émouvoir

Un cœur qui ne connoît amour, loix, ni devoir.

Artaxerce paroît, achevons notre ouvrage :

Mais, avant que ce coup signale mon courage,

Je veux que par mes soins Darius immolé

Souleve contre lui le peuple désolé;

Faisons-en sur lui seul tomber toute la haine.

SCENE IV.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ARTABAN.

Vous soupirez, Seigneur, un soin secret vous gêne;

Mais de votre pitié reconnoissez le fruit.

Par les pleurs d'Amestris tout le peuple est séduit.

L'ingrate, n'écoutant que l'amour qui la guide,

Rejette sur vous seul un affreux particide

On l'a vue en fureur s'échapper de ces lieux,

Porter de toutes parts ses pleurs séditieux.

A sauver Darius Babylone s'apprête,
A moins que par sa mort votre main ne l'arrête.
De ses fausses vertus un vain peuple abusé,
Malgré le crime affreux dont il est accusé,
Non-seulement, Seigneur, le plaint & lui par-
donne,
Mais va jusqu'à vouloir le placer sur le trône.
Si jamais Darius échappe de vos mains,
Pour vous le conserver nos efforts seront vains ;
Les soldats éblouis, plus touchés de sa gloire
Qu'indignés d'un forfait si difficile à croire,
Ardens à le servir, viendront de toutes parts,
A flots impétueux grossir ses étendards.
Jugez alors, jugez, si, bourreau de son pere,
Sa main balancera pour immoler un frere,
Qui retient, en faveur d'un lâche meurtrier,
Ce bras qui l'auroit dû déjà sacrifier.
Signalez, par les soins d'une prompte vengeance,
Votre justice, ainsi que votre prévoyance ;
Songez que vous avez plus à le prévenir,
Que vous n'avez encor, Seigneur, à le punir.

ARTAXERXES.

Vous ignorez, hélas ! combien je suis à plaindre,
Non point par les périls que vous me faites craindre ;
Mais par le souvenir d'un frere trop chéri,
Que je ne puis frapper sans en être attendri.
On l'a jugé coupable, & c'est fait de sa vie ;
Mais, avant qu'à Xerxès mon cœur le sacrifie,
Je veux le voir encor dans ses derniers momens ;
Je n'en saurois vouloir trop d'éclaircissemens.

N ii

ARTABAN.

Sur quoi prétendez-vous que l'on vous éclaircisse ?
Pourriez-vous de ma part craindre quelque artifice ?

ARTAXERCE.

Non ; mais je veux enfin , quoiqu'il soit condamné ,
Voir encore un moment ce Prince infortuné.
Qu'on se garde , sur-tout , de hâter son supplice.

S C E N E V.

ARTAXERCE , *seul.*

TOI , qui de ma douleur attends ce sacrifice ,
Ombre du plus grand Roi qui fut dans l'Univers ,
Qu'une barbare main fit descendre aux Enfers ,
Dissipe les horreurs d'un doute qui m'accable ;
Le vengeur est tout prêt , montre-moi le compab'e.
N'expose point un cœur qu'irrite ton trépas ,
A des crimes certains , pour un qui ne l'est pas.
Prends pitié de ton sang ; fais que ma main funeste ,
En croyant le venger , n'en verse pas le reste.
Je ne fais quelle voix me parle en sa faveur ;
Mais jamais la pitié n'attendrit tant un cœur.
Dieux vengeurs des forfaits , appuie de l'innocence ,
Vous sur qui nous osons usurper la vengeance .
Grands Dieux ! épargnez-moi le reproche fatal
De n'avoir immolé peut-être qu'un rival.

S C E N E V I.

A R T A X E R C E , A M E S T R I S .

A M E S T R I S .

C'EN est donc fait, cruel ! sans que rien vous arrête ,
 A le sacrifier votre fureur s'apprête !
 Barbare ! pouvez-vous , sans mourir de douleur ,
 Prononcer un arrêt qui fait frémir d'horreur ?
 Quoi ! d'aucune pitié votre ame n'est émue !
 Quel funeste appareil vient de frapper ma vue !
 Ah ! Seigneur , se peut-il qu'un cœur si généreux ,
 Altéré désormais du sang d'un malheureux ,
 Sur la foi d'un cruel , bourreau de votre pere ,
 De ses propres forfaits puisse punir un frere ?
 Et quel frere , grands Dieux ! Le plus grand des mortels ,
 Moins digne de soupçons , que d'encens & d'autels.
 Est-ce à moi de venir dans votre ame attendrie ,
 De cet infortuné solliciter la vie ?
 Si rien en sa faveur ne peut vous émouvoir ,
 Craignez du moins , craignez mon juste désespoir ;
 Et ne présumez pas qu'au sein de Babylone ,
 A de lâches complots le Peuple l'abandonne.
 O desir de régner ! que ne peut ta fureur ,
 Puisqu'elle a pu sitôt corrompre un si grand cœur ?
 Car ne vous flattez pas que d'un tel sacrifice

On puisse à d'autre soins imputer l'injustice.
Dites du moins , cruel ! à quel prix , en ces lieux ,
Vous prétendez donc mettre un sang si précieux.
Est-ce au prix de ma main ? Est-ce au prix de ma vie ?
Barbare ! vous pouvez contenter votre envie.
Prononcez : j'en attends l'arrêt à vos genoux ;
Et l'attends sans trembler , s'il est digne de vous.

S C E N E V I I.

ARTAXERCE, DARIUS, AMESTRIS.

DARIUS.

AH ! Madame , cessez de prendre ma défense ;
Laissez aux Dieux le soin d'appuyer l'innocence.
C'est rendre en ce moment mon rival trop heureux,
Que de vous abaisser à des soins si honteux.
Solliciter pour moi , c'est m'avouer coupable.
Laisser , sans le flétrir , périr un misérable ;
Quand vous triompheriez de son inimitié ,
Ma vertu ne veut rien devoir à sa pitié.
Puisqu'on m'a prononcé ma sentence mortelle ,
Parle , d'où vient qu'ici ta cruauté m'appelle ?
Que prétends-tu de moi dans ces momens affreux ?
Est-ce pour insulter au sort d'un malheureux ?
Va , cruel ! sois content ; le Ciel impitoyable
Ne peut rien ajouter au destin qui m'accable.
Jouis d'un sceptre acquis au mépris de mes droits ;
Soumets , si tu le peux , Amestris à tes loix.

Pour combler de ton cœur toute la barbarie ,
 Acheve de m'ôter & l'honneur & la vie ;
 Mais laisse-moi mourir , sans m'offrir des objets
 Qui ne font qu'irriter mes maux & mes regrets.
 Je ne veux point , ingrat ! dans ton ame cruelle
 Te rappeler pour toi mon amitié fidelle ;
 Rien ne me serviroit de t'en entretenir ,
 Puisqu'il t'en reste à peine un triste souvenir.
 Rappelle seulement mes premières années ,
 Glorieuses pour moi , quoique peu fortunées ;
 Cet amour scrupuleux & des Dieux & des Loix ,
 Cet austère devoir signalé tant de fois ,
 Ces transports de vertu ; cette ardeur pour la gloire ,
 Dont nul autre penchant n'a flétri la mémoire ;
 Ce respect pour mon Roi , que rien n'a pu m'ôter :
 C'est avec ces témoins qu'il me faut confronter ;
 Non avec Artaban , souillé de trop de crimes ,
 Pour donner de sa foi des garans légitimes ;
 Qui , pour t'en imposer , ne produit contre moi
 Qu'un poignard désormais peu digne de ta foi.
 « Amestris (m'a-t-il dit) doute encor de mon zèle ;
 » Ce fer peut me servir de garant auprès d'elle ;
 » Un moment à mes soins daignez le confier. »
 Mais c'est trop m'abaisser à me justifier.
 Tout est prêt , m'a-t-on dit : adieu , barbare frere ,
 Plus injuste pour moi que ne le fut mon pere ;
 Les Dieux te puniront un jour de mes malheurs.
 Tu détournes les yeux ! Je vois couler tes pleurs !
 Hélas ! & que me sert que ton cœur s'attendrisse ,
 Tandis que ta fureur me condamne au supplice ?
 Quel opprobre , grands Dieux ! Et quelle indignité !
 Au supplice ! Qui ? moi ! L'avois-je mérité ?

De tant de noms fameux , en ce moment funeste ,
 Le nom de parricide est le seul qui me reste !
 Je me sens à ce nom agité de fureur.
 Ah ! cruel , s'il se peut , épargne-m'en l'horreur.

ARTAXERCE.

Ah ! frere infortuné plus cruel que moi-même !
 Eh ! que puis-je pour toi dans ce malheur extrême ?
 Est-ce moi qui t'ai seul chargé d'un crime affreux ?
 Ai-je prononcé seul un arrêt rigoureux ?
 Que n'ai-je point ici tenté pour ta défense ?
 J'aurois de tout mon sang payé ton innocence :
 Et si je n'avois crainit que d'un si noir forfait
 Ma pitié ne m'eût fait soupçonner en secret ,
 J'aurois , pour conserver une tête si chere ,
 Trahi les loix , trahi jusqu'au sang de mon pere.
 Plains-toi , si tu le veux , d'un devoir trop fatal ;
 Accuses-en le Juge , & non pas le rival.
 Quels que soient ses appas , quelque ardeur qui me
 presse ,

Je te donne ma foi , que jamais la Princesse ,
 Libre par ton trépas d'obéir à la loi ,
 Ne me verra tenter un cœur qui fut à toi.
 L'instant fatal approche : adieu , malheureux frere ,
 Victime qu'à regret je dévoue à mon pere ;
 Dans ces momens affreux , si terribles pour toi ,
 Victime cependant moins à plaindre que moi.
 Adieu ; malgré les coups dont le destin t'accable ,
 Va mourir en Héros , & non pas en coupable.

DARIUS.

Va , je n'ai pas besoin de conseils pour mourir.
 La mort , sans m'effrayer , à mes yeux peut s'offrir :
 C'est le supplice , & non le trépas qui m'offense ;

C'est de te voir , cruel ! braver mon innocence ,
Te plaire en ton erreur , chercher à t'abuser.

ARTAXERCH.

Ingrat ! qui veux-tu donc que je puisse accuser ?
Croirai-je qu'Artaban , qui perd tout en mon pere ,
Ait porté sur son Prince une main meurtrière ?
Quel espoir sous mon regne auroit flatté son cœur ,
Moi qui ne l'ai jamais pu voir qu'avec horreur ?
Rien ne peut désormais retarder ton supplice.

DARIUS.

Et le Ciel peut souffrir cette horrible injustice !
Ah ! misérable honneur ! malheureuse vertu !
Hélas ! que m'a servi d'en être revêtu !
Quoi ! je meurs accusé du meurtre de mon pere ,
Et , pour comble d'horreurs , condamné par mon
frere !

Allons , c'est trop se plaindre ! il faut remplir mon
soit ,

Et subir , sans frémir , la honte de ma mort.
Adieu , chere Amestris , ne versez plus de larmes ;
Contre cet inhumain ce sont de foibles armes.
Les cœurs ne sont plus faits ici pour s'attendrir ;
Il faut nous séparer , Madame ; il faut mourir.

AMESTRIS.

Vous , mourir ! Ah ! Seigneur , c'est en vain qu'un
barbare

ARTAXERCH. . . .

Otez-moi ces objets , Gardes ; qu'on les sépare.

S C E N E V I I I.

DARIUS , ARTAXERCE , AMESTRIS ,
BARSINE , GARDES.

BARSINE.

ARRÊTE , Darius ! arrête ! Roi des Rois ,
Es sois , en frémissant , attentif à ma voix.
La justice du Ciel , lente , mais toujours sûre ,
S'est lassée , à la fin , d'appuyer l'imposture.
Apprends un crime affreux qui te fera trembler ..
Mais ce n'est pas à moi de te le révéler ;
Tu n'apprendras que trop une action si noire.
C'est pour m'en épargner l'odieuse mémoire ,
Pour n'en point partager & l'horreur & l'affront ,
Que ma main a fait choix du poison le plus prompt.
Tout ce qu'en ce moment Barsine te peut dire ,
C'est qu'elle est innocente , & qu'Arraban expire ,
Tissapherne qui vit , quoique prêt à mourir ,
Complice du forfait , peut seul le découvrir.

(à Darius.)

Adieu , Prince ; je meurs à plaindre , mais content
D'avoir pu conserver une tête innocente ;
Heureuse d'effacer , dans ces tristes momens ,
Ce qu'un pere cruel t'a causé de tourmens.

SCENE IX.

S C E N E I X.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS, GARDES.

DARIUS.

ACHEVEZ, justes Dieux, d'éclairer l'innocence ;
Mais ne vous chargez point du soin de ma vengeance.

ARTAXERCE.

Qu'ai-je entendu, mon frere ? Et que dois-je penser ?

DARIUS.

A m'aimer, à me plaindre, & ne plus m'offenser.

S C E N E X.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS,
TISSAPHERNE, GARDES.

DARIUS.

ET si quelque soupçon peut encor te séduire,
Tissapherne paroît qui pourra le détruire.
Daigne l'interroger.

TISSAPHERNE, aux Gardes.

Vos soins sont superflus :

Barbares ! laissez-moi ; je ne me connois plus.

Tome II.

Q

Que vois-je ? Darius ! Ah ! Prince magnanime ,
 Que j'ai crain de vous voir succomber sous le crime !
 Quoi ! vous vivez encor ! mes vœux sont satisfaits :
 Le Ciel , sans m'effrayer , peut frapper désormais.
 Je ne craignois , Seigneur , que de voir l'imposture
 Triompher aujourd'hui d'une vertu si pure ;
 Mais , puisque vous vivez , quel que soit mon for-
 fait ,

Je vais en ce moment l'avouer sans regret.
 C'est Artaban & moi , dont la fureur impie ,
 Du malheureux Xerxès vient de trancher la vie.
 Séduit par les projets d'un odieux ami ,
 Contre la majesté par l'ingrat affermi ;
 Sur quelque vain espoir aux forfaits enhardie ,
 Ma main a seule ici servi sa perfidie.
 Il prétendoit régner , & vous perdre tous deux :
 Mais , craignant de ma part des remords dangereux ,
 Il en a cru devoir prévenir l'injustice ,
 Et le traître n'a fait que hâter son supplice.
 Je viens de l'immoler aux mânes de mon Roi.

ARTAXERCE.

Penses-tu par sa mort t'acquitter envers moi ?

TISSAPHERNE.

Je ne fais si son sang pourra vous satisfaire ;
 Mais je puis sans péril braver votre colère.
 Dans l'état où je suis je ne crains que les Dieux.
 (On emporte Tissapherne.)

SCENE XI & dernière.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS,
GARDES.

ARTAXERCE.

Que je dois désormais te paroître odieux !
Ah ! mon cher Darius ! par quels soins, quels
hommages,
Pourrai-je dans ton cœur réparer tant d'outrages ?

DARIUS.

Seigneur, vous le pouvez ; rendez-moi le seul bien
Qui puisse désarmer un cœur comme le mien.

ARTAXERCE.

Si, sur le moindre espoir, je pouvois y prétendre,
Ce bien n'est pas celui que je voudrois te rendre.
J'en connois trop le prix ; mais, malgré, mon ar-
deur,

Prince, je ne fais pas tyranniser un cœur :
Dès qu'on a pu porter l'amour de la justice
Jusqu'à vouloir livrer son sang même au supplice,
Tout doit dans notre cœur céder à l'équité.
Reçois-en donc ce prix de ta fidélité.
Afin qu'à mes bienfaits tout le reste réponde,
Je te rends la moitié de l'Empire du monde.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

O ij

S É M I R A M I S ,
· T R A G É D I E ,

*Représentée , pour la premiere fois ,
le 10 Avril 1717.*

P E R S O N N A G E S.

SÉMIRAMIS.

NINIAS, Fils de Sémiramis, élevé sous le nom
d'Agénor.

BÉLUS, Frere de Sémiramis.

TÉNÉSIS, Fille de Bélus.

MERMÉCIDE, Gouverneur de Ninias.

MADATE, Confident de Bélus.

MIRAME, Confident de Ninias.

ARBAS, Capitaine des Gardes.

PHÉNICE, Confidente de Sémiramis.

GARDES.

*La Scene est à Babylone, dans le Palais de
Sémiramis.*

SÉMIRAMIS, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE

. BÉLUS, *seul.*

HÉ quoi ! toujours du fort la barbare confiance
De mes justes desseins trahira la prudence,
Tandis que de ma sœur appuyant les forfaits,
Il semble chaque jour prévenir ses souhaits !
O justice du Ciel , que j'ai peine à comprendre ,
Quel crime faut-il donc pour te faire descendre ?
Quels forfaits aux mortels ne seront pas permis ,
Si tu vois sans courroux ceux de Sémiramis ?
Mère dénaturée , épouse parricide ,
Moins Reine que tyran dans un sexe timide ,
Idole d'une Cour sans honneur & sans fol ;
Voilà ce que le Ciel protège contre moi.
En vain à son devoir Bélus toujours fidèle ,
Implore le secours d'une main immortelle ;
Loin de me seconder dans mon juste transport ,
Avec Sémiramis tout semble ici d'accord ;

Elle triomphe ; & moi je suis seul sans défense.

Et depuis quand les Dieux sont-ils donc sans vengeance ?

Mais, que dis-je ? eh ! les Dieux ne me laissent-ils pas ,

Pour tout oser , un cœur , & , pour frapper , un bras ?

Le crime est avéré , pour lui livrer la guerre ,

Ma vertu ne suffit au défaut du tonnerre.

Puisque les noms de fils , & de mere & d'époux ,

Sont désormais des noms peu sacrés parmi nous ,

Qui peut me retenir ? Est-ce le nom de frere

Qui puisse être un obstacle à ma juste colere ?

Ombre du grand Ninus , Bélus te fera voir

Qu'il ne connoît de nom que celui du devoir !

Eh ! ne suffit-il pas au courroux qui m'anime ,

Que ton sang m'ait tracé le nom de la victime ?

S C E N E I I.

M A D A T E , B É L U S.

B É L U S.

MAIS que vois-je ? Déjà Madate de retour
Devance dans ces lieux la lumière du jour ?
Qu'il m'est doux de revoir un ami si fidèle !
Je n'eus jamais ici plus besoin de ton zèle.

M A D A T E.

Et quel secours encor vous en promettez-vous ,

Quand le Ciel en fureur éclate contre nous ?
 Seigneur , ne comptez plus, si voisin du naufrage,
 Que sur les Immortels , ou sur votre courage.
 Sémiramis triomphe , Agénor est vainqueur ;
 Rien n'a pu soutenir sa funeste valeur.
 Ce Héros que le Ciel , jaloux de votre gloire ,
 Forma pour vous ravir tant de fois la victoire ,
 Chéri d'elle , encor plus que de Sémiramis ,
 Inonde nos sillons du sang de nos amis.
 Mais ce n'est pas pour vous le sort le plus à craindre »
 Si j'en crois mes soupçons , que vous êtes à plaindre !
 Vous êtes découvert , Mégabise a parlé.

B É L U S.

Mégabise !

M A D A T E.

Sans doute , il a tout révélé.
 Seigneur , il vous souvient que de notre entreprise
 Vous aviez nommé chef le traître Mégabise ;
 Cet infidèle & moi nous nous étions promis
 De faire sous nos coups tomber Sémiramis.
 Déjà , le bras levé , sa mort étoit certaine ;
 Nous nous étions tous deux placés près de la Reine &
 Tout prêts , en l'immolant , à vous proclamer Roi.
 Mégabise un instant s'est approché de moi :
 « Gardons-nous d'achever (m'a-t-il dit,) cher
 Madate.

» Il faut qu'en lieux plus sûrs notre courage éclate.
 » Tu fais que nous verrons bientôt Sémiramis
 » Voler avec fureur parmi ses ennemis.
 » Laissons-la s'y porter , sans nous éloigner d'elle
 » Observons cependant cette Reine cruelle. »
 Je ne fais quel soupçon tout-à-coup m'a saisi.

Je l'observois , Seigneur , & Mégabise aussi.
 Le combat cependant de toutes parts s'engage ,
 Et n'offre à nos regards qu'une effroyable image.
 Mégabise , ai-je dit , il est tems de frapper :
 La victime à nos coups ne sauroit échapper ;
 On ne se connoît plus , le désordre est extrême...
 Je réserve , a-t il dit , cet honneur pour moi même ;
 Et le lâche a tant fait , que , par mille détours ,
 Il a de nos malheurs éternisé le cours.
 Seigneur , j'ai vu périr tous ceux que votre haine
 Avec tant de prudence armoit contre la Reine.
 Au retour du combat , jugez de ma douleur ,
 Quand j'ai vu , l'œil terrible & rempli de fureur ,
 Votre sœur en secret parler à Mégabise.
 A ce cruel aspect , peignez-vous ma surprise.
 Le perfide , à son tour , surpris , déconcerté ,
 De la Reine à l'instant vers moi s'est écarté.
 Je l'attise aussi-tôt dans la forêt prochaine ;
 Et là , sans consulter qu'une rage soudaine ,
 Furieux , j'ai percé le sein où trop de foi
 Vous avoit fait verser vos secrets malgré moi.
 J'ai mieux aimé porter trop loin ma prévoyance ,
 Que de risquer vos jours par trop de confiance.

I L L U S .

Tout est perdu , Madate : il n'en faut plus douter.
 Si tu pouvois savoir ce qu'il m'en va coûter...
 Mais ce seroit te faire une injure nouvelle ,
 Que de cacher encor ce secret à ton zèle.
 Cher ami , ne crois pas qu'un soin ambitieux
 Arme contre sa sœur un frere furieux.
 Ce n'est pas qu'à regret la fierté de mon ame
 N'ait ployé jusqu'ici sous les loix d'une femme ;

Mais je suis peu jaloux du pouvoir souverain ;
 Jamais sceptre sanglant ne souillera ma main.
 Tu ne me verras point , quelque gloire où j'aspire ,
 Du sang des malheureux acheter un Empire.
 De soins plus généreux mon esprit agité ,
 N'aime que du devoir l'âpre sévérité.
 Ce n'en est pas l'éclat , c'est la vertu que j'aime ;
 Je fais la guerre au crime , & non au diadème ;
 Je veux venger Ninus , & couronner son fils :
 Voilà ce qui m'a fait soulever tant d'amis ;
 Et d'une sœur enfin qui souille ici ma gloire ,
 Je ne veux plus laisser qu'une triste mémoire.

M A D A M E.

Que parlez-vous , Seigneur , d'un fils du grand
 Ninus ?

Toutte la Cour prétend que ce fils ne vit plus.

B É L U S.

Depuis dix ans entiers qu'une fuite imprudente
 Le dérobe à mes vœux & trompe mon attente ,
 Je commence en effet à douter , à mon tour ,
 S'il vit , & si je dois compter sur son retour.
 Les malheurs de son pere ont trop rempli l'Asie ,
 Pour retracer ici l'histoire de sa vie.
 L'Univers, jusqu'à lui , n'avoit point vu ses Rois
 Couronner une femme & s'imposer ses loix.
 Tu fais comme ce Prince , autrefois si terrible ,
 Devenu foible amant , de Monarque invincible ,
 Perdu d'un fol amour pour mon indigne sœur ,
 Osa , de son vivant , s'en faire un successeur.
 Rien ne put me contraindre à celer ma pensée
 Sur ce coupable excès d'une flamme insensée.
 Mais je voulus en vain déchirer le bandeau ;

L'amour avoit juré ce prodige nouveau.
 Tu fais quel prix suivit le don du diadème,
 Et l'essai que ma sœur fit du pouvoir suprême.
 Ninus fut égorgé sans secours , sans amis ,
 Au pied du même trône où Ninus fut assis ;
 Et, pour comble d'horreurs , je vis la Cour sousscrire
 Aux noirs commencemens de ce nouvel Empire.
 Pour moi , je renfermai mon courroux dans mon

cœur ,

Où les Dieux l'ont laissé vivre de ma douleur ;
 Mais redoutant toujours , après son parricide ,
 De nouveaux attentats d'une Reine perfide ,
 Je lui ravis son fils , ce dépôt précieux
 Que me cache à son tour la colere des Dieux.
 Je m'étois aperçu que la cruelle mère
 Craignoit de voir en lui croître un vengeur sévère ;
 J'engageai Mermécide à sauver de la Cour
 Ce gaga malheureux d'un trop funeste amour.
 Tu dois avoir connu ce fameux Mermécide ,
 Sa farouche vertu , son courage intrépide.
 Il fit passer long-tems Ninias pour son fils ;
 Mais ce secret parvint jusqu'à Sémiramis.

M A D A M E.

Seigneur , &c par quel sort , dévoilant ce mystère,
 N'a-t-elle point porté ses soupçons sur son frere ?

B E L U S.

J'employai tant de soins à calmer sa fureur ,
 Que je ne fus jamais moins suspect à son cœur :
 Mais , craignant le courroux dont elle étoit saisie,
 Mermécide courut jusqu'au fond de l'Asie
 Cacher dans les déserts ce pupille sacré ,
 Qu'à ses fidelles mains la mienne avoit livré.

Cependant ,

pendant , pour tromper une mere cruelle ,
 e la mort de son fils je semai la nouvelle ;
 n la crut , & bientôt j'eus la douceur de vois
 les projets réussir au gré de mon espoir.
 inias qui croissoit , Héros dès son enfance ,
 chauffoit chaque jour le foin de ma vengeance.
 fais , pour occuper mon odieuse sœur ,
 ut ce que j'ai tenté dans ma juste-fureur ;
 t combien de détours , armé contre la vie ,
 u de fois en dix ans soulevé l'Assyrie.
 tés plus : tu connois ma fille Ténéüs ,
 cées de Bélus & de Sémiramis ,
 ai , l'entraînant par-tout où l'entraînent les armes ,
 Ève malgré moi dans le sein des alarmes ,
 t que rien jusqu'ici n'en a pu séparer ,
 les dégoûts sur ce point n'osant se déclarer.
 elle & de Ninias , par un saint hyménée ,
 e formai le dessein d'unir la destinée ,
 our rendre encor mon cœur , par un lien si doux ,
 lus avide du sang qu'exige mon courroux.
 rès de Sinope enfin je conduisis ma fille ,
 e reste précieux d'une illustre famille ;
 à , dans un bois aux Dieux consacré dès long-tems ,
 'unis par de saints nœuds ces augustes enfans.
 'un & l'autre touchoient à peine au premier lustre ,
 quand je ferrai les nœuds de cet hymen illustre ;
 avec tant de mystere on les unit tous deux ,
 que tout , jusqu'à leur nom , fut un secret pour eux.
 Depuis vingt ans mes yeux n'ont point revu le Prince ;
 On le cherche sans fruit de Province en Province.
 Depuis dix ans en vain Mermécide a couru
 Après ce fils si cher tout-à-coup disparu.

SCENE III.

MERMÉCIDE, BÉLUS, MADATE.

BÉLUS.

MAIS, qui vient nous troubler ? quelle indiscret
audace !

Que vois-je ? Mermécide , est-ce toi que j'embrasse
Ah ! cher ami ! le jour qui te rend à mes vœux ,
Ne sauroit plus pour nous être qu'un jour heureux
Du sort de Ninias ton retour va m'instruire...

MERMÉCIDE.

Plaise au Ciel que ce jour qui commence à nous luit
N'éclaire pas du moins le sort le plus affreux
Qui puisse menacer un cœur si généreux !
Seigneur , n'attendez plus d'une recherche vaine
Un Prince dont la vie est assez incertaine.
Depuis dix ans entiers je parcours ces climats ;
J'ai fait deux fois le tour de ces vastes Etats.
J'eusse dû mieux veiller , depuis cette journée
Où par vous Ténéfis à Sinope amenée ,
A la face des Dieux , dans un bois consacré ,
Au Roi de l'Univers vit son hymen juré ;
Je crus que sa beauté , qui devoit son âge ,
Fléchiroit vers l'amour ce jeune & fier courage :
Mais je ne vis en lui qu'une bouillante ardeur ;
Déjà sa destinée entraînoit ce grand cœur.
Je fis pendant dix ans des efforts inutiles

our remplir Ninias de desirs plus tranquilles.
 on cœur ne respiroit que l'horreur des combats ;
 l rougissoit souvent de me voir sans Etats.
 Déjà , peu satisfait de n'avoir qu'un tel pere ,
 l sembloit de son sort pénétrer le mystère.
 Enfin il disparut , & je le cherche en vain.
 Mais , Seigneur , de Bélus quel sera le dessein ?
 Hier , sans me fixer une route certaine ,
 En attendant la nuit dans la forêt prochaine ,
 Je vis un corps sanglant , étendu sous mes pas ,
 Qu'un reste de chaleur déroboit au trépas.
 J'en approche aussi-tôt ; jugez de ma surprise,
 Lorsque dans ce mourant je trouvai Mégabise.
 Il méconnut long-tems ma secourable main :
 Mais ces regards sur moi s'arrêtant à la fin :
 « Que vois-je ? (me dit-il :) est-ce vous , Mermécide ,
 « Qui , le cœur indigné des fureurs d'un perfide ,
 « Venez pour conserver les restes de ce sang
 « Que le cruel Madate a tiré de mon flanc ?
 « C'est ainsi que Bélus traite un ami fidele. »
 A ces mots , peu content du succès de mon zele ,
 Peut-être que la main qui prolongeoit ses jours ,
 Plus prudente , bientôt en eût tranché le cours ,
 Si de quelques soldats la troupe survenue
 Nem'eût forcé de fuir leur importune vue.
 Si Mégabise vit , nous sommes découverts.

B É L U S , à Madate.

Trop prévoyant ami , qu'as-tu fait ? tu nous perds.

M E R M É C I D E.

Non , Seigneur , il ne faut que prévenir la Reine ;
 C'est à nous désormais à servir votre haine.
 Si Ninias n'est plus , c'est à vous de régner ;

P ij

Vous me voyez tout prêt à ne rien épargner ,
 A vous immoler même un Guerrier redoutable ,
 Imprudent défenseur d'une Reine coupable.
 Vous n'avez qu'à parler , Seigneur ; & cette main
 Va percer , dès ce jour , & l'un & l'autre sein.
 J'entends du bruit , on vient : c'est la Reine elle-même.

B É L U S .

Fuis, Mermécide, fuis; le péril est extrême.
 Sa haine trop avant t'a gravé dans son cœur ,
 Pour abuser des yeux qu'instruiroit sa fureur.

S C E N E . I V .

S É M I R A M I S , B É L U S , T É N É S I S ,
 M A D A T E , G A R D E S .

S É M I R A M I S .

JE triomphe, Béius : une heureuse victoire
 Combleroit aujourd'hui mes desirs & ma gloire ,
 Si le sort dangereux , même dans ses bienfaits ,
 Ne m'eût fait triompher de mes propres sujets.
 Verrai-je encor long-tems la rebelle Assyrie
 Attaquer en fureur & mon sceptre & ma vie ?
 Vous , de qui la vertu soutenant le devoir ,
 Contre mes ennemis fut toujours mon espoir ,
 A qui j'ai confié les murs de Babylone ,
 Ou plutôt partagé le poids de ma couronne ,

Mon frere , je ne fais , malgré ce nom si doux ,
Si mon cœur n'auroit pas à se plaindre de vous.

B É L U S.

De moi !

S E M I R A M I S.

Je fais , Bélus , que de vos soins fideles
Je dois mieux présumer ; mais enfin , les rebelles
De mes desseins contr'eux sont si bien informés ,
Qu'ils sont tous prévenus aussi-tôt que formés.

B É L U S.

Suis-je de vos secrets le seul dépositaire ?
Et sur qui fondez-vous un soupçon téméraire ?
Sur quelle conjecture , ou sur quelle action ?
Vous savez que mon cœur est sans ambition.

S É M I R A M I S.

On me trahit : c'est tout ce que je puis vous dire.
Allez , c'en est assez.

(à ses Gardes.)

Et vous , qu'on se retire.

(à Ténéfis.)

Princesse , demeurez. L'aimable Ténéfis
Sait qu'elle fut toujours chere à Sémiramis.

S C E N E V.**SÉMIRAMIS, TÉNÉSIS.****SÉMIRAMIS.**

JE vois qu'on me trahit , & je crains votre pere ,
Mais sans le soupçonner d'un odieux mystere ;
Et quand même il auroit mérité mon courroux ,
Mon injuste rigueur n'iroit point jusqu'à vous.

TÉNÉSIS.

Au grand cœur de Bélus rendez plus de justice ;
Sa vertu n'admet point un si noir artifice.

SÉMIRAMIS.

C'est de cette vertu que je crains les transports.
Bélus ne me tient point compte de mes remords.
Quelque tendre amitié que m'inspire mon frere ,
Je crois toujours en lui voir un Juge sévere ,
Dont les troubles cruels qui déchirent mon cœur ,
Me font plus que jamais redouter la rigueur.
De quel œil verra-t-il une superbe Reine ,
Le front humilié d'une honteuse chaîne ?
Ninus , que de ta mort le Ciel s'est bien vengé !
Ma chere Ténésis , que mon cœur est changé !
Cette Sémiramis si fiere & si hautaine ,
Du sort de l'Univers Arbitre & Souveraine ,
Rivale des Héros dont on vante les faits ,
Qui de son sexe enfin n'avoit que les attraits ;
Vile esclave au milieu de la grandeur suprême ,

Maîtresse des humains , ne l'est plus d'elle-même.
 Je ne triomphe pas de tous mes ennemis.
 Qu'il en est que mon cœur voudroit avoir soumis !
 Je vois que Ténéris , indignée & surprise ,
 Condamne des transports que sa vertu méprise ;
 Mais de notre amitié les liens sont trop doux ,
 Pour me permettre encor quelques secrets pour
 vous.

Je vous en dis assez pour vous faire comprendre
 Tout ce que ma fierté craint de vous faire entendre.

T É N É S I S.

Je conçois aisément qu'une cruelle ardeur
 De vos jours , malgré vous , a troublé la douceur.
 Le reste est un secret que mon respect , Madame ,
 Me défend de chercher jusqu'au fond de votre ame.
 Votre défaite en vain me suppose un vainqueur ;
 J'ignore qui s'est pu soumettre un si grand cœur.
 Je n'ose le chercher dans la foule importune
 Qu'attire sur vos pas votre auguste fortune.
 J'avois cru jusqu'ici que , pour plaire à vos yeux ,
 Il falloit ou des Rois , ou des enfans des Dieux.

S É M I R A M I S.

Et voilà ce qui met le trouble dans mon ame ,
 Et qui me fait rougir d'une honteuse flamme.
 Agénor inconnu ne compte point d'aïeux ,
 Pour me justifier d'un amour odieux.

T É N É S I S.

Agénor !

S É M I R A M I S.

Le voilà ce vainqueur redoutable ,
 Qu'un front sans ornement ne rend pas moins aimable ;

Plus terrible lui seul que tous mes ennemis ,
 Et plus cruel pour moi que ceux qu'il m'a soumis ,
 Ma raison s'arme en vain de quelques étincelles ,
 Mon cœur semble grossir le nombre des rebelles.

T É N É S I S .

Madame , & quel dessein a-t-il donc pu former ?
 En aimant Agénor , que prétend-il ?

S É M I R A M I S .

L'aimer ;

Et , si ce n'est assez , lui partager encore
 Un sceptre qu'aussi-bien mon amour déshonore.

T É N É S I S .

Ah , Ciel ! & que dira l'Univers étonné ?
 A quels soins ce grand cœur s'est-il abandonné ?

S É M I R A M I S .

J'ai fait taire ma gloire , & tu veux que je craigne
 Les discours importuns de ceux sur qui je regne !
 Ténésis , plutôt aux Dieux que mon funeste amour
 N'eût d'autres ennemis à combattre en ce jour !
 Je braverois bientôt ce que dira l'Asie ;
 Ce n'est pas-là l'effroi dont mon ame est saisie.
 Qu'aux mortels indignés le Ciel se joigne encor ,
 De l'Univers entier je ne crains qu'Agénor . . .
 C'est ce rebelle cœur que je voudrois soumettre ,
 Et c'est ce que le mien n'oseroit se promettre.
 Des Medes aujourd'hui je l'ai déclaré Roi ,
 Mais je l'éleve en vain pour l'approcher de moi ;
 En vain , dans les transports de mon amour ex-
 trême ,
 Sur son front dépouillé j'attache un diadème.
 Pour toucher ce Héros , mes bienfaits superflus
 Échauffent sa valeur , & ne sont rien de plus.

De tant d'amour , hélas ! foible reconnoissance !
Ses exploits font encor toute ma récompense.
Ténéfis , c'est à toi que ma flamme a recours ;
Souffre que de tes soins j'implore le secours.
C'est sur eux désormais que mon cœur se repose.
Tu fais ce que pour moi notre amitié t'impose ;
J'en exige aujourd'hui des efforts généreux. . .

T É N É S I S.

Hé ! que puis-je pour vous qui réponde à vos vœux ?

S É M I R A M I S.

Il faut faire approuver mon amour à mon frere ,
Fléchir en sa faveur sa vertu trop austere ,
Retenir dans son cœur des leçons que je crains.
Pour relever le mien , tous reproches sont vains.
Ce n'est pas tout ; il faut de l'amour le plus tendre
Informé un Héros qui le voit sans l'entendre ;
Soulager sur ce point mon courage abattu ,
Quand ma timidité fait toute ma vertu.
J'ai détrôné des Rois , porté par-tout la guerre ;
Nul Héros plus que moi n'a fait trembler la terre ;
Tout respecte ma voix , & je crains de parler.
Le seul nom d'Agénor suffit pour me troubler ;
Je ne fais quoi dans lui me fait sentir un Maître.
C'est ainsi que l'amour en ordonne peut être.
Peins-lui si bien le feu qui dévore mon cœur ,
Qu'à son tour ce Héros reconnoisse un vainqueur ;
Et si l'amour pour moi n'avoit rien à lui dire ,
Tente du moins son cœur par l'offre d'un Empire.
Ce Guerrier va bientôt se montrer à nos yeux.
Pour moi , que mille soins appellent dans ces lieux ,

Adieu , pour un moment souffre que je te laisse.
Ma chere Ténéfis , pardonne à ma foiblesse.
Des soins dont sur ta foi mon amour s'est remis ,
Juge par ses transports quel en sera le prix.

S C E N E V I.

T É N É S I S , *seule.*

Est-ce à moi , juste Ciel ! que ce discours s'adresse ?

Qu'oses-tu m'avouer , téméraire Princesse ?
Que je plains ton amour , foible Sémiramis ,
Si ton espoir dépend des soins de Ténéfis !
Pour t'en remettre à moi du succès de ta flamme ,
Je vois bien que tu n'as consulté que ton ame.
Tu m'aurois mieux caché les secrets odieux ,
Si l'amour d'un bandeau n'avoit couvert tes yeux.
Et toi , cruel amour , qui me poursuis sans cesse ,
Est-ce pour éprouver une triste Princesse
Quit'ose disputer l'empire de son cœur ,
Que tu m'as confié les soins d'une autre ardeur ?
Tu ne peux mieux combler ta vengeance fatale ,
Qu'en me faisant servir les feux de ma rivale ;
Et , pour comble de maux , quelle rivale encor !
Quel triomphe pour toi , redoutable Agénor !
J'ai dédaigné tes soins ; ma fierté trop farouche ,
A vingt fois étouffé tes soupirs dans ta bouche ;
Et l'amour jusques-là vient de m'humilier ,
Que peut-être à mon tour il faudra supplier.

Entre une Reine & moi , sur quoi puis-je prétendre
Que ton cœur un moment balance pour se rendre ?
S'il se laisse éblouir par les offres du sien ,
Que de mépris suivront la défaite du mien !
Hé , que m'importe , hélas ! qu'Agénor me méprise ?
Est-ce assez pour l'aimer qu'une autre m'autorise ?
Un cœur né sans vertu , sans honneur & sans foi ,
Peut-il être en effet un exemple pour moi ?
Quedis-je ? Quoi ! déjà ma prompte jalousie
Joint l'outrage aux transports dont mon ame est
faïcie !

Ténéfis , pour te faire un généreux effort ,
Songe que tu n'es plus maîtresse de ton sort.
Ah , Bélus ! plutôt aux Dieux qu'en mon triste hy-
ménée ,

Mon cœur eût de ma main subi la destinée !
Vains regrets ! c'est assez , égaremens jaloux ,
Mon austere vertu n'est point faite pour vous.
Parlons , n'exposons pas la tête de mon pere
Aux noirs ressentimens d'une Reine en colere.
Que de malheurs suivroient son amour outragé !
Puisqu'à servir ses feux mon cœur est engagé ,
Instruisons Agénor de cet amour funeste ;
A mes foibles attraits laissons le soin du reste.
Vains desirs , taisez-vous pour la dernière fois ;
C'est à d'autres que vous qu'il faut prêter ma voix.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.**AGÉNOR, MIRAME.****AGÉNOR.**

OU suis-je ? Dans quels lieux la fortune me guide !
Dieux , que réservez -vous au fils de Mermécide ?
Vains honneurs , qu'Agénor n'a que trop recher-
chés ,
Sous vos appas flatteurs que de soins sont cachés !
Depuis dix ans entiers éloigné de mon pere ,
Loïn de me rapprocher d'une tête si chere ,
Je transporte mes Dieux en ce fatal séjour ,
Pour n'y sacrifier qu'au seul Dieu de l'amour.
Mais que j'en suis puni ! Que l'hymen , cher Mirame,
Se venge avec rigueur d'une coupable flamme !
Moi , qui long-tems porté de climats en climats ,
Fis le destin des Rois , subjuguai tant d'Etats ,
Qui semblois , pour me faire une gloire immortelle,
N'avoir plus à dompter qu'une Reine cruelle ;
Quand l'Univers en moi croit trouver un vengeur ,
Mon bras de son Tyran devient le défenseur !
Enchanté malgré moi des exploits d'une Reine

Qui

Qui ne devoit peut-être exciter que ma haine ,
Je viens , en imprudent , grossir des étendards
Sous qui l'amour m'a fait tenter tant de hasards.
Pourrois-je , sans rougir , imputer à la gloire
Des faits où Ténéfis attache la victoire ?
J'ai tout fait pour lui plaire ; & mon cœur jusqu'ici
N'a , dans ce triste soin , que trop mal réussi.

MIRAME.

Eh quoi ! Seigneur , l'éclat d'un nouveau diadème
Ne pourra dissiper votre douleur extrême !
Voulez-vous , trop sensible aux peines de l'amour ,
Le front chargé d'ennuis , vous montrer à la Cour ?
Songez que ce vain peuple , attentif à vous plaire ,
En volant sur vos pas , de plus près vous éclaire.
Après ce que pour vous a fait Sémiramis. . .

AGÉNOR.

Laissons-là ses bienfaits : parle de Ténéfis.
Dans ces superbes lieux voilà ce qui m'amène ;
Tout autre soin ne fait que redoubler ma peine.

MIRAME.

Seigneur , vous n'êtes plus dans ces camps où vos
pas
N'avoient d'autres témoins que les yeux des soldats.
Agénor y voyoit Ténéfis sans contrainte ,
Le Courtisan oisif n'y causoit nulle crainte ;
La Reine , dont la guerre occupoit tous les jours ,
A vos amours d'ailleurs laissoit un libre cours :
Mais c'est ici qu'il faut dans le fond de votre ame
Renfermer les transports d'une indiscrete flamme.
Sémiramis , en proie à la plus vive ardeur ,
Laisse trop voir le feu qui dévore son cœur ,

Tome II.

Q

**L'our oser vous flatter de tromper sa tendresse ;
Songez à quels périls vous livrez la Princesse.**

A G É N O R.

**Je ne le fais que trop , & c'est le seul effroi
Qui de tant de dangers soit venu jusqu'à moi ;
D'autant plus alarmé , que déjà las de seindre ,
Mon cœur n'est point nourri dans l'art de se con-**
traindre.

**Mirame, tu connois jusqu'où va mon malheur ,
Et tu peux condamner l'excès de ma douleur !
Dieux cruels ! falloit-il prendre tant de vengeance
De l'oubli d'un serment juré dans mon enfance ?
Mais qu'ai-je à redouter ? & qu'importe à mes feux
Que la Reine en courroux se déclare contr'eux ?
Ce n'est pas sous ces loix que le Ciel m'a vu naître ;
Et l'amour jusqu'ici n'a point connu de maître.
J'avou'rai cependant que l'éclat de ces lieux
A plus ému mon cœur qu'il n'a frappé mes yeux.
Je ne fais , mais l'aspect des murs de Babylone
M'a rempli tout-à-coup d'un trouble qui m'étonne.
Quoi que m'inspire enfin leur redoutable aspect ,
Ces lieux n'ont rien qui doive exciter mon respect.
A la Reine , en un mot , nul devoir ne m'engage :
Ses bienfaits , quels qu'ils soient , sont dûs à mon**
courage.

**C'est assez que ce jour m'ait vu déclarer Roi ,
Pour ne vouloir ici dépendre que de moi.
Souffre que j'en excepte une Princesse aimable ,
Qui soumit d'un coup-d'œil un courage indomp-**
table,

**Qui peut-être auroit moins fait pour Sémiramis ,
Si le sort à mes yeux n'eût offert Ténéüs.**

lais je la vois; vers nous c'est elle qui s'avance.
laisse-moi seul ici jouir de sa présence.
Prends garde cependant que la Reine en ces lieux
Ne trouble un entretien qui m'est si précieux.

S C E N E I I.**AGÉNOR, TÉNÉSIS.****TÉNÉSIS.**

Je vous cherche, Seigneur.

AGÉNOR.

Moi, Madame ?

TÉNÉSIS.

Oui, vous-même;

Et vous cherche de plus par un ordre suprême.
Pour remplir votre espoir par des soins éclatans,
Je viens vous révéler des secrets importants.

AGÉNOR.

Quel que soit le dessein qui vers moi vous adresse,
Madame, plût au Ciel, dans le soin qui vous presse,
Que de tous les secrets qu'on veut me révéler,
A quelques-uns des miens un seul pût ressembler !
Que, las de les garder, mon cœur souffre à les
taire !

TÉNÉSIS.

J'en n'en viens point, Seigneur, pénétrer le mystère ;
Je n'ai pas prétendu vous déclarer les miens,
Et votre cœur pour lui peut réserver les siens.

Q ij

Le soin de les savoir n'est pas ce qui m'amène ;
Je ne m'empresse ici que pour ceux de la Reine.

A G É N O R.

Ah ! Madame , daignez vous épargner ce soin.
Votre zele pour elle iroit en vain plus loin ;
Je ne veux rien savoir des secrets de la Reine ,
Que lorsqu'il faut servir sa justice ou sa haine.
Ministre à son courroux malgré moi dévoué ,
Combien de fois mon cœur m'en a désavoué !
S'il s'agissoit ici de dompter les rebelles ,
Ou de tenter encor des conquêtes nouvelles ,
On ne vous auroit pas confié ces secrets.
Quoique tout soit sur moi possible à vos attraits ,
La Reine , dont l'Asie admire la prudence ,
A-t-elle pu si mal placer sa confiance ?
Et quel est son espoir , ou plutôt son erreur ?
Que vous pénétrez peu l'une & l'autre en mon
cœur !

T É N É S I S.

Qu'elle s'abuse , ou non , sur ce qu'elle en espère ,
Vous pourrez avec elle éclaircir ce mystère.
Je ne me charge ici que de vous informer
Qu'Agénor de la Reine a su se faire aimer ;
Que l'unique bonheur où son grand cœur aspire ,
Seigneur , c'est de vous voir partager cet Empire.
Sa tendresse & sa main sont d'un assez grand prix
Pour ne pas s'attirer un injuste mépris.

A G É N O R.

Les Dieux , pour ajouter à sa grandeur suprême ,
Eussent-ils dans ses mains mis leur puissance même ,
Il est pour Agénor un bien plus précieux
Que toutes les grandeurs de la Reine & des Dieux.

Mais puisque, malgré moi, vous avez pu m'ap-
prendre

Ce dangereux secret que je craignois d'entendre,
Madame, permettez que mon cœur, à son tour,
Entre la Reine & vous s'explique sans détour.

J'aime, je l'avouïrai; mon courage inflexible
N'a pu me préserver d'un penchant invincible;
Un regard a suffi pour mettre dans les fers
Celui qui prétendoit y mettre l'univers.

J'aime; le digne objet pour qui mon cœur soupire,
Quoiqu'il ne brille point par l'éclat d'un empire,
N'en mérite pas moins, par sa seule beauté,
Tout l'hommage qu'on rend à la Divinité.

Le Ciel mit dans son cœur la vertu la plus pure
Dont il puisse entichir les dons de la nature.

Jugez à ce portrait, que je n'ai point flatté,
Si le nom de la Reine y peut être ajouté.

Vous me vantez en vain son rang & sa tendresse;
En vain à la servir votre bouche s'empresse;

Que pourroit-elle, hélas! me dire en sa faveur,
Que vos yeux aussi-tôt n'effacent de mon cœur?

Ah! ne les armez point d'une injuste colere,

Princesse; mon dessein n'est pas de leur déplaire;

Les miens ne sont ouverts que pour les admirer,

Et mon cœur n'étoit fait que pour les adorer.

T É N É S I S .

Je n'ai que trop prévu que l'amour de la Reine
Exciteroit en vous une audace si vaine;

Et mesurant bientôt tous les cœurs sur le sien,

Que parmi les vaincus vous compteriez le mien.

Fier de tant de hauts faits, vous avez cru peut-être

Que la seule valeur vous en rendroit le maître;

Q iiij

Mais si jamais l'amour le soumet à vos loix ,
Ce sera le plus grand de vos fameux exploits.
Vingt royaumes conquis , l'Égypte subjuguée ,
L'Afrique en les déserts par vous seul reléguée ,
N'ont que trop signalé votre invincible cœur ,
Sans enchaîner le mien au char de leur vainqueur.
Seigneur , & quel espoir a donc pu vous promettre
Qu'à vos desirs un jour vous pourriez le soumettre ?
Car , si vous n'en eussiez jamais rien attendu ,
Vous auriez mieux gardé le respect qui m'est dû.
J'estimois vos vertus , & ce n'est pas sans peine
Que je vous vois chercher à mériter ma haine.
Je ne vous parle point du péril où vos feux
Exposent tous les miens , & moi-même avec eux.
Vous l'auriez dû prévoir : une plus belle flamme
De ce soin généreux eût occupé votre ame.
Je veux bien vous cacher d'autres secrets encor
Plus terribles cent fois pour l'amour d'Agénor :
Mais , si vous en voulez pénétrer le mystère ,
Daignez , si vous l'osez , interroger mon pere ;
Il vient : vous en pourrez mieux apprendre au-
jourd'hui
Ce qu'il faut espérer de sa fille & de lui.

(Elle sort.)

S C E N E I I I.

A G É N O R, *seul.*

QU'ENTENDS-JE ? quel mépris ! Ah ! c'en est trop ,
ingrate !
Vous n'abuserez plus d'un amour qui vous flatte.

S C E N E I V.

B É L U S , A G É N O R.

A G É N O R.

MAIS j'apperçois Bélus ; fuyons un entretien
Qui ne peut plus qu'algrir & son cœur & le mien.

B É L U S.

Arrêtez un moment : j'ai deux mots à vous dire ,
Qui me regardent , vous , la Reine , & tout l'Em-
pire.

Au mépris de son sang , plus encor de nos loix ,
Qui n'ont jamais admis d'étrangers pour nos Rois ,
De ma sœur & de vous on dit que l'hyménée ,
Seigneur , doit dès ce jour unir la destinée.
L'esprit avec justice indigné de ce bruit ,
J'ai voulu par vous-même en être mieux instruit.

A G É N O R.

Si ce bruit , quel qu'il soit , a de quoi vous sur-
prendre ,

De la Reine, Seigneur, ne pouviez-vous l'apprendre?

B É L U S.

Ah ! je ne fais que trop ses projets insensés.

A G É N O R.

Et moi de vos secrets plus que vous ne pensez.

B É L U S.

Si jamais votre cœur fut vraiment magnanime ,

Vous n'aurez donc pour moi conçu que de l'estime.

A G É N O R.

Je ne démêle point les divers intérêts

Qui vous font en ces lieux former tant de projets.

Il m'a suffi , savant dans l'art de les détruire ,

D'en préserver l'Etat ; mais sans vouloir vous nuire.

Ce discours vous surprend ; mais , Prince , pour-
suivez ,

Et ne regardez point ce que vous me devez.

B É L U S.

Je vous devrois beaucoup pour tant de retenue ,

Si la cause , Seigneur , m'en étoit mieux connue.

Mon cœur n'est point ingrat ; cependant je sens bien

Qu'il voudroit vous haïr , & ne vous devoir rien.

A G É N O R.

Je vais donc aujourd'hui , par un aveu sincère ,

Justifier ici cette haine si chère.

Vous avez cru sans doute , en votre vain courroux ,

Qu'un étranger sans nom fléchiroit devant vous ,

Et sur-tout au milieu d'une Cour ennemie ,

Où l'on voit sa puissance encor mal affermie ;

Que vous n'aviez, Seigneur, qu'à venir m'annoncer

Qu'à l'hymen de la Reine il falloit renoncer ,
Pour me voir , au deſſein de conſerver ma vie ,
Sacrifier l'eſpoir de régner ſur l'Asie :
Mais de mes ennemis je brave les projets.
Je crains peu la menace , encor moins les effets ;
Et ſi jamais l'Amour m'entraînoit vers la Reine ,
Je conſulteroïs peu ni Bélus ni ſa haine.
Mais , pour un autre objet dès long-tems prévenu ,
Dans des liens plus doux mon cœur fut retenu.
Votre fille , Seigneur , eſt celle que j'adore ,
Ou que , ſans ſes mépris , j'adorerois encore.

B É L U S.

Ma fille ! Ténéſis ?

A G É N O R.

Un captif tel que moi
Honorerait ſes fers , même ſans qu'il fût Roi.

B É L U S.

Seigneur , ſi mes ſecrets ont beſoin de ſilence ,
Les vôtres n'avoient pas beſoin de confiance.
Quoi ! d'aïeux ſans éclat Agénor deſcendu
A l'hymen de ma fille auroit-il prétendu ?

A G É N O R.

On vante peu le ſang dont je reçus la vie ,
Mais je n'en connois point à qui je porte envie ;
D'aucun ſoin ſur ce point mon cœur n'eſt combattu.
Le deſtin m'a fait naître au ſein de la vertu ;
C'eſt elle qui prit ſoin d'élever mon enfance ,
Et ma gloire a depuis paſſé mon eſpérance.
Quiconque peut avoir un cœur tel que le mien ,
Ne connoît point de ſang plus digne que le ſien ;
Et quand j'ai recherché votre auguſte alliance ,
J'ai compté vos vertus , & non votre naiſſance.

B É L U S.

C'est elle cependant qui décide entre nous.
Il est plus d'un mortel aussi vaillant que vous ;
Mais je n'en connois point , quelque grand qu'il
puisse être ,

Dont le sang d'où je sors ne doive être le maître.
La valeur ne fait pas les Princes & les Rois ;
Ils sont enfans des Dieux , du Destin & des Loix.
La valeur , quels que soient ses droits & ses maximes,
Fait plus d'usurpateurs que de Rois légitimes.
Si la valeur , plutôt que la splendeur du sang ,
Au-dessus des humains pouvoit nous faire un rang ,
Il n'est point de Soldat qu'un peu de gloire inspire ,
Qui ne pût à son tour aspirer à l'Empire.

En vain sur vos exploits vous fondez votre espoir.
Vous voilà revêtu de l'absolu pouvoir ;
Mais comment , & par qui ? Seigneur , une cou-
ronne

N'est jamais bien à nous , si le sang ne la donne.
La Reine , comme moi , sort de celui des Dieux ;
Elle regne : est-ce assez pour oser autant qu'eux ?
Imitons leur justice , & non pas leur puissance.
L'équité doit régler & peine & récompense.
Quoi qu'il en soit , parmi de peu dignes aïeux ,
Ma fille n'ira point mêler le sang des Dieux.
Sur un sang aussi beau si votre amour se fonde ,
Venez la disputer au Souverain du monde.

A G É N O R.

L'orgueil de ces grands noms n'éblouit point mes
yeux :

Le mien , sans ce secours , est assez glorieux
Pour ne rien voir ici dont ma fierté s'étonne.

Un guerrier généreux que la vertu couronne,
Vaut bien un Roi formé par le secours des loix ;
Le premier qui le fut n'eut pour lui que sa voix.
Quiconque est élevé par un si beau suffrage ,
Ne croit pas du destin déshonorer l'ouvrage.
Seigneur , à Ténéfis je réservoirs ma foi ,
Parce que mon amour la crut digne de moi.
J'ai voulu vous l'offrir , dans la crainte peut-être
De me voir obligé de vous donner un Maître.
La Reine m'offre ici l'Empire avec sa main ;
Puisque vous m'y forcez , ce sera dès demain ;
Ne fût-ce qu'à dessein, Seigneur, de vous instruire
Qu'un Soldat n'en est pas moins digne de l'Empire.

B É L U S.

Hé bien ! poursuivez donc , tâchez de l'obtenir ;
Mais songez aux moyens de vous y maintenir.

(*Il sort.*)

S C E N E V.

AGÉNOR , *seul.*

AH ! dût-il m'en coûter le repos de ma vie ,
Je veux de leur mépris punir l'ignominie.
La Reine vient : parlons , irritons son ardeur ,
Associons ma haine aux transports de son cœur ;
Employons , s'il se peut , à flatter sa tendresse ,
Le moment de raison que mon dépit me laisse.

SCENE VI.

SÉMIRAMIS, AGÉNOR.

SÉMIRAMIS.

INVINCIBLE Héros , seul appui de mes jours ,
A quel autre aujourd'hui pourrois-je avoir recours ?
Je viens de pénétrer le plus affreux mystère.
On me trahit, Seigneur , & le traître est mon frere.
Cette austere vertu dont se paroît l'ingrat ,
Ne servoit que de voile au plus noir attentat.
Comblé de tant d'honneurs , ce perfide que j'aime ,
De mes propres bienfaits s'arme contre moi-même ;
C'est lui dont la fureur , séduisant mes sujets ,
M'en fait des ennemis déclarés ou secrets.
L'auriez-vous soupçonné d'une action si noire ?

AGÉNOR.

D'un Prince tel que lui vous devez peu la croire.

SÉMIRAMIS.

Seigneur , il n'est plus tems de le justifier ;
Il ne faut plus songer qu'à le sacrifier.
Ma tendresse pour lui ne fut que trop sincere ,
Je n'en ai que trop fait pour cet indigne frere ,
Malgré moi ; car enfin , ce n'est pas d'aujourd'hui
Que mon cœur en secret s'élève contre lui.
Si vous saviez quelle est la fureur qui le guide ,
Et tout ce qu'en ces lieux méditoit le perfide !

I:

Il en veut à vous-même , à mon trône , à mes
jours ,

Si de tant de complots vous n'arrêtez le cours.
Mourant , percé de coups par l'ordre de ce traître ,
Mégabise , Seigneur , dans ces murs va paroître
Je le fais en secret apporter en ces lieux.

AGÉNOR.

Madame , devez-vous en croire un furieux ?
Il est vrai qu'il accuse & Bélus & Madate.

SÉMIRAMIS.

Vous voyez s'il est tems que ma vengeance éclate.

AGÉNOR.

Il faut diffimuler un si juste courroux :
Bélus est dans ces lieux aussi puissant que vous.
Gardez-vous d'éclater : plus que jamais , Madame ,
Vous devez renfermer vos transports dans votre ame.
Tout un peuple , pour lui prêt à se déclarer. . .

SÉMIRAMIS.

Où bien ! pendant la nuit il faut s'en assurer.
C'est de vous que j'attends cet important service ,
Vous , pour qui seul ici j'ordonne son supplice.
Seigneur , vous vous troublez ! je ne sais quels trans-
ports

éclatent dans vos yeux , malgré tous vos efforts.

AGÉNOR.

Seigneur , je l'avouïrai , qu'à regret contre un frere
Mon bras vous prêteroit ici son ministère ;
Non que de vous servir il néglige l'emploi ,
Mais daignez le commettre à quelqu'autre que moi.
Vous ne m'en verrez pas moins prompt à vous dé-
fendre ,

Contre des jours si chers si l'on ose entreprendre.

Tome II.

R

S É M I R A M I S.

Ah ! Seigneur, ce n'est pas l'intérêt de mes jours
 Qui me fait d'un Héros implorer le secours.
 Plût au Ciel que Bélus n'en voulût qu'à ma vie !
 D'un courroux moins ardent on me verroit saisir :
 Mais, hélas ! le cruel attaque en sa fureur
 Tout ce qui fut jamais de plus cher à mon cœur.
 Ce n'est qu'à le sauver que ma tendresse aspire ,
 Et ce n'est pas pour moi que je défends l'Empire.
 Seigneur, si Ténésis eût rempli mon espoir ,
 Mon cœur n'auroit plus rien à vous faire savoir ;
 Et le vôtre du moins, plein de reconnoissance ,
 Rassureroit du mien la timide espérance.

A G É N O R.

La Princesse a daigné dans un long entretien ..

S É M I R A M I S.

Hé quoi ! vous l'avez vue , & ne m'en dites rien !
 On fait tout , cependant on garde un froid silence !
 On se trouble , on soupire , & même en ma présence !

Quels regards ! quel accueil ! & qu'est-ce que je vois ?
 Sans doute on vous aura prévenu contre moi.

Ah ! Seigneur, pardonnez ces pleurs à mes alarmes,
 Et n'accusez que vous de mes premières larmes.

A G É N O R.

Quand on est , comme vous , si ressemblante aux
 Dieux ,

Dans le cœur des mortels on devoit lire mieux.
 Que n'en doit point attendre une Reine si belle ?
 Quel cœur à ses desirs pourroit être rebelle ?
 Sans vous offrir ici des soupirs ni des soins ,
 Peut-être qu'Agénor n'en aimera pas moins,

un cœur, né pour la guerre & non pour la tendresse,
 es camps qui l'ont nourri garde encor la rudesse,
 je crois qu'en effet vous n'en attendez pas
 es vulgaires amans les frivoles éclats :
 mais tel qu'il est enfin , si ce cœur peut vous plaire ,
 accepte tous les dons que vous voulez me faire.

S É M I R A M I S.

Que vous me rassurez par un aveu si doux !
 Qu'avec crainte, Seigneur , j'ai paru devant vous !
 Hélas ! sans se flatter , une Reine coupable
 pouvoit-elle espérer de vous paroître aimable ?
 Pour toucher votre cœur, je n'ai que mes transports ;
 Pour me justifier , je n'ai que mes remords.
 Mais que dis-je ? & pourquoi me reprocher un crime
 Que mon amour pour vous va rendre légitime ?
 Si jamais dans le sang mes mains n'eussent trempé,
 Si quelqu'heureux forfait ne me fût échappé ,
 Je ne goûterois pas la douceur infinie
 De pouvoir vous aimer le reste de ma vie.
 Venez , Seigneur , venez donner à l'Univers ,
 Qui me vit si long-tems lui préparer des fers ,
 Un spectacle pompeux qui n'osoit se promettre ,
 C'est de voir à son tour un mortel me soumettre.
 Venez , par un hymen si cher à mes souhaits ,
 Du perfide Bélus confondre les projets.
 Par ces nœuds , dont je cours hâter l'auguste fête,
 Venez de l'Univers m'annoncer la conquête.
 Hélas ! je l'ai privé du plus grand de ses Rois ;
 Mais je lui rends en vous plus que je ne lui dois.

Fin du second Acte.

R ij

A C T E I I I .

SCENE PREMIERE.**B É L U S , M A D A T E .****B É L U S .**

MADATE , e'en est fait ; la fortune cruelle
Ajuré que ma sœur l'éprouveroit fidelle.
Le traître Mégabise , à tes coups échappé ,
Nous vend cher à tous deux le trait qui l'a frappé.
Il a de nos complots fait avertir la Reine ,
Et je fais que près d'elle en secret on l'amène.
Il ne nous reste plus , dans un si triste sort ,
D'autre espoir que celui d'illustrer notre mort.
Mourons : mais , s'il se peut , avant qu'on nous
opprime ,
Honorons mon trépas de plus d'une victime.
Seul espoir dont mon cœur s'est trop entretenu ,
Imprudent Ninias , qu'êtes-vous devenu ?

M A D A T E .

Seigneur , dès que le sort contre nous se déclare ,
Que pourroit contre lui la vertu la plus rare ?
Et quel espoir encor peut vous être permis
Dans ces perfides lieux à la Reine soumis ?

C'est loin d'ici qu'il faut conjurer un orage
Que prétendrait en vain braver votre courage.

B É L U S.

Qui ? moi ! qu'en fugitif j'abandonne ces lieux !
Mes ennemis y sont , & je ne cherche qu'eux.
Le Ciel même dût-il m'accabler sous sa chute ,
Mon cœur n'est pas de ceux que le péril rebute ;
Il n'a jamais formé que d'illustres desseins ,
Et ma perte aujourd'hui n'est pas ce que je crains.
As-tu fait de ma part avertir Mermécide ?
C'est de lui que j'attends un conseil moins timide.
Il vient ; cours cependant informer Agénor
Qu'un moment sans témoins je veux le voir encor.
Je conçois un projet qui flatte ma vengeance ,
Et rend à mon courroux sa plus chère espérance.

S C E N E I I.

B É L U S , M E R M É C I D E.

B É L U S.

MERMÉCIDE , fais-tu jusqu'où vont nos mal-
heurs ?

Que ce funeste jour nous prépare d'horreurs !
Nous sommes découverts ; & bientôt de la Reine
Nous allons voir sur nous tomber toute la haine.

M E R M É C I D E.

Je vous ai déjà dit , Seigneur , que cette main
N'attend qu'un mot de vous pour lui percer le sein.

R ij

Malgré le faix des ans , l'âge enfin qui tout glace ,
 Je sens par vos périls réchauffer mon audace.
 Prononcez son arrêt , condamnez votre sœur ;
 J'immole avant la nuit elle & son défenseur.
 Il semble qu'avec nous le sort d'intelligence
 Livre à tous vos desseins ce guerrier sans défense.

B É L U S.

Non , Mermécide , non ; je n'y puis consentir ;
 Épargne à ma vertu l'horreur d'un repentir.
 Mon bras ne s'est armé que pour punir des crimes ,
 Et non pour immoler d'innocentes victimes.
 Je l'ai vu ce Héros ; tremblant à son aspect ,
 Je n'ai senti pour lui qu'amour & que respect.
 De quel crime , en effet , ce guerrier redoutable
 Envers les miens & moi peut-il être coupable ?
 On n'est point criminel pour être ambitieux.
 On offre à ses desirs un trône glorieux :
 A ses vœux les plus doux moi seul ici contraire ,
 Je dédaigne un Héros qui m'est si nécessaire ;
 Cependant je l'estime , & je sens dans mon cœur
 Je ne fais quel penchant parler en sa faveur.
 Je n'ai peut-être ici qu'avec trop d'imprudence
 Laisse d'un vain mépris éclater l'apparence.
 Pardons ma sœur ; pour lui , consens à l'épargner ;
 Loin de le perdre , il faut tâcher de le gagner.
 Je fais un sûr moyen de l'armer pour moi-même ;
 Que te dirai-je enfin ? C'est Ténéüs qu'il aime.

M E R M É C I D E.

Mais pour en disposer , Seigneur , est-elle à vous ?
 Ninias , engagé dans des liens si doux ,
 En a gardé peut-être une tendre mémoire.

B É L U S.

Cette union n'étoit que trop chere à ma gloire.
Qui doit plus que Bélus en regretter les nœuds ?
Cet hymen auroit mis le comble à tous mes vœux.
Mais un plus digne soin veut qu'on lui sacrifie
L'espoir qu'eut Ténéfis au trône de l'Asie ;
Il faut à Ninias conserver désormais
Un sceptre qui doit seul attirer les souhaits.
Ma fille fut-à lui ; mais ce n'est pas un gage
Qui lui puisse assurer un si noble avantage.
A son premier hymen arrachons Ténéfis ,
Si je veux d'un second priver Sémiramis.
Ninias n'auroit plus qu'une espérance vaine,
Si jamais Agénor s'unissoit à la Reine.
Enfin , puisque le sort m'y contraint aujourd'hui ,
Il faut sans murmurer descendre jusqu'à lui ,
En de honteux liens engager ma famille ,
Aux vœux d'un inconnu sacrifier ma fille.

M E R M É C I D E.

Mais si de son hymen il dédaignoit l'honneur ?

B É L U S.

Je l'abandonne alors à toute ta fureur.
Adieu. Bientôt ici ce Guerrier doit se rendre ;
En ces lieux cependant songeons à nous défendre ;
Disperse nos amis autour de ce palais ,
Qu'aux troupes de la Reine ils en ferment l'accès.
Il faut des plus hardis , commandés par moi-même ,
Placer ici l'élite en ce péril extrême ;
Semer de toutes parts des bruits séditieux ,
Qui puissent ranimer les moins audacieux ;
Dire que Ninias voit encor la lumière ,
Qu'il revient pour venger le meurtre de son pere.

Je veux de ce faux bruit faire trembler ma sœur ,
 Porter le désespoir jusqu'au fond de son cœur.
 Tandis qu'ici tu vas signaler ton courage ,
 Que ma vertu du mien va faire un triste usage !

S C E N E I I I.

B É L U S , *seul.*

ENFIN , c'en est donc fait : me voilà parvenu-
 Au point de m'abaisser aux pieds d'un inconnu ;
 De flatter une ardeur que j'ai tant méprisée ,
 Mais que le sort injuste a trop favorisée.
 De l'espoir le plus doux il faut me dépouiller ,
 Et du sang de ma sœur peut-être me souiller.
 Telle est donc de ces lieux l'influence cruelle ,
 Que même la vertu s'y rendra criminelle ;
 Et lorsque de ses soins la justice est l'objet ,
 Elle y doit emprunter les secours du forfait.
 Dieux jaloux , dont j'ai tant imploré la vengeance ,
 Confiez-m'en du moins l'invincible puissance.
 Si tel est de mon sang le malheureux destin ,
 Qu'il y faille ajouter un crime de ma main ,
 Que l'astre injurieux , qui sur ce sang préside ,
 Lui doive un assassin après un parricide.
 Grands Dieux ! si vous n'osez vous joindre à mon
 courroux ,
 Daignez pour un moment m'associer à vous.
 On vient. . . .

S C E N E I V.

B É L U S , A G É N O R.

B É L U S.

C'EST l'étranger. Que de trouble, à sa vue,
S'élève tout-à-coup dans mon ame éperdue !

(*A Agénor.*)

N'est-ce point abuser des momens d'Agénor ,
Que de vouloir ici l'entretenir encor ?
Seigneur , sans me flatter d'une vaine espérance ,
Puis-je attendre de vous un peu de confiance ?
Après un entretien mêlé de tant d'aigreur ,
Puis-je en espérer un plus conforme à mon cœur ?

A G É N O R.

Dès qu'il en bannira l'orgueil & la menace ,
Qu'il n'ira point lui-même exciter mon audace ,
Bélus peut-il penser qu'Agénor aujourd'hui
Manque de confiance ou de respect pour lui ?

B É L U S.

Je vais donc avec vous employer un langage
Dont jamais ma fierté ne me permit l'usage.
Je vois sur votre front une auguste candeur ,
Don du Ciel , que n'a point démenti votre cœur ,
Qui semble m'inviter à vous ouvrir sans crainte
Celui d'un Prince né sans détour & sans feinte.
Mais avant qu'à vos yeux de mes desseins secrets
Je développe ici les sacrés intérêts ,
Il m'importe , Seigneur , de regagner l'estime

D'un cœur que je ne puis croire que magnanime.
Vous avez cru , sans doute, instruit de mes desseins ,
Que l'ambition seule avoit armé mes mains.
En effet , à me voir appliqué sans relâche
Aux malheureux complots où mon courroux m'at-
tache ,
Qui ne croirois , Seigneur, du moins sans m'of-
fenser ,
A de honteux soupçons pouvoir se dispenser ?
Mais ce n'est pas sur moi , qu'aucun desir n'en-
flamme ,
C'est sur les Dieux qu'il faut en rejeter le blâme.
La fureur de régner ne m'a point corrompu ;
Je régnerois , Seigneur, si je l'avois voulu.
Si ma sœur elle-même avoit régné sans crime ;
Si sur moi son pouvoir eût été légitime ,
Ou si , pour la punir d'un parricide affreux ,
Les Dieux avoient été plus prompts , plus rigou-
reux ,
Vous ne me verriez point attaquer sa puissance ,
Ou sur ces Dieux trop lents usurper la vengeance :
Mais ils m'ont de leurs soins dénié la faveur ,
Comme si c'étoit moi qu'eût offensé ma sœur ;
Ou que je dusse seul embrasser leur querelle.
Je ne suis que pour eux , ils ne sont que pour elle.
Mais vous , qu'à mes desseins j'éprouve si fatal ,
Lorsque vous devriez en être le rival ,
Avec une vertu que l'univers révere ,
Qui devrait d'elle-même épouser ma colère ,
Je ne vois qu'un Héros protecteur des forfaits ,
Qui se laisse entraîner au torrent des bienfaits.
Car ne vous flattez point qu'avec quelqu'innocence

Vous puissiez de ma sœur embrasser la défense.
Eh ! comment se peut-il qu'épris de Ténéfis ,
Vous ayez pu , Seigneur , servir Sémiramis ?
Quel étoit donc l'espoir du feu qui vous anime ?
Vous saviez mes projets ; ignorez-vous son crime ?

A G É N O R.

Et que m'importe à moi ce forfait odieux ?
Est-ce à moi sur ce point de prévenir les Dieux ?
Pour vous charger ici du soin de son supplice ,
Est-ce à vous que le Ciel a commis sa justice ?
Seigneur , dans ses desseins votre cœur trop ardent
Ne cache point assez le piège qu'il me tend.
De vos divers complots la trame découverte
Vous fait de votre sœur vouloir hâter la perte ;
Dans le dessein affreux d'attenter à ses jours ,
Vous voulez lui ravir son unique secours.
Cessez de me flatter que l'univers m'admire ,
Pour m'en faire un devoir de refuser l'Empire ,
De rejeter l'honneur d'un hymen glorieux. . .

B É L U S.

Dites plutôt , Seigneur , d'un hymen odieux.
Oui , je veux vous ravir ce honteux diadème ,
Vous ôter à la Reine , & vous rendre à vous-même ,
Retenir la vertu qui fuit de votre sein ,
De ma fille & de moi vous rendre digne enfin.
Je vois où malgré vous le dépit vous entraîne ,
Mais je veux qu'en Héros la raison vous ramène ,
Dussé-je en suppliant embrasser vos genoux.
Je ne vous nierai pas que j'ai besoin de vous ;
C'est en dire beaucoup pour une ame assez fière ,
Que l'on ne vit jamais descendre à la prière ;
Et si je m'en rapporte au bruit de vos vertus ,

C'est en dire encor plus pour vous que pour Bélus ;
 Croyez que le desir de sauver une vie
 Qui malgré tous vos soins pourroit m'être ravie ,
 N'est pas ce qui m'a fait vous appeler ici ;
 Ne me soupçonnez point d'un si lâche souci ;
 Foibles raisons pour moi , mon cœur en a bien
 d'autres ,

Que je veux essayer de rendre aussi les vôtres.
 Suffiez-vous révéler mes secrets à ma sœur ,
 Je vais vous découvrir jusqu'au fond de mon cœur.
 Quelque soin qui pour elle ici vous intéresse ,
 Je n'exige de vous ni serment , ni promesse.
 Quel péril trouverois-je encore à m'expliquer ?
 Je n'ai plus rien à perdre , & j'ai tout à risquer.
 De mon indigne sœur la mort est assurée ,
 Malgré les Dieux & vous , mon courroux l'a jurée ;
 Oui , Seigneur , & ce jour terminera les siens ;
 Deviendra le plus grand ou le dernier des miens.
 Les conjurés sont prêts ; leur troupe audacieuse
 Portoit jusques sur vous une main furieuse ,
 Si je n'eusse arrêté leurs complots inhumains.
 Quoique vous seul ici traversiez mes desseins ,
 La vertu sur mon cœur fut toujours trop puissante ,
 Pour pouvoir immoler une tête innocente :
 Mais je ne puis souffrir qu'avec tant de valeur
 Vous vous déshonoriez à protéger ma sœur.
 Si je vous haïssois , votre mort est certaine ;
 Je n'ai qu'à vous livrer à l'hymen de la Reine.
 Mais je veux vous ravir à ce honteux lien ;
 Et , pour y parvenir , je n'épargnerai rien.
 Abandonnez la sœur , je vous réponds du frère.
 Dites-moi , Ténéüs vous est-elle encor chère ?

AGÉNOR.

A G É N O R.

Cruel ! n'achevez pas, j'entrevois vos desseins :
Offrez à d'autres vœux vos présens inhumains.
Laissez-moi ma vertu ; la vôtre trop farouche
À mon cœur affligé n'offre rien qui le touche ;
Et j'aime mieux encore essuyer vos mépris,
Que de vous voir tenter de m'avoir à ce prix.
Si vous l'aviez pensé, je tiendrois votre estime
Plus honteuse pour moi que ne seroit un crime.
Votre fille m'est chère, & jamais dans mon cœur
Je ne sentis pour elle une plus vive ardeur ;
Je l'aime, je l'adore, & mon ame ravie
Eût préféré sa main au trône de l'Asie.
Je conçois tout le prix d'un bonheur si charmant ;
Mais je le conçois plus en héros qu'en amant.
Vous remplissez mon cœur de douleur & de rage,
Sans remporter sur lui que ce foible avantage.
Triste & désespéré de vos premiers refus,
Et d'un illustre hymen moins touché que confus,
J'allois quitter ces lieux malgré ma foi promise,
Honteux qu'à mon dépit la Reine l'eût surprise :
Mais, Seigneur, c'est assez pour m'attacher ici,
Que de tous vos complots vous m'ayez éclairci.
Votre sœur en moi seul a mis son espérance ;
Fallût-il de mon sang payer sa confiance,
Aux plus affreux dangers vous me verrez courir,
Sans donner à l'amour seulement un soupir.

B É L U S.

Courez donc immoler Ténéfis elle-même,
Une Princesse encor qui peut-être vous aime ;
Car enfin, à juger de son cœur par le mien,
Mon penchant doit assez vous répondre du sien.

Tom. II.

8

Mais votre cœur se fait une gloire sauvage
De refuser du mien un si précieux gage.
Mon fils, d'un nom si doux laissez-moi vous
nommer ,

Et dans ses soins pour vous mon cœur se confirme
Une fausse vertu vous flatte & vous abuse,
Au véritable honneur votre cœur se refuse.
Fait-il donc consister sa gloire à protéger
Des crimes dont déjà vous m'auriez dû venger ?

AGÉNOR.

Voyez où vous emporte une aveugle colere.
Eh ! qui défends-je ici ? La sœur contre le frère.
Votre cœur croit en vain l'emporter sur le mien !
Malgré tout mon amour, je n'écoute plus rien.
Mais si l'on en vouloit à votre illustre tête,
Ma main à la sauver n'en sera pas moins prête.
Entre la Reine & vous, juste, mais généreux,
Je me déclarerai pour les plus malheureux.
Adieu, Seigneur : je sens que ma vertu chancelle
Et j'en dois à ma gloire un compte plus fidele.
Je ne vous cache point ma foiblesse & mes pleurs,
Mon cœur est déchiré des plus vives douleurs ;
Mais il faut mériter, par un effort sublime,
S'il ne m'aime, du moins que le vôtre m'estime
Vous pouvez vous flatter, malgré votre courroux
Que vous m'avez rendu plus à plaindre que vous.

S C E N E V.

B É L U S , *seul.*

ESCLAVE des bienfaits , moins grand que téméraire ,
puisque tu veux mourir , il faut te satisfaire.
Après t'avoir rendu maître de mes secrets ,
il faut que de tes jours je le sois désormais.
Grands Dieux ! qui ne m'offrez que de chères victimes ,
le me les rendrez-vous jamais plus légitimes ?
Mais puisque vous voulez un crime de ma main ,
Dieux cruels ! il faut bien s'y résoudre à la fin.

S C E N E V I.

B É L U S , T É N É S I S .

T É N É S I S .

AH , Seigneur ! est-ce vous ? Que mon ame éperdue
ait besoin ici d'une si chère vue !
Je ne fais quels projets on médite en ces lieux ,
mais je ne vois par-tout que soldats furieux ,
de des fronts menaçans , qu'épouvante , que
trouble.
Le garde du palais à grands flots se redouble.
S ij

La Reine frémissante erre de toutes parts ,
 Et je n'en ai reçu que de tristes regards ,
 Quoiqu'elle m'ait appris que son hymen s'apprête.
 Mais quels apprêts , grand Dieux , pour une telle
 fête !

Que mon cœur , alarmé de tout ce que je voi ,
 En conçoit de douleur , & de trouble , & d'effroi !
 D'un son tumultueux tout ce palais résonne ,
 Et je fais qu'en secret la Reine vous soupçonne.

B É L U S.

Ma fille , elle fait plus que de me soupçonner ,
 Et de bien d'autres cris ces lieux vont résonner.
 Que ces tristes apprêts qui causent vos alarmes ,
 Vont vous coûter encor de soupirs & de larmes,
 Ma chere Ténéfis ! On fait tous mes projets ,
 Et c'est contre moi seul que se font tant d'apprêts

T É N É S I S.

Pourquoi donc en ces lieux vous arrêter encore ?
 Souffrez que pour vous-même ici je vous implore
 Fuyez , daignez du moins tenter quelque secours
 Qui d'un père si cher me conserve les jours.
 Mais un reste d'espérance me flatte & vient me leurrer
 Je crois même , Seigneur , devoit vous en instruire
 Agénor a pour moi témoigné quelque ardeur
 Que n'aura point peut-être étouffé ma rigueur.
 Ainsi que son pouvoir , sa valeur est extrême.
 Que ne fera-t-il point pour plaire à ce qu'il aime ?

B É L U S.

Agénor ! ah ! ma fille , il n'y faut plus penser.
 L'insolent ! à quel point il vient de m'offenser !
 Ténéfis , si c'est-là votre unique espérance ,
 Vous me verrez bientôt immoler sans défense.

Je veux à votre gloire épargner un récit
Qui ne vous causeroit que honte & que dépit.
Au maître des humains je vous avois unie.
Après m'être flatté d'une gloire infinie,
Il m'a fallu descendre à des nœuds sans éclat ;
Et d'un soin si honteux je n'ai fait qu'un ingrat.
Ma fille, on vous préfère une Reine barbare ;
Contre vous, contre moi, pour elle on se déclare.
Je me suis abaissé jusques à supplier ;
Mais qu'un vil étranger vient de m'humilier !

T É M É S I S.

Je vous connois tous deux ; violens l'un & l'autre,
Son cœur fier n'aura pas voulu céder au vôtre ;
Une timide voix saura mieux le fléchir.
Je n'examine rien, s'il peut vous secourir.
Souffrez pour un moment que je m'offre à sa vue.

B É L U S.

Ma fille, il n'est plus tems, sa perte est résolue.
Plus que les miens ici ses jours sont en danger ;
De ses lâches refus son sang va me venger.
Adieu. De ce palais, où bientôt le carnage
Va n'offrir à vos yeux qu'une effroyable image,
Fuyez ; dérobez-vous de ce funeste lieu,
Où je vous dis peut-être un éternel adieu.

S C E N E V I I.

T É N É S I S , seule.

O SORT, si notre sang te doit quelques victimes,
La Reine à ton courroux n'offre que trop de crimes.
Hélas! c'en est donc fait, & je touche au moment
Où je verrai périr mon pere, ou mon amant,
L'un par l'autre; & tous deux, soit l'amant, soit
le pere,
Ils n'armeront contr'eux qu'une main qui m'est
chere,
Et ne me laisseront, pour effuyer mes pleurs,
Que celle qui viendra de combler mes malheurs.
Mais, en est-ce un pour moi que la mort d'un perfide
Qui préfère à ma main une main parricide?
Dès qu'un lâche intérêt le jette en d'autres bras,
Que m'importe son sort! Ce qu'il m'importe? hélas!
Malheureuse! malgré ta tendresse trahie,
Dis qu'il s'importe encor plus que ta propre vie,
Et que l'ingrat lui seul occupe plus ton cœur
Qu'un pere infortuné n'excite ta douleur.
Non, non, malgré Bélus, il faut que je le voie;
De leur hymen du moins je veux troubler la joie,
M'offrir à leurs regards, l'œil ardent de courroux;
Les immoler tous deux à mes transports jaloux.
Hélas! que ma douleur tromperoit mon attente!
L'ingrat ne me verroit qu'affligée & mourante,
Loin de les immoler, me traîner à l'Autel,

Et moi-même en mon sein porter le coup mortel ;
De leur hymen offrir pour première victime
Un cœur qui, sans amour , auroit été sans crime.
Ah , lâche ! si tu veux t'immoler en ce jour ,
Que ce soit à ta gloire , & non à ton amour.
N'importe , il faut le voir : un repentir peut-être
A mes pieds , malgré lui , ramenera le traître.
Pour mon pere du moins implorons son secours ,
Lui seul peut m'assurer de si précieux jours.
Heureuse que ce soin puisse aux yeux d'un parjure
Voiler ceux que l'amour dérobe à la nature !

Fin du troisieme Acte.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

AGÉNOR, *seul.*

OU vais-je, malheureux ! & quel est mon espoir ?
Indomptable fierté, chimérique devoir ,
Si tu veux qu'à tes loix la gloire encor m'enchaîne,
Cache donc mieux l'abîme où mon dépit m'entraîne,
Ou ne me réduis point à te sacrifier
Un bien à qui mon cœur se promet tout entier.
Ah ! fuyons de ces lieux , ou laissons dans mon ame
Renaître les transports de ma première flamme.
Allons chercher ailleurs des lauriers dont l'honneur
Flatte plus ma vertu , coûte moins à mon cœur.
Il ne me reste plus , pour l'ébranler encore ,
Que de m'offrir aux yeux de celle que j'adore.
Qu'à regret je combats ce funeste desir !

S C E N E I I.

TÉNÉSIS, AGÉNOR.

AGÉNOR.

MAIS je la vois ; grands Dieux ! que vais-je
devenir ?

Fuyons, n'attendons pas que mon ame éperdue
S'abandonne aux transports d'une si chere vue.

TÉNÉSIS.

Ne fuyez point, Seigneur ; un cœur si généreux
Ne doit point éviter l'abord des malheureux.

Hélas ! je ne viens point pour troubler par mes
larmes

Un hymen qui pour vous doit avoir tant de charmes.

Vous ne me verrez point, contraire à vos desirs ,

A des transports si doux mêler mes déplaisirs.

Je viens, Seigneur, je viens, tremblante pour un
pere,

Confier à vos soins une tête si chere,

Embrasser vos genoux, & d'un si ferme appui

Implorer le secours moins pour moi que pour lui.

Je ne demande point qu'à la Reine infidele,

Pour sauver des ingrats, vous vous armiez contr'elle ;

Tant d'espoir n'entre point au cœur des malheureux ;

Ils ne savent former que de timides vœux.

Non, d'un amour juré sous de si noirs auspices,

Je n'attends plus, Seigneur, de si grands sacrifices,

Hélas ! qui m'auroit dit qu'après des soins si doux ,
 Je viendrois sans succès tomber à vos genoux ;
 Qu'on ne me répondroit que par un froid silence ?
 Ah ! d'un regard du moins rendez-moi l'espérance.
 Ne suffisoit-il pas du refus de ma main ,
 Sans me plonger encor le poignard dans le sein ?
 Daignez prendre pitié d'une triste famille.
 N'immolez pas du moins le pere avec la fille.

A G É N O R.

Ah ! ne m'outragez point par cet indigne effroi ;
 Si j'immole quelqu'un , ce ne sera que moi.
 N'accablez point vous-même un amant déplorable ,
 Plus malheureux que vous , peut-être moins cou-
 pable.

Hélas ! où malgré moi m'avez-vous engagé !
 Dans quel abîme affreux vos rigueurs m'ont plongé !
 Il est vrai qu'au dépit mon ame abandonnée
 A voulu se venger par un prompt hyménée.
 J'ai fait plus ; un devoir sacré , quoiqu'inhumain ,
 M'a fait avec fierté rejeter votre main.
 Mais on en exigeoit pour prix un sacrifice
 Dont jamais ma vertu n'admettra l'injustice ;
 Et si je vous avois acceptée à ce prix ,
 Vous-même ne m'eussiez reçu qu'avec mépris.
 C'en est pas que mon cœur , rebuté de la chaîne ,
 Se soit un seul moment écarté vers la Reine.
 J'aurois trop à rougir si pour Sémiramis
 J'avois abandonné l'aimable Ténéüs.
 Je la perds cependant , si je lui suis fidele.
 Si je lui sacrifie une Reine cruelle ,
 Je ne suis plus qu'un cœur sans honneur & sans foi ;

Sceptre , maîtresse , honneur , tout est perdu pour moi.

Adieu , Madame , adieu ; je vais loin de l'Asie
Signaler la fureur dont mon ame est saisie :
Mais avant mon départ je sauverai Bélus ,
Je sauverai la Reine , & ne vous verrai plus.
A des périls trop sûrs c'est exposer ma gloire ,
Que d'oser à vos yeux disputer la victoire.

T É N É S I S .

Hélas ! malgré les soins de ce que je me doi ,
Que la mienne , Seigneur , sera triste pour moi !
Qu'Agénor frémiroit de mon destin barbare ,
S'il savoit comme moi tout ce qui nous sépare ,
Et de combien d'horreurs nos cœurs sont menacés !
Mais sans vous informer de mes malheurs passés ,
Je ne souffrirai point qu'une flamme si belle
Dont je mérite peu l'attachement fidele ,
Pour tout prix des secours que j'implore de vous ,
Vous fasserez renoncer à l'espoir le plus doux.
Quoi qu'il m'en coûte , il faut vous donner à la
Reine ;

Je veux former moi-même une si belle chaîne ,
Ne pouvant vous payer que du don de sa foi :
Mais croyez , si ma main eût dépendu de moi ,
Que j'aurois fait , Seigneur , le bonheur de ma vie
De voir à vos vertus ma destinée unie ;
Et si jamais le sort pouvoit nous rapprocher ,
Que votre cœur n'auroit rien à me reprocher.
Je ne vous nierai pas , Seigneur , que je vous aime ;
Je trouve à vous le dire une douceur extrême ,
Et l'amour n'a point cru déshonorer mon cœur ,
En y faisant pour vous naître une vive ardeur.

Mais , hélas ! cet aveu , si doux en apparence ,
N'en doit pas plus , Seigneur , flatter votre espérance.

Je ne fais point former de parjures liens.
Quoiqu'un âge bien tendre ait vu serrer les amens ,
Il n'en est pas moins vrai qu'un funeste hyménée
Aux joix d'un autre époux soumet ma destinée.

AGÉNOR.

Vous , Madame ?

TÉNÉSIS.

Et j'ai cru devoir vous révéler
Ce qu'ici vainement je voudrois vous celer.
Ce seroit vous trahir. . . .

AGÉNOR.

Ah ! cruelle Princesse,
De quel barbare prix payez-vous ma tendresse !
Et puisqu'enfin j'allois abandonner ces lieux ,
Pourquoi me dévoiler ces secrets odieux ?

TÉNÉSIS.

Trop d'espoir eût séduit votre ame généreuse.

AGÉNOR.

Mais il en eût rendu la douleur moins affreuse.
Hélas ! que le destin , en unissant nos cœurs ,
S'est bien fait un plaisir d'égaliser nos malheurs !
Comme vous à l'hymen engagé dès l'enfance ,
Cependant de ses nœuds j'ai bravé la puissance ;
Et de tous les sermens dont j'attestai les Dieux ,
Je n'ai gardé que ceux que je fis à vos yeux.
Quelle étoit cependant celle à qui l'hyménée
Du parjure Agénor joignit la destinée ?
J'ignore encor son nom : mais je sais que jamais
La jeunesse ne vit briller autant d'attraits.

511

S'ils ont pu se former , qu'elle doit être belle !
 La seule Ténéfis l'emporteroit sur elle.
 Que vous plaindrez mon sort à ce fatal récit !
 Près de Sinope. . . .

T É N É S I S.

O Ciel ! quel trouble me saisit !
 Ne fut-ce point , Seigneur , près d'un antre terrible ,
 Des décrets du destin interprete invisible ?

A G É N O R.

C'est là , pour la première & la dernière fois ,
 Que je vis la beauté qu'on soumit à mes loix.
 Du pyrope éclatant sa tête étoit ornée ;
 Sans pompe cependant elle fut amenée.
 Un mortel vénérable , & dont l'auguste aspect
 Inspiroit à la fois la crainte & le respect ,
 Conduisoit à l'autel cette jeune merveille ;
 Age peu différent , suite toute pareille ,
 Un prêtre , deux vieillards , nul esclave près d'eux.
 De la pourpre des Rois on nous orna tous deux.

T É N É S I S.

Mais , Seigneur , à l'autel ne vit-on point vos meres ?

A G É N O R.

L'un & l'autre avec nous , nous n'avions que nos
 peres.

T É N É S I S.

Achevez.

A G É N O R.

J'ai tout dit.

T É N É S I S.

Hélas ! c'étoit donc vous ?

A G É N O R.

Quoi ! Madame ?

Tome II.

T

T É N É S I S.

Ah , Seigneur ! vous êtes mon époux.

A G É N O R.

Moi , votre époux ! qui ? moi ! le fils de Mermécide !

T É N É S I S.

Ah , Seigneur ! ce nom seul de notre hymen décide ;

Bélus m'en a parlé cent fois avec transport ,

De ce fils disparu plaignant toujours le sort.

De celui des humains ce fils doit être arbitre.

A G É N O R.

Mon cœur est moins touché d'un si superbe titre ,
Que d'un bien. . .

T É N É S I S.

Terminons des transports superflus.

Adieu , Seigneur , adieu ; je cours chercher Bélus.

Les momens nous sont chers ; il faut que je vous
laisse.

S C E N E I I I.

A G É N O R , *seul.***Q**U'AI-JE entendu ? qui ? moi , l'époux de la
Princesse !

Et comment ce Bélus , si jaloux de son rang ,

A-t-il pu se choisir un gendre de mon sang ?

Mais quel est donc celui dont le Ciel m'a fait naître ,

Si l'univers en moi doit adorer un maître ?

SCENE IV.

MIRAME, AGÉNOR.

MIRAME.

SEIGNEUR, un étranger, qui se cache avec soin,
Demande à vous parler un moment sans témoin.

AGÉNOR.

Qu'il entre.

SCENE V.

AGÉNOR, *seul.*

Cependant, que mon ame agitée,
Tout entiere aux plaisirs dont elle est transportée,
Auroit ici besoin d'un peu de liberté !

SCENE VI.

MERMÉCIDE , AGÉNOR , MIRAME.

AGÉNOR.

APPROCHEZ , vous pouvez parler en sûreté.

MERMÉCIDE.

D'un secret important chargé de vous instruire...
Mais daignez ordonner , Seigneur , qu'on se retire.AGÉNOR, à *Mirame*.

Sortez.

SCENE VII.

AGÉNOR , MERMÉCIDE.

AGÉNOR.

HÉ bien ! quel est ce secret important ?
Hâtez-vous , tout m'appelle ailleurs en cet instant.

MERMÉCIDE.

Seigneur , dans ce billet que j'ose ici vous rendre ..

AGÉNOR,

De quelle main ?

MERMÉCIDE.

Lisez , & vous allez l'apprendre.

AGÉNOR.

C'est de Bélus, sans doute; & son cœur généreux
Daigne encor. . . mais lisons.

(*Mermécide tire un poignard, & le lève pour
frapper Agénor.*) .

AGÉNOR, arrêtant le bras de Mermécide.

Arrête, malheureux !

D'une si foible main, qu'esperes-tu, perfide ?
Mais qu'est-ce que je vois ? Grands Dieux, c'est
Mermécide !

MERMÉCIDE.

Ciel ! que vois-je à mon tour ? Mérodate, mon fils !
Et, pour comble d'horreurs, parmi mes ennemis !

AGÉNOR.

Seigneur, ne mêlez point d'amertume à ma joie ;
Pénétré du bonheur que le Ciel me renvoie,
Mon cœur ne ressent jamais tant de douceur.

MERMÉCIDE.

Et le mien n'a jamais senti tant d'horreur. . .
En quels lieux m'offrez-vous une tête si chère ?

AGÉNOR.

O Ciel ! à quels transports reconnois-je mon père !

MERMÉCIDE.

Dieux ! ne m'a-t-il coûté tant de soins, tant de
pleurs,

Que pour le voir lui seul comble tous mes mal-
heurs !

De l'éclat qui vous suit que mon ame alarmée,
Cruel ! en d'autres lieux auroit été charmée !

Ah ! fils trop imprudent, que faites-vous ici ?

De votre sort affreux tremblez d'être éclairci.

Mais j'apperçois la Reine, ingrat ! & je vous laisse.

T iij

AGÉNOR.

Ah ! de noms moins cruels honorez ma tendresse.
 Du plaisir de vous voir ne privez point mes yeux.
 Vous n'avez près de moi rien à craindre en ces
 lieux.

SCENE VIII.

SÉMIRAMIS, AGÉNOR, MERMÉCIDE.

SÉMIRAMIS.

Que dites-vous, Seigneur ? Et quel soin vous
 arrête ,

Lorsque mille périls menacent notre tête ?
 Babylone en fureur s'arme de toutes parts ,
 On a déjà chassé nos soldats des remparts ;
 De ce palais bientôt les mutins sont les maîtres ,
 Si ce bras triomphant n'en écarte les traîtres.
 Venez , Seigneur , venez , accompagné de moi .
 Leur montrer leur vainqueur , mon époux & le
 Roi.

Eh quoi ! loin de voler où ma voix vous appelle ,
 De nos périls communs négligeant la nouvelle ,
 A peine vous daignez. . . Mais qui vois-je avec
 vous ?

Mon ennemi , Seigneur , & le plus grand de toi .
 Ah , traître ! enfin le Ciel te livre à ma vengeance :

AGÉNOR.

Daignez de ces transports calmer la violence.

De quels crimes s'est donc noirci cet étranger,
Pour forcer une Reine à vouloir s'en venger ?

S É M I R A M I S.

De quels crimes, Seigneur ? Le perfide ! le lâche !
Mais en vain à la mort votre pitié l'arrache ;
Le Ciel même dût-il s'armer en sa faveur,
Rien ne peut le soustraire à ma juste fureur.

A G É N O R.

Je vous ai déjà dit que j'ignore son crime ;
Quel qu'il soit cependant, j'adopte la victime ;
Cet étranger m'est cher, j'ose même aujourd'hui
Ici, comme de moi, vous répondre de lui.
Dès mes plus jeunes ans je connois Mermécide.

S É M I R A M I S.

Vous n'avez donc connu qu'un rebelle, un paria,
Indigne de la vie, & de votre pitié ;
Que, loin de dérober à mon inimitié,
Vous devriez livrer vous-même à ma justice,
Ou m'en laisser du moins ordonner le supplice.
Pour le priver, Seigneur, d'un si puissant secours,
Faut-il vous dire encor qu'il y va de mes jours ?
Mais, ingrat ! ce n'est pas ce qui vous intéresse.
En vain je fais pour vous éclater ma tendresse :
Ce généreux secours qu'on m'avoit tant promis
Se termine à sauver mes plus grands ennemis.

A G É N O R.

Madame, si le Ciel ne vous en fit point d'autres,
Vous me verrez long-tems le protecteur des vôtres.
Si celui-ci sur-tout a besoin de secours,
Jusqu'au dernier soupir je défendrai ses jours.
Il n'est Empire, honneur que je ne sacrifie
Au soin de conserver une si chère vie.

SÉMIRAMIS.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ? Je ne sais quelle hor-
reur

Se répand tout-à-coup jusqu'au fond de mon cœur.
Je ne vois dans leurs yeux qu'un trouble qui me
glace.

Seigneur, entre vous deux qu'est-ce donc qui se passe ?
Quel intérêt si grand prenez-vous à ses jours ?

AGÉNOR.

Est-il besoin encor d'éclaircir ce discours ?
Voulez-vous qu'à vos coups j'abandonne mon père ?

MERMÉCIDE.

Non , je ne le suis pas : mais voilà votre mère.

AGÉNOR.

Ma mère !

SÉMIRAMIS.

Lui , mon fils ! Grand Dieux , qu'ai-je entendu !
Cher Agénor , hélas ! je vous ai donc perdu ?

MERMÉCIDE.

Heureuse bien plutôt qu'en cette horrible flamme
Un mystère plus long n'ait point nourri votre âme !
Je n'ai laissé que trop Ninias dans l'erreur ;
Je frémis des périls où j'ai livré son cœur.
Eh ! qui pouvoit prévoir qu'une ardeur criminelle
Relégueroit au loin la nature infidelle ?
Revenez tous les deux de votre étonnement ,
Et vous , Reine , encor plus , de votre égarement.
Voilà ce Ninias si digne de son père ,
Mais à qui les destins devoient une autre mère.

NINIAS.

Mermécide , arrêtez : c'est ma mère , & je veux
Qu'en la respecte autant qu'on respecte les Dieux.

Je n'oublierai jamais que je lui dois la vie ,
Et je ne prétends pas qu'aucun autre l'oublie.

S É M I R A M I S.

Non , tu n'es point mon fils : en vain cet imposteur
Prétend de mon amour démentir la fureur ;

Si tu l'étois , déjà la voix de la nature
Eût détruit de l'amour la première imposture.

Il n'est qu'un seul moyen de me montrer mon fils ,
C'est par un prompt secours contre mes ennemis .

Qu'à mon courroux sa main prête son ministère ,
Qu'il s'immole ; à ce prix je deviendrai sa mere.

Mais je ne la suis pas ; je n'en ressens du moins
Les entrailles , l'amour , les remords , ni les soins.

Cruel ! pour me forcer à te céder l'Empire ,
Il suffisoit de ceux que mon amour m'inspire.

Tu n'avois pas besoin d'emprunter contre lui
D'un redoutable non l'incestueux appui.

Vate joindre à Bélus , cœur ingrat & perfide !

Rends-toi digne de moi par un noir parricide ;

Vienstoi-même chercher dans mon malheureux flanc
Les traces de Ninus & le sceau de ton sang.

Mais soit fils , soit amant , n'attends de moi , bar-
bare !

Que les mêmes horreurs que ton cœur me prépare.

Comme fils , n'attends rien d'un cœur ambitieux ;

Comme amant , encor moins d'un amour furieux.

Je périrai le front orné du diadème ;

Et , s'il faut le céder , tu périras toi-même.

Ingrat ! je t'aime encore avec trop de fureur ,

Pour te sacrifier les transports de mon cœur.

Garde-toi cependant d'une amante outragée ;

Garde toi d'une mere à ta perte engagée.

Adieu : fuis, sans tarder , de ces funestes lieux ;
 Respectes-y du moins mere , amante , ou les Dieux.

N I N I A S.

Où, je vais vous prouver , par mon obéissance ,
 Combien le nom de mere a sur moi de puissance.
 Puisse à votre grand cœur, ce nom qui m'est si doux,
 N'inspirer que des soins qui soient dignes de vous !

S C E N E I X.

S É M I R A M I S, P H É N I C E.

S É M I R A M I S.

INGRAT ! quels soins veux-tu que la nature inspire
 A ce cœur qui jamais n'en reconnut l'empire ?
 Ce cœur infortuné, que l'amour a séduit ,
 A t'aimer comme un fils fut-il jamais instruit ?
 Un moment suffit-il pour éteindre une flamme
 Que le courroux du Ciel irrite dans mon ame ?
 Penses-tu qu'en un cœur si sensible à l'amour ,
 L'effort d'en triompher soit l'ouvrage d'un jour ?
 Parce que tu me hais, tu le trouves facile ;
 Ta vertu contre moi te sert du moins d'asyle.
 Nature trop muette , & vous, Dieux ennemis ,
 Instruisez-moi du moins à l'aimer comme un fi's ;
 Ou prêtez-moi contr'elle un secours favorable ,
 Ou laissez-moi sans trouble une flamme coupable.
 Mais , pourquoi m'alarmer de ce fils imposteur ,
 Supposé par Bélus , démenti par mon cœur ?

Quelle foi près de lui doit trouver Mermécide ?
Puis-je en croire un moment un témoin si perfide ?
Ninias ne vit plus , un frivole fouci...

PHÉNICE.

Mégabise en mourant n'a que trop éclairci
Ce doute malheureux où votre cœur se livre ,
Madame ; Ninias n'a point cessé de vivre.
Avez-vous oublié tout ce que de son sort
Vient de vous révéler un fidele rapport ?
Et quel funeste espoir peut vous flatter encore ,
Puisqu'enfin Ténéfis est celle qu'il adore ?
Vous seule l'ignorez , lorsque toute la Cour
Retentit dès long-tems du bruit de son amour.
Loin d'en croire aux transports qui séduisent votre
ame ,
Dans ce péril pressant , songez à vous , Madame .

SÉMIRAMIS.

Qu'esperes-tu de moi dans l'état où je suis ?
Détester mes forfaits est tout ce que je puis.
Toute en proie aux horreurs dont mon ame est
troublée ,
Je cede au coup affreux dont je suis accablée.
Je succombe , Phénice , & mon cœur abattu
Contre tant de malheurs se trouve sans vertu.
Mais quoi ! seule à gémir de mon sort déplorable ,
J'en laisserois jouir le cruel qui m'accable !
Mon sceptre & mon amour m'ont coûté trop d'hor-
reurs ,

Pour n'y pas ajouter de nouvelles fureurs.
Quelque destin pour eux que mon cœur ait à craindre,
Le vainqueur plus que moi sera peut-être à plaindre.
Non , je ne verrai point triompher Ténéfis

Des malheurs où le sort réduit Sémiramis.
Sur l'objet que sans doute un ingrat me préfère ,
Il faut que je me venge & d'un fils & d'un frère.
Elle est entre mes mains , & le fidele Arbas ,
Au gré de mon courroux , a juré son trépas.
Rentrons, c'est dans le sang d'une indigne rivale
Qu'il faut que ma fureur désormais se signale.
Embrâsons ce palais par mes soins élevé ;
Sa cendre est le tombeau qui m'étoit réservé.
C'est là que je prétends du sang de son amante
Oïfrir à Ninias la cendre encor fumante.
L'ingrat qui croit peut-être insulter à mon sort ,
Donnera malgré lui des larmes à ma mort.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

S É M I R A M I S , *seule.*

QUE deviens-je ? Où fuirai-je ? Amante déplorable ,

Épouse sans vertu , mère encor plus coupable ,
Où t'iras-tu cacher ? Quel gouffre assez affreux
Est digne d'enfermer ton amour malheureux ?
Tu n'en fis pas assez , Reine de sang avide ,
Il falloit joindre encor l'inceste au parricide ;
Tes vœux n'auroient été qu'à demi satisfaits.
Grands Dieux ! devois-je craindre , après tant de
forfaits ,

Après que mon époux m'a servi de victime ,
Que vous pussiez encor me réserver un crime ?
Terre , ouvre-moi ton sein , & redonne aux Enfers
Ce monstre dont ils ont effrayé l'Univers :
Dérobe à la clarté l'abominable flamme
Dont les feux du Ténare ont embrasé mon ame.
Dieux , qui m'abandonnez à ces honteux trans-
ports ,

N'en attendez , cruels ! ni douleurs , ni remords.
Je ne tiens mon amour que de votre colere :

Tome II.

V

Mais pour vous en punir, mon cœur veut s'y complaire ;

Je veux du moins aimer comme ces mêmes Dieux,
 Chez qui seuls j'ai trouvé l'exemple de mes feux.
 Cesse de t'en flatter, malheureuse mortelle ;
 Ou crois-tu de tes feux trouver l'affreux modèle !
 Et quel indigne espoir vient t'agiter encor ?
 Crois-tu dans Ninias retrouver Agénor ?
 Contente-toi d'avoir sacrifié le père ,
 Et reprends pour le fils des entrailles de mère.
 Dangereux Ninias, ne t'avois-je formé
 Si grand, si généreux, si digne d'être aimé,
 Que pour me voir moi-même adorer mon ouvrage,
 Et trahir la nature, à qui j'en dois l'hommage ?
 Mais de quel bruit affreux ? . . .

S C E N E I I.

S É M I R A M I S , P H É N I C E , A R B A S.

S É M I R A M I S.

CIEL ! qu'est-ce que je vois
 Phénice, où courez-vous ? Et d'où naît votre effroi ?

P H É N I C E.

Fuyez, Reine, fuyez ; vos soldats vous trahissent
 Du nom de Ninias tous ces lieux retentissent ;
 A peine a-t-il paru, qu'à son terrible aspect
 Vos gardes n'ont fait voir que crainte & que respect.

La fierté dans les yeux , & bouillant de colere ,
J'ai vu lui-même encor votre perfide frere ,
Des soldats mutinés échauffant la fureur ,
Ordonner à grands cris le trépas de saœur.
Où sera votre asyle en ce moment funeste ?

SÉMIRAMIS.

Va , ne crains rien pour moi , tant qu'un soupir
me reste.

Au gré de son courroux le Ciel peut m'accabler ;
Mais ce sera du moins sans me faire trembler.
Arbas , je fais pour moi jusqu'où va votre zele ,
Et vous êtes le seul qui me restez fidele.
En remettant ici la Princesse en vos mains ,
Je vous ai déclaré quels étoient mes desseins.
Allez , & vous rendez , par votre obéissance ,
Digne de mes bienfaits & de ma confiance.
longez dans quels périls vous vous précipitez ,
Si ces ordres bientôt ne sont exécutés.

SCENE III.

SÉMIRAMIS , PHÉNICE.

SÉMIRAMIS.

ET nous , allons , Phénice , au-devant d'un bar-
bare ,
Nous exposer sans crainte à ce qu'il nous prépare ;
Viens me voir terminer mon déplorable sort.
Suis-moi , je vais t'apprendre à mépriser la mort.
V ij

S C E N E I V.

NINIAS, SÉMIRAMIS, PHÉNICE.

S É M I R A M I S.

MAIS , qu'est-ce que je vois ? ... Ah ! courroux
si terrible ,

Qu'à cet aspect si cher vous devenez flexible !
Traître ! que cherches-tu dans ces augustes lieux ?

N I N I A S.

La mort , ou le seul bien qui me fût précieux.
Ce que j'y cherche ? Hélas ! j'y viens chercher ma
mere ;

J'y viens livrer un fils à toute sa colere.

S É M I R A M I S

Toi , mon fils , toi , cruel ! l'objet de ma fureur ,
Que je ne puis plus voir sans en frémir d'horreur !
Tandis que devant moi ton orgueil s'humilie ,
Je vois que tu voudrois pouvoir m'ôter la vie.
Mais Ténésis retient un si noble courroux ,
Incertain de son sort, on tremble devant nous ;
On vient livrer un fils à toute ma colere ,
Tandis qu'au fond de l'ame on déteste sa mere.
Tu m'as plainte un moment, perfide ! mais ton
cœur

S'est bientôt rebuté de ce soin imposteur.
Juge si je puis voir , sans un excès de joie ,
Les douloureux transports où ton ame est en proie.
Regarde en quel état un déplorable amour

Réduit l'infortunée à qui tu dois le jour.
Prive-moi de celui qu'à regret je respire ;
Ne t'en tiens point au soin de me ravir l'Empire ;
Arrache-moi du moins aux horribles transports
Qui s'apparent de moi, malgré tous mes efforts.
Quoiqu'il ne fût jamais mere plus malheureuse,
Mon sort doit peu toucher ton ame généreuse.
Dès que le crime seul cause tous nos malheurs ,
On ne doit plus trouver de pitié dans les cœurs.

N I N I A S.

Que le mien cependant est sensible à vos larmes !
Que ce soit contre un fils de redoutables armes !
Quel que soit le dessein qui m'ait conduit ici ,
Avez-vous pu penser que ce fils endurci ,
Deshérité des soins que la nature inspire ,
Ait voulu vous priver du jour ou de l'Empire ?
Ah , ma mere ! souffrez , malgré votre courroux ,
Que d'un nom si sacré je m'arme contre vous.
Votre fureur en vain me le rend redoutable ;
En vain on vous reproche un crime épouvantable &
Les Dieux en ont semblé perdre le souvenir ;
Je dois les imiter , loin de vous en punir.
Rendez-moi votre cœur , mais tel que la nature
Le demande pour moi par un secret murmure ;
Ou je vais à vos pieds répandre tout ce sang
Que mon malheur m'a fait puiser dans votre flanc.
Rendez-moi Ténéfis , rendez-moi mon épouse.
Est-ce à moi d'éprouver votre fureur jalouse ?

S É M I R A M I S.

Maître de l'univers , c'en est trop , levez-vous ;
Ce n'est pas au vainqueur à fléchir les genoux.
Arbitre souverain de ce superbe Empire ;

V ille

Quels cœurs à vos souhaits ne doivent point souffrir ?

Jugez si c'est à moi d'en retarder l'espoir.
Puisque c'est le seul bien qui reste en mon pouvoir,
Je vais , sans différer, contenter votre envie ,
Vous rendre Ténésis, mais ce sera sans vie.

N I N I A S.

Ah ! si je le croyois ..

S É M I R A M I S.

Je brave ta fureur ,
Fils ingrat ! mon supplice est au fond de mon cœur.
Menacé , tonne , éclate , & m'arrache une vie
Que déjà tant d'horreurs m'ont à demi ravie.
Ose de mon trépas rendre ces lieux témoins ;
Te voilà dans l'état où je te crains le moins.
Tes soins & ta pitié me rendoient trop coupable ,
Et mon dessein n'est pas de te trouver aimable.
Je fais ce que je puis pour exciter ta main
A me plonger , barbare ! un poignard dans le sein.
Et qu'ai-je à perdre encore en ce moment funeste ?
La lumière du Ciel , que mon ame déteste.
La mort de mon époux , graces à mes transports,
N'est plus un attentat digne de mes remords.
Et tu crois m'effrayer par des menaces vaines !
Cruel ! un seul regret vient accroître mes peines,
C'est de ne pouvoir pas , au gré de ma fureur ,
Immoler à tes yeux l'objet de ton ardeur.

N I N I A S.

O ciel ! vit-on jamais dans le cœur d'une mère
D'aussi coupables feux éclater sans mystère ?

Dieux ! qui Paviez prévu , falloit-il en son flanc
Permettre que Ninus me formât de son sang ?
Que vous humiliez l'orgueil de ma naiffance !

S C E N E V.

NINIAS , SÉMIRAMIS , PHÉNICE , BÉLUS ,
MERMÉCIDE , MADATE , MIRAME , GARDES.

NINIAS, à Bélus.

AH ! Seigneur , est-ce vous ? Que de votre présente
Mon cœur avoit befoin dans ces momens affreux !
Qu'ils ont été pour moi triftes & rigoureux !
Mais quel , fans Ténéfis !

BÉLUS.

La douleur qui me preffe
Annonce affez , mon fils , le fort de la Princeffe.

SÉMIRAMIS , à part.

L'auroit-on immolée au gré de mes fouhaits ?

BÉLUS.

Seigneur , j'ai vainement parcouru ce palais ;
En vain dans fes détours ma voix s'est fait entendre ,
De fon trifté deftin je n'ai pu rien apprendre.
C'en eft fait , pour jamais vous perdez Ténéfis.
Mais que vois-je ? Avec vous , Seigneur , Sémiramis ?
Eh quoi ! cette inhumaine eft en votre puiffance ,
Et ma fille & Ninus font encor fans vengeance !
Sourd à la voix du fang qui s'élève en ces lieux ,
Dans leur foible courroux , imitez-vous les Dieux ?

Et toi , dont la fureur désole ma famille ,
Barbare ! réponds-moi, qu'as-tu fait de ma fille ?

S É M I R A M I S .

Ce que ton lâche cœur vouloit faire de moi ,
Et ce que je voudrois pouvoir faire de toi.

SCENE VI & dernière.

TÉNÉSIS , NINIAS , SÉMIRAMIS , BÉLUS ,
MERMÉCIDE , MIRAME , MADATE , PHÉNICE ,
GARDES.

S É M I R A M I S .

MAIS , qu'est-ce que je vois ? O ciel ! je suis
trahie !

N I N I A S , à Ténéfis.

Quoi ! Madame , c'est vous ! une si chère vie...

T É N É S I S .

Seigneur , si c'est un bien pour vous si précieux ,
Rendez grace à la main qui nous rejoint tous deux .
(*En montrant Mermécide.*)

Vous voyez devant vous l'étranger intrépide ,
Par qui j'échappe aux coups d'une main parricide .
Reine , rassurez-vous ; Ténéfis ne vient pas
Vous reprocher ici l'ordre de son trépas .
Je viens pour implorer , & d'un fils , & d'un frère .
La grace d'une sœur & celle d'une mère ;
Ou me livrer moi-même à leur juste courroux .
C'est ainsi que mon cœur veut se venger de vous .

(*A Ninias.*)

Seigneur , si ma priere a sur vous quelque empire ,
C'est l'unique faveur que de vous je desiré ;
L'un & l'autre daignez l'accorder à mes vœux.

S É M I R A M I S.

Madame , je dois trop à ces soins généreux ;
Cette noble pitié , quoique peu desirée ,
N'en est pas moins ici digne d'être admirée.
Je ne m'attendois pas à vous voir aujourd'hui
Dans mon propre palais devenir mon appui.
Jouissez du bonheur que le Ciel vous renvoie ,
Je n'en troublerai plus la douceur ni la joie.
Je rends graces au sort qui nous rassemble ici.
Vous voilà satisfaits , & je le suis aussi.

(*Elle se tue.*)

N I N I A S.

Ah , juste Ciel !

S É M I R A M I S.

Ingrat ! cesse de te contraindre ;
Après ce que j'ai fait , est-ce à toi de me plaindre ?
Que ne me plongeois-tu le poignard dans le sein ?
J'aurois trouvé la mort plus douce de ta main.
Trop heureux cependant qu'une Reine perfide
Epargne à ta vertu l'horreur d'un parricide.
Adieu , puisse ton cœur , content de Ténéüs ,
Mon fils , n'y pas trouver une Sémiramis !

(*Elle meurt.*)

Fin du cinquieme & dernier Acte.

P Y R R H U S ,
T R A G É D I E ,

*Représentée , pour la premiere fois ,
le 29 Avril 1726.*

PERSONNAGES.

PYRRHUS, Roi d'Epire, élevé sous le nom
d'Hélénus, fils de Glaucias.

GLAUCIAS, Roi d'Illyrie.

NÉOPTOLEME, Usurpateur de l'Epire,
Prince du sang de Pyrrhus.

ILLYRUS, Fils de Glaucias.

ÉRICIE, Fille de Néoptolème.

ANDROCLIDE, Officier des Armées de
Glaucias, & sujet de Pyrrhus.

CYNÉAS, Confident de Pyrrhus.

ISMENE, Confidente d'Éricie.

GARDES.

SUITE.

*La Scène est à Byzance, dans le Palais de
Lyfimachus.*

PYRRHUS,

PYRRHUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GLAUCIAS, *seul.*

Vous , à qui j'offre ici tant de vœux inutiles ,
Dieux vengeurs des forfaits, protecteurs des asyles,
Que le soin de vous plaire & de vous imiter ,
Contre un Roi généreux semble encore irriter ;
Si les pleurs que j'oppose à vos décrets terribles ,
Si ma juste douleur vous éprouve inflexibles ,
Du moins ne laissez pas succomber ma vertu
Sous les divers transports dont je suis combattu.
Glaucias ne peut-il , sans cesser d'être pere ,
Soutenir de son rang l'auguste caractère ?
O mon fils ! cher espoir , malheureux Illyrus ,
Faut-il livrer ta tête , ou celle de Pyrrhus ?
Voici le jour fatal qui veut que je décide
Entre l'ami parjure , & le pere homicide.
Il ne m'est plus permis d'accorder dans mon cœur
Les droits de la nature avec ceux de l'honneur.
L'une attend tout de moi , ma foi doit tout à l'autre.

Tome II.

X

J'ai rempli mon devoir ; Dieux , remplissez le vôtre.
 Vous fûtes les garans des sermens que je fis ;
 Sauvez-moi du parjure , ou me rendez mon fils.
 Barbare Cassander , traître Néoptoleme ,
 Est-ce à vous que je dois livrer la vertu même ?
 Frappez , Dieux tout-puissans ; c'est assez protéger
 Deux Tyrans dont la foudre auroit dû me venger.
 Laissez-vous Pyrrhus , votre plus digne ouvrage ,
 En proie aux noirs projets de leur jalouse rage ?
 Est-ce un crime pour lui que d'avoir mérité
 De jouir comme vous de l'immortalité ?
 Et n'est-ce point assez qu'une main parricide
 Ait terminé les jours de l'illustre *Æacide* ?
 Abandonnerez-vous son fils infortuné
 Au malheur qui poursuit le sang dont il est né ?
 Non , il ne mourra point ; le mien en vain l'or-
 donne.

Je dois tout à Pyrrhus , ma gloire , ma couronne ,
 Et la vie : & , pour dire encor plus pour un Roi ,
 Je lui dois d'un ami le secours & la foi ;
 Il ne l'éprouvera légère , ni perfide.

S C E N E I I.

ANDROCLIDE , GLAUCIAS.

GLAUCIAS.

MAIS qu'est-ce que je vois ! N'est-ce poi-
 Androclide ?

Et que viens-tu chercher dans ces funestes lieux ,
 Près d'un Roi , le jouet du sort injurieux ?

ANDROCLIDE.

Seigneur, un sort plus doux n'a pas servi le zèle
 d'un sujet malheureux, & cependant fidèle;
 tu digne des honneurs dont il fut revêtu,
 capitaine sans gloire, & soldat sans vertu,
 de l'Illyrie a vu de retraite en retraite
 attendre des secours garans de sa défaite,
 réduit à déclarer la honte & le malheur
 d'un combat dont un autre a remporté l'honneur.
 L'effroi m'a vaincu; sa fureur & ma fuite
 ont laissé qu'un bûcher dans l'Épire détruite.
 Tout ce qu'avoit conquis la valeur d'Hélénus,
 tout ce que j'avois fait en faveur de Pyrrhus,
 suivi le succès d'une lâche victoire,
 le Tyran obtint & poursuivit sans gloire:
 pour comble de maux, Seigneur, je vous revoie
 au milieu des ennemis sans honneur & sans foi.
 Ose-je, sans succomber à ma frayeur extrême,
 aller le Roi d'Illyrie avec Néoptolème?

GLAUCIAS.

Quel est le vain effroi dont ton cœur est saisi;
 l'intérêt plus grand doit le toucher ici.
 Tes pertes, mes périls n'ont rien d'assez terrible
 pour un Roi que l'honneur éprouve seul sensible.
 Je ne sais pas encor jusqu'où va mon malheur;
 attends tout. Mais, avant que de t'ouvrir mon
 cœur,
 prends garde si quelqu'un ne pourroit nous entendre.
 Le jour avec le jour près de moi doit se rendre.
 Le soleil va bientôt se montrer à nos yeux,
 c'est Pyrrhus, sur-tout, que je crains en ces
 lieux.

ANDROCLIDE.

Vous me parlez toujours d'un Roi que je révere.
 Vous savez à quel point je fus chéri du pere.
 Lorsque Néoptoleme , armé contre ses jours ,
 Par un noir parricide en eût tranché le cours ,
 Vous savez que c'est moi qui , trompant le perfide
 Sauvai de sa fureur les enfans d'Æacide.
 Je vous remis Pyrrhus encor dans le berceau ,
 Qui , pour lui , sans vos soins , eût été son tombeau
 Pénétré des malheurs qui l'avoient poursuivi ,
 Vous jûrates , Seigneur , de défendre sa vie :
 Mais , depuis que Pyrrhus est en votre pouvoir ,
 Il ne m'a pas été permis de le revoir ;
 Et c'est des Immortels le seul bien que j'implore.

GLAUCIAS.

Tu l'as vu mille fois , tu vas le voir encore.
 Tes yeux peuvent-ils bien se méprendre à Pyrrhus ?
 Quoi ! tu peux méconnoître , en voyant Héléna
 La majesté des traits du redoutable Achille ,
 Sa fierté , sa valeur , son courage indocile ,
 Un Héros , en un mot , si digne de celui
 Dont le nom seul encor fait trembler aujourd'hui
 Qui n'a point démenti le sang qui l'a fait naître
 (Il en est digne autant qu'un mortel le peut être
 Qui reçut dans son cœur , avec le sang des Dieux
 Tout l'éclat des vertus que l'on adore en eux ;
 Qui fit à l'univers , dès l'âge le plus tendre ,
 Par un nouvel Achille oublier Alexandre !
 Du nom de ses aïeux s'il n'est pas informé ,
 Son grand cœur se sent bien du sang qui l'a formé
 Il passe pour mon fils , & ma tendresse extrême
 Redouble chaque jour pour cet autre moi-même

Mais, hélas ! que lui sert ma funeste amitié,
Quand les Dieux & le sort sont pour lui sans pitié ?

ANDROCLIDE.

J'ai toujours soupçonné , malgré votre silence ,
Que Pyrrhus , en secret élevé dès l'enfance ,
Sous le nom d'Hélénus , cachoit dans votre fils
Le précieux dépôt que je vous ai remis.
Mais , Seigneur , quel péril si pressant le menace ,
Lui , dont tout l'univers craint le bras & l'audace ?
Pyrrhus est-il de ceux pour qui l'on doit trembler ?

GLAUCIAS.

Le coup est cependant tout prêt à l'acabler.
Tu fais, lorsqu'Hélénus eut reconquis l'Epire ,
Qui fut de ses aïeux le légitime Empire ,
Que je te confiai le soin de conserver
Ces Etats qu'en secret j'avois fait soulever ,
Et dont enfin je fis sortir Néoptoleme.
Hélénus , n'écoutant que son ardeur extrême ,
Poursuivit l'inhumain qui fuyoit devant lui.
Cassander le reçut & devint son appui ;
Cassander , de tout tems ennemi d'Æacide ,
Arma pour soutenir son ami parricide.
Mais ils crurent en vain arrêter le vainqueur ;
Hélénus remplit tout de carnage & d'horreur ,
Les atteignit enfin vers les murs d'Ambracie ;
Lieu fatal ! jour funeste au repos de ma vie !
Hélénus , plein d'ardeur & l'œil étincelant ,
N'avoit jamais paru ni plus fier , ni plus grand.
Mais , s'il fit voir alors Achille formidable ,
Il ne nous fit pas voir Achille invulnérable ;
Il fut blessé. Mon fils , jaloux de sa valeur ,
Crut pouvoir , par lui seul , réparer ce malheur ,

X iij

Et poursuivre sans crainte une sûre victoire ,
 Dont Hélénius devoit s'attribuer la gloire ;
 Mais ce fut pour servir de triomphe au vainqueur ,
 Il fut défait & pris. Juge de ma douleur ,
 Quand je vis Hlyrus tomber en la puissance
 De ceux qu'au désespoir réduisoit ma vengeance.
 A peine je rendis un reste de combat.
 Hélénius languissoit & manquoit au soldat ,
 Qui , l'ayant vu couvert de sang & de poussière ,
 Et croyant qu'il touchoit à son heure dernière ,
 Malgré mes vains efforts plia de toutes parts ;
 Et je me crus enfin , après mille hasards ,
 Trop heureux de pouvoir regagner l'Illyrie ,
 Moi qui me préparois à conquérir l'Asie.

ANDROCLIDE.

L'état où j'ai trouvé votre peuple réduit ,
 De ce cruel revers ne m'a que trop instruit.
 Mais quel que soit ici le sort qui le menace ,
 Vous pouvez d'Illyrus réparer la disgrâce.
 Seigneur , dès qu'Hélénius survit à ce malheur ,
 Quelle perte pourroit étonner votre cœur ?
 Je ne vois point encor ce que vous devez craindre.

GLAUCIAS.

Ecoute , & tu verras si mon sort est à plaindre.
 Néoptolème , enflé de ses heureux succès ,
 Prétend s'en assurer le fruit par une paix.
 Il fait que Pyrrhus vit , & que j'en suis le maître ,
 Que son intérêt seul m'arme contre le traître ;
 Il m'a fait proposer de lui livrer Pyrrhus ,
 Qu'il mettoit à ce prix le salut d'Illyrus ;
 Mais que , pour épargner mon honneur & ma gloire ,
 Et ne me point souiller d'une action si noire ,

Qui décréditeroit & mon nom & ma foi ,
 Cet article seroit entre lui seul & moi.
 Dans ce cruel séjour voilà ce qui m'amene.
 Lyſimachus , qui veut terminer notre haine ,
 S'est de lui-même offert pour garant du traité.
 Néoptoleme & moi nous l'avons accepté.
 Tous deux depuis huit jours dans les murs de
 Byzance ,
 Nous nous sommes tous deux remis en sa puissance.

Enfin Lyſimachus , garant de notre paix ,
 A de soldats sans nombre investi ce palais.
 Nul n'en sauroit sortir sans un ordre suprême
 Qui vienne de ma part, ou de Néoptoleme ,
 Qu'on laisse cependant disposer de mon fils :
 Mais le barbare y met un trop indigne prix.
 Il veut plus , il prétend s'unir à ma famille ;
 Fier du penchant qu'il voit en mon fils pour sa fille ,
 Il prétend qu'elle soit le lien d'une paix
 Qu'aux dépens de Pyrrhus on ne verra jamais.
 Non , je ne puis souffrir qu'une si belle vie
 Serre les nœuds sanglans de l'hymen d'Ericie ;
 Et ce même Pyrrhus met au rang de ses Dieux
 L'objet qui de son sang est le prix odieux.

ANDROCLIDE.

Pourquoi l'amenez-vous en ce séjour funeste ?
 Quels sont donc vos desseins , & quel espoir vous
 reste ?

GLAUCIAS.

Que veux-tu que je fasse ? On me retient mon fils ,
 Et Pyrrhus a trop fait trembler mes ennemis.
 Néoptoleme a craint que , fier de mon absence ,

Ce héros n'entreprit de surprendre Byzance ;
Enfin il a voulu qu'il me suivît ici.
Mais je mourrois plutôt. . . Taisons-nous , le voici.
Garde-toi bien , sur-tout , de lui faire connoître
Quel péril le menace , & quel sang l'a fait naître.
Va , ne t'éloigne point de cet appartement.

S C E N E I I I.

GLAUCIAS , HÉLÉNUS , CYNÉAS.

HÉLÉNUS , à Cynéas.

ALLEZ , cher Cynéas ; laissez-nous un moment.

S C E N E I V.

HÉLÉNUS , GLAUCIAS.

GLAUCIAS.

APPROCHEZ , Hélénius ; venez , fils magnanime ,
Unique espoir d'un Roi que le destin opprime.
Voici le jour cruel marqué par sa fureur
Pour éclairer ma honte , ou me percer le cœur.
Il faut livrer Pyrrhus , ou perdre votre frère ,
Et je ne puis livrer qu'une tête bien chère.

HÉLÉNUS.

Je ne dois point parler en faveur de Pyrrhus,
Ni prononcer, Seigneur, sur le sort d'Illyrie.
Je vois que tous les deux vous tiennent en balance,
Et je dois sur tous deux observer le silence.
L'un ne m'est pas connu, mais il a votre foi;
L'autre doit m'être cher; mais doit être mon Roi;
Et je ne puis servir ni perdre l'un ou l'autre,
Sans trahir mon honneur, ou sans blesser le vôtre;
Sans me rendre, Seigneur, suspect d'ambition,
Ou sans vous conseiller une indigne action.
Un Roi né généreux, un père né sensible
Peut lui seul prononcer sur un choix si terrible,
Où l'honneur & le sang doivent seuls vous guider,
Où le père & l'ami doivent seuls décider.
Daignez me dispenser d'en dire davantage
Sur ces combats affreux où votre cœur s'engage.
Seigneur, dès qu'il s'agit de si grands intérêts,
Hélénus craint sur-tout les reproches secrets.
J'avouerai cependant que ce Pyrrhus m'étonne;
Est-il digne des soins qu'un si grand Roi se donne?
Vous faites tout pour lui, que fait-il donc pour vous?
Et quel déguisement le cache parmi nous?
Peut-il être, en ces lieux, si voisin d'un perfide,
Sans le sacrifier aux mânes d'Æacide,
Sans faire pour mon frère un généreux effort?
Un descendant d'Achille a-t-il peur de la mort?

GLAUCIAS.

Mon fils, n'insultez point au malheur qui l'op-
prime;
Pyrrhus n'en est pas moins digne de notre estime.
Dans l'état où je suis pourroit-il me venger,

Sans mettre mon honneur & mes jours en danger ?
Le fier Lyfimachus nous tient tous pour ôtages ,
Mais ma foi suffisoit sans ces précieux gages ;
Mon ennemi lui-même ose s'y confier ,
Sûr qu'à sa foi mon cœur fait tout sacrifier.
Adieu ; je vais revoir ce tyran que j'abhorre ,
Le fléchir , s'il se peut , ou le tenter encore.
Que n'offrirai-je point pour Pyrrhus & mon fils !
Mon cœur pour les sauver ne connoît point de prix.

S C E N E V.

HÉLÉNUS, *seul.*

O Roi trop vertueux ! un exemple si rare
Puisse-t-il désarmer un ennemi barbare ,
Et servir de leçon aux Rois peu généreux ,
A ne pas délaisser leurs amis malheureux !
Hélas ! que je vous plains , & que je vous admire ,
Sentimens de vertu que la pitié m'inspire !
Mon frere peut périr , mon frere est mon rival ,
Ne vous devrois-je point à mon amour fatal ?
Ah ! n'est-ce point à lui que l'honneur sacrifie ?
Mon frere ainsi que moi brûle pour Eri cie.
Prends garde qu'enton cœur , trop sensible Hélé nus,
Eri cie aujourd'hui ne parle pour Pyrrhus.
Fais-toi d'autres vertus dont le choix légitime
N'offre point avec lui l'apparence du crime.
Quand du moindre intérêt le cœur est combattu ,
Sa générosité n'est plus une vertu.

Mon frere est dans les fers d'un ennemi perfide ,
 Monstre nourri de sang , & de meurtres avide ;
 Voilà ce qui me doit parler pour Illyrus ,
 Laissons aux Dieux le soin du malheureux Pyrrhus.
 Trop de pitié pour lui me touche & m'intéresse.
 J'entends du bruit , on vient.

S C E N E V I.

HÉLÉNUS, ERICIE, ISMENE.

HÉLÉNUS.

O CIEL ! c'est la Princesse.

(à Ericie.)

Madame , eh ! quel bonheur vous présente à mes
 yeux ,
 Lorsqu'à peine le jour vient d'éclairer ces lieux ?
 Puisse cet heureux jour confirmer l'avantage
 Que me fait espérer un si charmant présage !

ERICIE.

S'il dépendoit de moi de le rendre plus doux ,
 Seigneur , bientôt la paix régneroit entre nous.
 J'allois offrir aux Dieux les vœux les plus sinceres,
 Les prier de fléchir la haine de nos peres.

HÉLÉNUS.

Le vôtre avec la paix m'offre ici votre main ;
 Mais , hélas ! qu'il en fait un présent inhumain !
 Juste Ciel ! se peut-il que d'un objet si rare ,

Une aveugle fureur fasse un présent barbare ,
Et que ce même hymen, qui combleroit nos vœux ,
Soit devenu le prix du sang d'un malheureux !

É R I C I S.

Seigneur , de ce présent j'ignore le mystère ,
Et ne me charge point des secrets de mon pere ;
Mais , s'il faut sans détour s'expliquer avec vous ,
La paix n'est pas l'objet de vos vœux les plus doux.
Votre cœur élevé dans le sein des alarmes ,
N'interrompt qu'à regret le tumulte des armes ;
Le sang, les cris, les pleurs, cent peuples gémissans,
Voilà pour vos pareils les objets ravissans.
Votre nom n'a-t-il pas assez rempli la terre ?
Qu'a-t-il besoin encor des horreurs de la guerre ?
Mon pere offre la paix , votre frere y consens ,
Elle trouve en vous seul un obstacle puissant ;
Votre haine pour nous éclate en ma présence ,
Sans daigner un moment se contraindre au silence.
Je vois qu'en vain mon pere espéroit aujourd'hui
Vous trouver pour la paix de concert avec lui ,
Ne me déguisez point ce qu'il en doit attendre ,
Du moins accordez-lui la grace de l'entendre.
Ce Prince vous demande un moment d'entretien ,
J'ose vous en prier. . . Vous ne répondez rien ,
Seigneur , vous frémissez au seul nom de mon pere !
Ah ! je n'exigeois pas un aveu plus sincere.

H É L È N E S.

D'un reproche cruel accablez moins mon cœur ,
Madame ; je sens trop à qui j'en dois l'aigreur.
Je vois que pour la paix le vôtre s'intéresse ,
Et je crois entrevoir le motif qui le presse.
Illyrus , avec vous de concert pour la paix ,

A remis en vos mains de si chers intérêts :
 Mais la guerre pour moi peut seule avoir des char-
 mes ,
 Et je ne me nourris que de sang & de larmes ;
 Je suis un furieux que rien ne peut toucher.
 Ah , Madame ! est-ce à vous de me le reprocher ?
 Si j'étois moins suspect de traverser mon frere ,
 Vous m'accuseriez moins de haïr votre pere.
 Je ne vous nierai pas que , peut-être sans vous ,
 Rien n'eût pu le soustraire à mon juste courroux ;
 Que ce même palais , notre commun asyle ,
 N'auroit été pour lui qu'un rempart inutile :
 Mais peut-il avec vous craindre des ennemis ?
 Les plus fiers ne sont pas ici les moins soumis.
 Les cœurs nourris de sang & de projets terribles
 N'ont pas toujours été les cœurs les moins sensibles,
 Le mien éprouve enfin que les plus grands hasards
 Ne se trouvent pas tous sur les traces de Mars.
 Dès mes plus jeunes ans enchaîné par la gloire ,
 Je n'ai connu d'autels que ceux de la victoire :
 Mais vous m'avez appris qu'il n'étoit point de cœur
 Qui ne dût à la fin redouter un vainqueur.

É R I C I E.

A cet aveu si prompt j'ai dû si peu m'attendre ,
 Que l'étonnement seul m'a forcée à l'entendre.
 Mon pere est en ces lieux , Seigneur ; c'est avec lui
 Qu'il falloit sur ce point s'expliquer aujourd'hui.
 Je sais pour vos vertus jusqu'où va son estime ,
 Et la mienne jamais ne fut plus légitime.
 Ainsi , loin d'affecter cet orgueil éclatant
 Dont la fierté s'honore , & le cœur se repent ,
 J'avourai sans détour que j'ai crain votre haine.

Tome II.

Y

Et ne vous ai point vu notre ennemi sans peine ;
 Vous qui nous apprenez par cent faits glorieux
 Qu'on peut voir des mortels aussi grands que les
 Dieux ,

Tels enfin qu'à l'amour un grand cœur inflexible
 Pourroit les souhaiter pour devenir sensible.

Mais , malgré cet aveu que j'ai cru vous devoir ,
 L'estime est le seul bien qui soit en mon pouvoir.
 Si votre amour ne peut se soumettre au silence ,
 Songez qu'il doit ailleurs porter sa confiance.
 Mon pere veut vous voir , quels que soient ses des-
 seins ,

Vous savez peu fléchir , Seigneur , & je vous crains.
 Daignez vous souvenir que ce Prince est mon pere ,
 Qu'il m'est cher encor plus que je ne lui suis chere ,
 Que jamais de son rang on ne fut plus jaloux.
 Tout dépend de l'accueil qu'il recevra de vous.
 Je crois , après ce mot , n'avoir rien à vous dire ;
 J'en ai même trop dit , s'il ne peut vous suffire.

S C E N E V I I.

H É L É N U S , *seul.*

O ciel ! en quel état me trouvé-je réduit !
 Cher espoir d'un amour qui m'avez trop séduit ,
 Vous m'offrez vainement la Princesse que j'aime .
 Mon cœur oubliera tout devant Néoptoleme.
 Qui ? lui m'entretenir ! Et que veut-il de moi ?
 Je ne sentis jamais tant d'horreur ni d'effroi.

J'abhorre ce Tyran , & son aspect farouche
 L'emporte dans mon cœur sur l'amour qui le touche.
 N'importe, il faut le voir ; n'allons point en un jour
 Hasarder le succès d'un malheureux amour.
 Quels que soient les transports dont mon ame est
 faïtie ,
 Je sens que les plus grands sont tous pour Ericie.
 Mais Illyrus paroît , sortons.

SCENE VIII.

ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES.

ILLYRUS.

PRINCE , un moment ;
 J'ai besoin avec vous d'un éclaircissement.
 (*A ses Gardes.*)
 Gardes, éloignez-vous. Répondez-moi, mon frere.
 Puis-je avec vous ici m'expliquer sans mystere ?

HÉLÉNUS.

Oui, Seigneur , vous pouvez parler en liberté.

ILLYRUS.

Calmez donc les soupçons dont je suis agité.
 Avec empressement vous cherchez Ericie ,
 Et je ne puis souffrir vos soins sans jalousie.
 Vous savez que je l'aime , & vous n'ignorez pas
 Que l'hymen à mon sort doit unir tant d'appas.

Y ij

Avec elle en ces lieux que faîtes-vous encore ?
Parlez.

H É L É N U S.

Je lui disois , Seigneur , que je l'adore.

I L L Y R U S.

Hélénus, songez-vous que vous parlez à moi ,
Et qu'Illyrus un jour doit être votre Roi ?

H É L É N U S.

Je vous obéirai quand vous serez mon maître ,
Si le destin m'abaisse au point d'en reconnoître ;
Jusques-là , mon amour craint peu votre pouvoir.
Je fais jusqu'où s'étend la règle du devoir ;
Mais j'ignore , Seigneur , ces tristes sacrifices
Qui font gémir un cœur en d'éternels supplices.
Le mien qui ne connoît ni crainte , ni détour ,
Regarde d'un même œil & la guerre & l'amour.
Sans le péril affreux dont le sort vous menace ,
Vous verriez sur ce point jusqu'où va mon audace.
Mais Hélénus , sensible autant que généreux ,
N'a jamais su , Seigneur , braver les malheurs.
Si l'amour vous livroit le cœur de la Princesse ,
Ma fierté suffiroit pour bannir ma tendresse :
Mais si l'amour aussi daigne me l'acorder ,
Jusqu'au dernier soupir je saurai le garder.
Adieu , Seigneur.

SCENE IX.

I L L Y R U S , G A R D E S .

I L L Y R U S .

INGRAT ! d'un orgueil qui m'offense ,
Je te ferai sentir jusqu'où va l'impuissance.
Illyrus , tu le vois , ce n'est plus un secret ,
On ose t'avouer un amour indiscret ,
Et l'on te brave encore ! Ah ! ma perte est jurée ,
Mon rival m'a fait voir qu'elle étoit assurée ;
Glaucias abandonne un fils infortuné ,
Qu'on ne braverait pas , s'il n'étoit condamné.
On me voit dans les fers avec indifférence ,
On n'a pour mon rival que de la déférence ;
Glaucias à mes yeux le nomme son appui ,
C'est son Dieu tutélaire , enfin , c'est tout pour lui.
Cependant , si j'en crois ma juste défiance ,
Mon pere a de ce fils supposé la naissance.
Le mystere profond qu'il me fait de Pyrrhus ,
Un respect qu'il ne peut cacher pour Hélénius ,
Et sur ce point , malgré sa prévoyance extrême ,
Quelques mots échappés à Glaucias lui-même ,
N'éclaircissent que trop ses funestes secrets.
Hélénius , tu n'es pas ce que tu nous parois.
Je vois que c'est à toi que l'on me sacrifie ,
Et je pourrais d'un mot mettre au hasard ta vie :
Mais un trait si perfide est indigne de moi ,
Et je veux être encor plus généreux que toi.

Y üj

Puisqu'on me l'a permis , allons trouver mon pere.
De ses délais , en fin , je perce le mystere ;
Mais , sans nous prévaloir de son secret fatal ,
Montrons-nous aujourd'hui plus grand que mon
rival ;
Humilions son cœur , en lui faisant connoître
Des sentimens d'honneur qu'il n'auroit pas peut-
être.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.**NÉOPTOLEME, ERICIE.****NÉOPTOLEME.**

Vous ne m'apprenez rien de cette vive ardeur,
Que je n'eusse déjà pénétré dans son cœur.
Je n'ai vu qu'une fois ce guerrier invincible,
Qu'on dit par-tout ailleurs si fier & si terrible;
Mais à votre aspect seul, ma fille, aussi soumis
Qu'il paroît redoutable à tous ses ennemis.
Ainsi, sur cet amour, que je prévois sincère,
Je vais vous découvrir mon ame toute entière.
Je regne; mais combien m'a coûté ce haut rang!
Et qu'est-ce enfin qu'un sceptre encor souillé de
sang?

Prétexte à mes sujets de recourir aux armes,
Source pour moi d'ennuis, de remords & d'alarmes.
Illyrus est vaillant, mais il n'est que soldat,
Et la seule valeur défend mal un Etat;
Héritier d'un grand Roi, trop puissant, qui peut-
être,

Au lieu d'un défenseur, me donneroit un maître.
J'ai besoin d'un Héros qui, tenant tout de moi,

Trouve en mes intérêts de quoi veiller pour toi.
 Nélénus , à la fois soldat & capitaine ,
 N'attend que du destin la grandeur souveraine.
 En l'unissant à vous par un sacré lien ,
 Je m'en fais pour moi-même un éternel soutien.
 Il est né généreux , & sa reconnoissance
 Ne m'envira jamais la suprême puissance.
 Voilà le successeur que je me suis choisi ,
 Et c'est pour l'en presser que je l'attends ici.
 D'ailleurs, qui mieux que lui peut engager son pere
 A sacrifier tout à ma juste colere ?
 Chéri de Glaucias , c'est le seul Hélénus
 Qui pourra le forcer à me livrer Pyrrhus.

É R I C I E.

Seigneur, sur ses projets, qu'un grand Roi lui confie,
 Daignera-t-il entendre un moment Éricie ?
 Je n'examine point quel sera mon époux ;
 Son choix, vous le savez, ne dépend que de vous.
 Ainsi j'obéirai. Ce qui me reste à dire ,
 C'est votre gloire ici qui seule me l'inspire.
 D'un cœur rempli pour vous d'amour & de respect,
 Quel sentiment , Seigneur , pourroit être suspect ?
 Souffrez que , m'élevant jusqu'à Néoptoleme ,
 J'aïlle , sans l'offenser , le chercher dans lui-même.
 C'est l'univers entier qui parle par ma voix ;
 J'ose l'interpréter pour la première fois.
 Vous vous êtes vengé ; le meurtre d'Æacide ,
 Pour tout autre qu'un Roi , seroit un parricide :
 Mais , si vous répandez le reste infortuné
 De ce sang que les Dieux vous ont abandonné ,
 Les intérêts d'Etat , le trône & ses maximes ,
 La politique enfin , voile de tant de crimes ,

Ne seront désormais que de foibles garans
Pour vous sauver des noms qu'on prodigue aux
Tyrans.

Quand même à vos desirs son fils pourroit souscrire,
Glaucias voudra-t-il qu'il regne sur l'Épire ;
Que du sang de Pyrrhus il achete ma main ,
D'un sang que deux grands Rois redemandent en
vain ;

Lui qui , pour conserver une tête si chère,
Semble avoir étouffé les sentimens d'un pere ?
Si vous vous attachez le grand cœur d'Hélénus ,
Que peut vous importer le trépas de Pyrrhus ?
Laissez vivre , Seigneur , un Prince dont la vie
D'aucun malheur pour vous ne peut être suivie.
Æacide , ennemi des Princes de son sang ,
Vous força , malgré vous , de lui percer le flanc.
Si sa mort fut pour vous un crime involontaire ,
Que son inimitié vous rendit nécessaire ,
Le salut de son fils , qui peut seul l'expier ,
Plus nécessaire encor , doit vous justifier.
Et vous vous attachez à la seule victime
Qui pouvoit expier , ou consommer le crime !

N É O P T O L È M E .

Tant que Pyrrhus vivra , mes sujets ennemis ,
A ce funeste nom , se croiront tout permis ;
Et le fier Hélénus , fût-il plus grand encore ,
Ne me sauveroit point d'un peuple qui m'abhorre.
Les Dieux , en me livrant le superbe Illyrus ,
Ont prononcé l'arrêt du malheureux Pyrrhus ;
Il m'a trop fait trembler , il est tems qu'il périsse.
Glaucias m'en refuse en vain le sacrifice ;
Je ne peux qu'à ce prix arrêter ses projets ,

Et fixer entre nous une constante paix.
 Son cœur en gémita ; mais votre hymen , ma fille ,
 Unissant pour jamais l'une & l'autre famille ,
 Calmera la douleur d'un Roi trop généreux ,
 Qui peut , par cet hymen , rendre Hélénius heureux.
 Que Glaucias y soit favorable ou contraire ,
 Du trépas de Pyrrhus rien ne peut me distraire.
 Que l'univers alors éclate contre moi ;
 Un crime nécessaire est pour nous une loi.
 Voulez-vous qu'écoutant un discours téméraire ,
 J'affervisse le sceptre aux erreurs du vulgaire ?
 Heureux qu'à notre égard son imbécillité
 Nous assure du moins de sa docilité.
 A tout ce qui nous plaît , c'est à lui de souscrire.
 Dès que , sans le troubler , il nous laisse l'Empire ,
 Laissons-lui des discours dont il est si jaloux.
 Ce qui fait ses vertus seroit vice pour nous.
 Le peuple , en ce qui flatte ou choque sa manie ,
 Trouve de la justice , ou de la tyrannie.
 Nous ne nous réglons point au gré de ses erreurs.
 Les Dieux ont leur justice , & le trône a ses mœurs.
 Mais Glaucias paroît ; ma fille , allez m'attendre.

S C E N E I I.

NÉOPTOLEME , *seul.*

QUEL dessein le conduit ? Et que vient-il m'apprendre ?

S C E N E I I I.

GLAUCIAS, NÉOPTOLEME.

GLAUCIAS.

SEIGNEUR, vous triomphez ; Androclide est défait ,

Je ne fais si la honte est pour vous un secret ;
Mais sous vos loix l'Épire est désormais réduite ,
Cassander l'a soumise , ou plutôt l'a détruite.
Je ne vous cache point les pertes que je fais ,
Et je vous viens moi-même annoncer vos succès.
Le destin vous élève , & le Ciel m'humilie ;
J'ai commandé long-tems . aujourd'hui je supplie.
Voyons l'usage , enfin , qu'en nos succès divers ,
Vous ferez du triomphe , & moi de mes revers.
L'infortuné Pyrrhus n'est plus pour vous à craindre ;
Sans être trop humain , je crois qu'on peut le plaindre :

La pitié , sur ce point , dans un cœur irrité ,
N'a pas même besoin de générosité.
J'ai protégé sans fruit ce Prince déplorable.
Tout s'arme contre lui , tout vous est favorable ;
Mais vous connaissez trop ma constance & ma foi ,
Pour croire que le sort soit au-dessus de moi.
Je ne vous parle point d'une vaste puissance
Qui vous fit si long-tems éprouver ma vengeance ;
A peine votre cœur se seroit satisfait ,

Que vous savez assez quel en seroit l'effet.
 Regnez donc , puisqu'ainsi le destin en ordonne ;
 Sans remords , & sans droit , gardez une couronne
 Qu'un autre nommeroit le prix de vos forfaits ,
 Que je vais cependant consacrer par la paix.
 Je rends à Cassander la Macédoine entière ;
 Tout ce que j'ai conquis sera votre frontière ;
 Je n'armerai jamais en faveur de Pyrrhus ,
 Et je consens enfin à l'hymen d'Illyrus.
 Je fais plus , je promets , Seigneur , que votre vie
 Jamais , de mon aveu , ne sera poursuivie ;
 Qu'à Pyrrhus je tairai son nom & ses aïeux ;
 J'en jure par ce fer , j'en jure par les Dieux.
 J'ai tout dit , répondez.

N É O P T O L É M È .

Où donc est l'avantage
 D'une paix dont Pyrrhus ne seroit pas le gage ?
 Il est vrai que mon sort , Seigneur , a bien changé ;
 Mais , pour vous craindre moins , en suis-je plus
 vengé ?
 L'Epire en sera-t-elle à mes loix plus soumise ,
 Mes jours plus à couvert d'une lâche entreprise ?
 Si Pyrrhus se connoît , pourra-t-il oublier
 Que son pèrefut Roi , qu'il eut un meurtrier ,
 Qu'il vit , & qu'entre nous'un coup irréparable
 Doit opposer sans cesse un vengeur au coupable ?
 Malgré les nœuds du sang dont nous sortions to
 deux ,
 Il fallut m'immoler un Roi trop soupçonneux ,
 Je ne m'en cache point : si c'est un parricide ,
 On ne doit l'imputer qu'aux rigueurs d'Æacide.
 Son trône , après sa mort , étoit le seul abri

Q . :

Que je pusse choisir à mon honneur flétri.
 Je ne vis qu'un bandeau qui pût sauver ma tête :
 La force en fit le droit , un meurtre la conquête ,
 Il est vrai ; mais combien de trônes sont remplis
 Par les usurpateurs qui s'y sont établis ?
 Votre aïeul'en fut un ! j'en nommerois mille autres
 Qui n'eurent pour régner d'autres droits que les
 nôtres.

Quoi qu'il en soit , Seigneur , je demande Pyrrhus ,
 Et ne peux qu'à ce prix relâcher Illyrus.
 De vos soins vertueux outrez moins la chimere ,
 Et ressouvenez-vous que vous êtes son pere ;
 Que , s'il pérît , c'est vous qui le voulez ainsi ;
 Que c'est vous , plus que moi , qui l'immolez ici ;
 Enfin que c'est vous seul qui m'imposez un crime
 Que la nécessité va rendre légitime.
 Vous m'entendez , Seigneur ; adieu. Point de trai-
 tés ,

Si du sang de Pyrrhus vous ne les cimentez.

GLAUCIAS.

Ah , cruel ! arrêtez : puisqu'il vous faut un gage ,
 Si c'est peu de ma foi , prenez-moi pour otage ;
 Je suis prêt à vous suivre en ces mêmes climats ,
 Où j'ai porté cent fois la flamme & le trépas.
 Si ce n'est pas assez de vous céder un trône ,
 Prenez encor le mien , & je vous l'abandonne :
 Mais ne réduisez point un Prince vertueux
 A trahir en Pyrrhus son honneur & ses Dieux.
 Quand je reçus ce Prince échappé de vos armes ,
 Son berceau fut long-tems arrosé de mes larmes.
 Je regardai Pyrrhus comme un présent divin
 Que le Ciel m'ordonnoit de cacher dans mon sein.

Enfin , Pyrrhus m'est plus que si j'étois son pere ;
Je répondrois aux Dieux d'une tête si chere.
Les sermens les plus saints ont répondu de moi ,
Et je mourrois plutôt que de trahir ma foi.
Il n'est fils ni sujets que je ne sacrifie
Au soin de conserver sa déplorable vie.

N É O P T O L É M È .

Hé bien ! vous pouvez donc , au sortir de ce lieu ,
Aller dire à ce fils un éternel adieu.

G L A U C I A S .

Pour dérober ce fils à ta main meurtriere ,
Je me suis abaissé jusques à la priere ;
Mais c'est trop honorer un lâche tel que toi ,
Que de lui témoigner le plus léger effroi.
Je brave ta fureur , si tu braves ma plainte.
Un monstre doit causer plus d'horreur que de
crainte.
Délivre, ou perds mon fils , je le laisse à ton choix,
Et je cours l'embrasser pour la dernière fois.
Oui , barbare ! je vole à cet adieu funeste :
Mais toi , tremble , en songeant au vengeur qui me
reste !

S C E N E I V.

NÉOPTOLEME, *seul.*

DANS quel étonnement laisse-t-il mes esprits !
Peut-on jusqu'à ce point abandonner un fils ?
Est-ce férocité , vertu , devoir , courage ?
De quel nom appeller ce bizarre assemblage ?
Quel oubli de soi-même ! Et quel mélange affreux .
De pere sans tendresse , & d'ami généreux !
Dépouille-t-on ainsi des entrailles de pere ?
Quelles sauvages mœurs ! ou plutôt quel mystere ?
Je l'ai trop admiré sur sa fausse vertu.
De soins bien différens un pere est combattu.
Glaucias m'abusoit ; & son indifférence
Pour un fils sur qui va retomber ma vengeance ,
Me fait voir où mon bras doit adresser ses coups.
Je reconnois enfin l'objet de mon courroux ,
Il est entre mes mains ; le Prince d'Illyrie
N'est autre que Pyrrhus que l'on me sacrifie.
Puis-je en douter encor ?

S C E N E V.

HÉLÉNUS, NÉOPTOLEME.

NÉOPTOLEME, *à part.*

Mais je vois Hélénius.
J'éclaircirai bientôt mes soupçons sur Pyrrhus.

(*à Hélénius.*)

Héros dont les exploits font revivre Alexandre ,
Ou plutôt qui semblez naître de sa cendre ;
Qui , jeune encore , osez faire voir aux humains
Qu'on peut même prétendre à de plus hauts destins ;
Souffrez qu'un ennemi sorti du sang d'Achille ,
Sang qui n'offrit jamais un hommage servile ,
S'acquitte cependant des innocens tributs
Que tout cœur généreux doit rendre à vos vertus.
Le mien , quoiqu'irrité d'une guerre inhumaine ,
Vous partagea long-tems son estime & sa haine :
Mais l'estime eut toujours de quoi la surpasser ;
Et ce que l'une a fait , l'autre veut l'effacer.
J'ai proposé la paix & la main d'Éricie ;
Je l'ai moi-même offerte au Prince d'Illyrie.
Pouvois-je présuner que ses foibles attraits ,
D'un triomphe plus beau comblant tous mes souhaits ,
Subjugeroient , Seigneur , un guerrier intrépide
Qui de nouveaux lauriers paroît toujours avide ?

C'est à lui que je parle , & je n'ai pas besoin
De rappeler ses traits & son nom de plus loin.
Daignez me confirmer un amour qui me flatte.
Les momens nous sont chers ; que cet amour éclate,
Seigneur: c'est un aveu que j'exige de vous ,
Et je n'en puis entendre un qui me soit plus doux.

H É L É N U S.

Les charmes d'Ericie , & tout ce qu'elle inspire
En disent plus , Seigneur, que je n'en pourrois dire ;
Heureux , si les vertus dont vous m'avez flatté
Lui paroïssent d'un prix digne de sa beauté !
Il est vrai que je l'aime , & n'en fais point mystère ;
J'ai cru même devoir l'avouer à mon frere :
Mais Glaucias l'ignore , & du don de ma foi
Je ne puis disposer sans l'aveu de mon Roi.
Mon cœur , indépendant du pouvoir arbitraire ,
Se livre sans contrainte à ce qui peut lui plaire ;
Mais cette liberté n'étend pas son pouvoir
Jusqu'à braver les loix d'un trop juste devoir.
Je fais gloire du mien , & jamais pour un pere
Amour ne fut plus grand , ni respect plus sincere ;
Mais c'est moins en sujet que je lui suis soumis ,
Que par des sentimens qui sont plus que d'un fils.

N É O P T O L È M E.

S'il est vrai qu'Hélénus brûle pour Ericie ,
Prince , je réponds d'elle & du Roi d'Illyrie.
Glaucias vous chérit , & verra sans regret
Le choix que mon estime & votre amour ont fait.
Quel successeur plus grand & plus digne d'Achille
Pouvois-je présenter à l'Epire indocile ?

Z iij

Qu'il m'est doux de pouvoir , en couronnant vos
feux ,

Rendre à la fois ma fille & mes sujets heureux !

H É L É N U S .

Cessez de vous flatter d'une espérance vaine ;

Glaucias à la paix peut immoler sa haine ,

Mais ne souffrira point que je sois possesseur

D'un trône dont Pyrrhus est le seul successeur.

Nos malheurs , il est vrai , vous en ont rendu
maître ,

Et tant que vous vivrez vous pourrez toujours l'être.

Je doute cependant qu'on vous laisse jamais

Le droit d'en disposer au gré de vos souhaits.

Mon hymen , ou celui du Prince d'Illyrie ,

Pourra vous garantir & le sceptre & la vie ;

Mais Pyrrhus , après vous reprenant tous ses droits ,

A l'Épire , Seigneur , doit seul donner des loix.

Qui peut lui disputer alors ce diadème ?

Et , malgré mon amour , savez-vous si moi-même

Je pourrois consentir à l'en voir dépouiller ,

Et d'un trône usurpé ma gloire se souiller ?

N É O P T O L É M E .

Et quel est donc le but de la paix qu'on demande ,

S'il faut que de Pyrrhus ma couronne dépende ?

Je n'aurai donc vaincu que pour être soumis ,

Et que pour voir sur moi régner mes ennemis ,

Que pour voir un hymen qui dépouille ma fille ,

Comme une grace encor qu'on fait à ma famille ?

Le sort , en remettant la victoire en nos mains ,

Nous a fait concevoir de plus nobles dessein.

H É L É N U S .

Oui , vous avez vaincu ; mais l'honneur & la gloire

Ne suivent pas toujours le char de la victoire.
 I en est qu'on ne doit imputer qu'au hasard.
 La vôtre est de ce rang , le sort vous en fit part ,
 Et l'arracha des mains d'un ennemi terrible ,
 Dont vous n'aviez pas cru la défaite possible.
 Si mon sang répandu vous a fait triompher ,
 Ce n'est pas vous du moins qui le fîtes couler.
 Le sort à mes pareils peut garder un outrage :
 Mais l'on n'obtient sur eux de parfait avantage ,
 Qu'on ne les ait privés de la clarté du jour ,
 Ou l'on n'en peut trop craindre un funeste retour.
 Seigneur , je vous ai dit que j'aimois la Princesse ;
 Ses charmes peuvent seuls égaler ma tendresse :
 Mais je n'ai désiré que son cœur & sa main.
 Ma valeur peut lui faire un assez haut destin ,
 Sans que j'aie à Pyrrhus ravir un diadème ,
 Qui déshonoreroit votre fille elle-même.
 Pour vous , qui vous osez déclarer mon vainqueur ,
 Montrez des sentimens dignes de tant d'honneur.

N É O P T O L È M E .

Je vois bien qu'il est tems que je me fasse entendre ,
 Et que vous sachiez , vous , ce que j'ose prétendre.
 Je ne fais de quel prix Eriole est pour vous ;
 Mais , si de l'obtenir votre amour est jaloux ,
 Si sa main est un bien qui vous semble si rare ,
 Il faut qu'à me servir votre cœur se prépare.
 Je demande Pyrrhus , ma fille est à ce prix.
 Tout autre n'est pour moi que refus ou mépris.
 Voilà ce que de vous exige ma vengeance.
 Vous , qui sur Glaucias avez tant de puissance ,
 Portez-le dès ce jour à remplir mes souhaits ,
 Ou déterminez-vous à ne nous voir jamais.

HÉLÉNUS.

Vous-même eussiez en vain tenté cette entrevue,
 Sans les soins d'Éricie, à qui seule elle est due :
 Mais sur cet entretien si l'on m'eût pressenti,
 Un mépris éternel m'en auroit garanti.
 Barbare ! voilà donc le fruit de votre estime,
 Un hymen, qui pour dot m'apporteroit un crime.
 Dès qu'il faut s'allier à vous par un forfait,
 Gardez à Cassander ce funeste bienfait,
 Et ne vous vantez plus d'être du sang d'Achille.
 Ce sang qui fut toujours en Héros si fertile,
 Ne pourroit inspirer des sentimens si bas.
 Vous en êtes souillé, mais vous n'en sortez pas.
 Si je pouvois penser que la jeune Éricie
 Eût reçu vos penchans de vous avec la vie,
 Ce ne seroit pour moi qu'un objet plein d'horreur.
 Cruel ! si vous voulez lui conserver mon cœur,
 Déguisez mieux du moins cet affreux caractère
 Qui me feroit rougir de vous nommer mon père.
 Montrez-moi des vertus qui vous fassent aimer,
 Et qui dans mon amour puissent me confirmer.
 Ce n'est pas votre rang, c'est la vertu que j'aime,
 Sans elle, vous m'offrez en vain un diadème.
 Duffiez-vous m'élever à des honneurs divins,
 Je vous préférerois le plus vil des humains.
 Je me vois à regret forcé de vous confondre ;
 Mais vous devez prévoir ce que j'ai dû répondre.

NÉOPTOLÈME.

Hé bien ! Prince, suivez ces transports généreux ;
 Mais ressouvenez-vous que, pour vous rendre heu-
 reux,
 J'ai voulu pénétrer jusqu'au fond de votre ame,

**Et voir ce que pour nous oseroit votre flamme :
Car sans votre secours je serai satisfait.**

Vous m'avez de Pyrrhus fait en vain un secret.

Il est en mon pouvoir ; c'est Illyrus lui-même ,

Que son triste destin livre à Néoptolème.

H É L É N U S.

**Qui ? lui , Pyrrhus , Seigneur ! Mais non , pensez-y
bien. . . .**

N É O P T O L È M E.

Adieu : vous-même ici pesez notre entretien.

Je n'oublierai jamais un refus qui me blesse ,

Et j'en vais de ce pas instruire la Princesse.

S C E N E V I.

H É L É N U S, seul.

AH, Tyran ! de quel trait viens-tu frapper mon
cœur ?

Vertu, dont les transports me coûtent mon bonheur,

Pour le prix de t'avoir sacrifié ma flamme ,

Sauve-moi des regrets qui déchirent mon ame ;

Tourne vers mon rival mes soins & ma pitié ,

Et ranime pour lui ma première amitié.

Illyrus est Pyrrhus ! Mais d'où vient que mon père

M'en a fait si long-tems un barbare mystère ?

M'auroit-il soupçonné d'être moins généreux ,

Et moins touché que lui du sort d'un malheureux ?

Hélas ! quoi qu'il ait fait pour défendre sa vie ,

Tout ce qu'il a perdu valoit-il Éricie ?

C'est Pyrrhus qui me l'ôte , & par un sort fatal
Je suis réduit encore à pleurer mon rival !
Allons trouver mon pere , & cessons de nous
plaindre ;

Etrouffons sans regret des feux qu'il faut éteindre.
Voilà des ennemis dignes de mon courroux ;
Le triomphe du moins en est beau , s'il n'est doux.
Héros , qui pour tout bien recherchez la victoire ,
Qu'un peu de sang perdu couvrit souvent de gloire ,
Pour en savoir le prix , c'est peu d'être guerrier ;
Il faut avoir un cœur à lui sacrifier.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

E R I C I E , I S M E N E .

E R I C I E .

TU combats vainement mon désespoir funeste ;
La plainte , chere Ismene , est tout ce qui me reste.
Laisse-moi le seul bien des cœurs infortunés ,
Que sous d'indignes loix l'amour tient enchaînés,
Lieux , témoins de ma honte & d'un perfide hom-
mage ,
Payé de tout mon cœur , & suivi d'un outrage ;
Lieux , où j'ai cru soumettre un Héros à mes loix ,
Hélas ! je vous vois donc pour la dernière fois.
Pardonne ces transports à mon ame éperdue ;
On me méprise , Ismene , & la paix est rompue.
Nous reverrons bientôt , l'acier cruel en main ,
Fondre dans nos Etats un guerrier inhumain ;
Et , pour comble de maux , il faut partir , Ismene ,
Sans pouvoir contre lui faire éclater ma haine.
Je fais pour le trouver des souhaits superflus
Inutiles transports ! Je ne reverrai plus
Ce cruel Hélénus que ma raison abhor
Que ma gloire déteste , & que mon cœur dore.

S C E N E I I.

HÉLÉNUS, ERICIE, ISMENE.

ERICIE.

ISMENE, je le vois. Ah ! mortelles douleurs !
 Je succombe, & n'ai plus que l'usage des pleurs.
 Fuyons, n'exposons point au mépris d'un barbare
 Les foiblesses d'un cœur où la raison s'égare.

HÉLÉNUS.

Près de voir succéder, peut-être pour jamais ,
 Les horreurs de la guerre aux douceurs de la paix ,
 Dans ce triste moment , où votre ame irritée
 Contre un infortuné n'est que trop excitée ,
 M'est-il encor permis d'offrir à vos beaux yeux
 Un amant qui ne peut que vous être odieux ?
 Si je ne vous croyois généreuse , équitable ,
 Madame, je craindrois de paroître coupables
 Mais que peut craindre un cœur qui remplit son
 devoir ?

Et qu'ai-je à redouter que de ne vous plus voir ?
 Je ne vous dirai point que je vous aime encore ;
 Malgré ce que j'ai fait, mon ame vous adore.
 Mes refus m'ont privé de l'espoir le plus doux ,
 Mais n'ont point étouffé ma tendresse pour vous.
 D'un rigoureux honneur déplorable victime ,
 Tendre amant sans foiblesse , & coupable sans
 crime ,
 D'un vertueux effort touché sans repentir ,

Mon

MON cœur sent cependant tout ce qu'il peut sentir;
Et si, pour exciter le vôtre à la vengeance,
Ma générosité lui parut une offense;
S'il a pu souhaiter de me voir malheureux,
Non, jamais le destin n'a mieux rempli vos vœux.

ÉRICIE.

Que parlez-vous ici de haine & de vengeance?
Non, ne redoutez rien de mon indifférence.
Quel désespoir éclate? ou que soupçonnez-vous,
Pour oser vous flatter d'un instant de courroux?
Cessez de vous troubler d'une frayeur si vaine;
C'est supposer l'amour, que de craindre la haine:
Mais jusques-là mon cœur ne fait point s'enflammer;
C'est aux amans chéris, Seigneur, à s'alarmer.

HÉLÉNUS.

Je fais que je dois peu ressentir leurs alarmes.
Je craignois d'avoir fait une injure à vos charmes:
Mais au ressentiment si mon cœur s'est mépris,
C'est qu'il se crut toujours au-dessus du mépris.
Ce n'est pas se flatter que de craindre, Madame.
Jamais un faux orgueil n'a corrompu mon ame;
La vertu seule y mit une noble fierté,
Que l'amour laisse agir, même avec dignité;
Qui n'a fait aujourd'hui que ce qu'elle a dû faire.
Heureux d'être un objet peu digne de colere,
Qui, n'osant me flatter de l'honneur d'être aimé,
Croit mériter du moins celui d'être estimé.
Madame, je vois trop qu'un récit peu fidèle
M'a fait de mon devoir une lâche querelle.
Mais si votre courroux vous paroît trop pour moi,
Songez qu'ici le mien doit causer de l'effroi.
Ceux qui de mes refus ont noirci l'innocence,

Tom. II.

A a

En recevroient bientôt la juste récompense ,
 Si mon amour pour vous ne daignoit retenir
 Un bras qui n'est souvent que trop prompt à punir.
 Malgré tous vos mépris , je sens que je vous aime ;
 Mais je n'ai jamais tant haï Néoptolème.
 Si jamais votre cœur a pu trembler pour lui ,
 Dans les murs de Byzance arrêtez-le aujourd'hui.
 Je souscris à la paix ; qu'on me rende mon frère.
 Osez le demander vous-même à votre père ;
 Prévenez sur ce point un amant furieux ,
 Qui , hors vous , n'aura rien de sacré dans ces lieux.

E R I C I X.

Cruel ! c'est donc ainsi que votre amour s'exprime !
 Voilà ce feu si beau qui pour moi vous anime ;
 Et l'hommage d'un cœur qui ne se donne à moi ,
 Que pour remplir le mien de douleur & d'effroi !
 On m'aime , & cependant il faut que je fléchisse ;
 On m'adore , & c'est moi qui dois le sacrifice.
 Il faut de mon devoir que j'étouffe la voix ,
 Et que de mon amant je subisse les loix.
 De l'amour suppliant l'orgueil a pris la place ,
 Et je vois à ses soins succéder la menace ,
 Les refus , les mépris , la fierté , la terreur.
 Vos transports les plus doux ne sont que de fureur ;
 Impétueux amans , dont l'ardeur téméraire
 Ne déclare ses feux qu'en déclarant la guerre.
 Inspira-t-on jamais l'amour par la frayeur ?
 C'est ainsi qu'Hélénus se rend maître d'un cœur !
 Il ordonne en tyran , il faut le satisfaire.
 Barbare ! ma fierté vous devoit le contraire ;
 Je devois n'écouter que mon juste courroux ;
 Mais je veux me venger plus noblement de vous.

Je veux qu'en gémissant Hélénius me regrette ,
 Et qu'il sente du moins la perte qu'il a faite.
 Il ne tenoit qu'à vous de faire mon bonheur ;
 L'amour à cet espoir ouvroit déjà mon cœur ;
 Heureuse de pouvoir offrir un diadème ,
 Sans rechercher en vous d'autre bien que vous-
 même.

Je ne me vengerai de vos refus honteux ,
 Qu'en vous faisant rougir de mes soins généreux.
 Puisque vous le voulez , je vais trouver mon pere ,
 Tenter , pour le fléchir , les pleurs & la priere ;
 Je vais pour vous , ingrat ! tomber à ses genoux ,
 Et faire ce qu'en vain j'attends ici de vous.

S C E N E I I I.

HÉLÉNUS, *seul.*

O DAVOIR ! ta rigueur est-elle satisfaite ?
 Vois ce qui m'est offert , & ce que je rejette.
 Quels bienfaits de ta part me feront oublier
 Ce que tu m'as forcé de te sacrifier ?
 Ah, Pyrrhus ! que le soin de défendre ta vie
 Sera d'un prix cruel , s'il m'en coûte Éricie.

S C E N E I V.

ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES.

HÉLÉNUS.

MAIS on vient : c'est lui-même. Hélas ! pour
m'attendrir ,

Que d'objets à la fois viennent ici s'offrir !

ILLYRUS.

Seigneur , car je ne fais si je parle à mon frere ,
Tant le sort entre nous a jetté de mystere ;
Quoi qu'il en soit , avant que de quitter ce lieu ,
J'ai cru devoir vous dire un éternel adieu ,
Après avoir reçu ceux du Roi d'Illyrie ,
Dont jè suis plus touché que de sa barbarie.
Quel autre nom donner à sa rigueur pour moi ,
Quand je n'y trouve plus mon pere ni mon Roi ?
Par quel malheur son fils a-t-il cessé de l'être ?
Ai-je déshonoré celui qui m'a fait naître ?
Quel est donc ce Pyrrhus, pour lui d'un si haut prix
Encor si c'étoit vous , j'en serois moins surpris.
Seigneur , vous soupirez , je vois couler vos larmes ;
Ces pleurs me causeroient de mortelles alarmes ,
Si mon cœur étoit fait pour sentir de l'effroi.
Il s'émeut cependant de tout ce que je voi ;
Une douleur si noble a de quoi me surprendre.
Ce n'est pas d'un rival que j'eusse osé l'attendre ,
Ni me flatter qu'il dût être si généreux ,
Lorsque tout abandonne un Prince malheureux.

Non qu'à votre vertu j'eusse fait l'injustice
De croire votre amour de ma perte complice ;
Mais si je n'ai rien craint de votre inimitié ,
Je n'en attendois pas non plus tant de pitié.

H É L É N U S.

Seigneur, quelques transports qu'une maîtresse inspire ,

La gloire & le devoir ont aussi leur empire.

Entre ce qui me plaît , & ce que je me dois ,

L'honneur seul a toujours déterminé mon choix.

Je n'ai pas, dans les soins d'une ardeur qui m'est
chère ,

Perdu le souvenir de mon malheureux frere ;

Et dût-il me haïr , même sans m'estimer ,

Ses malheurs suffiroient pour me le faire aimer.

Je vois avec douleur le sort qu'on vous prépare ,

Sans oser cependant immoler un barbare.

Ce palais est rempli de chef & de soldats ,

Qu'un ordre redoutable attaché sur-mes pas.

Le fier Lysimachus, jaloux de sa puissance ,

Ne laisse à mon courroux nul espoir de vengeance ;

Et si je n'en craignois un funeste succès ,

J'aurois bientôt troublé l'asyle de la paix :

Mais la peur d'exposer la tête de mon pere ,

Me fait , en frémissant , étouffer ma colere ;

Et l'horreur de vous voir dans des fers odieux ,

La porte à des accès quelquefois furieux.

J'ose tout, je crains tout , sans savoir qu'entre-
prendre ;

Je plains même Pyrrhus , & voudrois le défendre ;

Heureux , si son secret fût resté dans l'oubli !

A iij

I L L Y R U S.

Vous n'êtes pas le seul qui le sachiez ici ,
 A qui ce Pyrrhus doit encor plus qu'il ne pense :
 Mais on veut lui garder un généreux silence ;
 Et pour sauver ses jours on fait plus aujourd'hui ,
 Que jamais Glaucias n'osa faire pour lui ,
 Lorsque tout engageoit à le faire connoître.

H É L É N U S.

Ah ! laissons ce Pyrrhus, Seigneur, quel qu'il puisse
 être.

Pénétré de son sort jusqu'au saisissement ,
 Mon cœur n'a pas besoin d'autre éclaircissement.
 Je ne connois que vous en ce moment funeste ,
 Où le rival s'oublie , & l'ami seul vous reste.
 Mais Glaucias paroît ; retirez-vous, Seigneur ;
 Votre aspect ne ferois qu'irriter sa douleur.
 Daignez la respecter dans un malheureux pere ,
 Et me laissez le soin d'une tête si chere.

I L L Y R U S.

Non, non, ce seroit trop en exiger de vous.
 Je vous exposerois, Seigneur, à son courroux.
 Pour la dernière fois souffrez que je le voie.

S C E N E V.

GLAUCIAS , ILLYRUS , HÉLÉNUS , GARDES.

GLAUCIAS , *dans le fond du théâtre.*

DIEUX cruels ! dont sur moi la rigueur se déploie,
Si rien à la pitié ne vous peut émouvoir ,
Jouissez de mes pleurs & de mon désespoir.
Que vois-je ? quels objets ! les deux Princes en-semble !

Ah ! que d'infortunés le sort ici rassemble !

(*à Illyrus.*)

Que cherchez vous , mon fils , en ces funestes lieux,
Où tout doit désormais vous paroître odieux ,
Où vous devez me fuir & m'abhorrer moi-même ?

ILLYRUS.

Vous n'en êtes pas moins , Seigneur , tout ce que j'aime.

A mon frere , il est vrai , je me plaignois de vous ,
Et j'en eusse attendu des sentimens plus doux.

Je suis touché de voir , en ce moment terrible ,
Que mon rival soit seul à ma perte sensible.

Hélas ! qui fut jamais plus à plaindre que moi ?

Méprisé d'Ericie , & peu cher à mon Roi ,

C'est un Prince sorti d'une race étrangère ,

Qui l'emporte sur moi dans le cœur de mon pere.

Je ne condamne point sa générosité ,

Mais l'effort en devroit être plus limité ;

La gloire n'admet point de si grands sacrifices ,
Et ce n'est point à moi d'illustrer ses caprices ,
Victime des transports d'un chimérique bonheur ,
Sans avoir d'autre crime ici que mon malheur.
Ce reproche cruel dont votre cœur s'offense ,
Ne regarde , Seigneur , que votre indifférence ;
Je ne puis voir mon pere abandonner son fils ,
Sans soupçonner pour moi d'injurieux mépris.
Voilà les seuls regrets dont mon ame est saisie ,
Et j'en suis plus touché que de perdre la vie ;
Mais je n'en ai pas moins souhaité vous revoir.

GLAUCIAS.

Illyrus , mon seul bien & mon unique espoir ,
Ah ! si c'est ton amour qui vers moi te rappelle ,
Ne m'en refuse point une preuve nouvelle.
Viens , mon fils , dans les bras d'un pere infortuné ,
Dont le cœur ne t'a point encore abandonné ;
Viens te baigner de pleurs qui couleront sans cesse ,
Et ne m'accuse point de manquer de tendresse.
Mon fils , je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer ,
Et je te connois trop pour ne pas t'estimer.
Tes reproches honteux , dont ma gloire murmure ,
Outragent plus que moi le sang & la nature.
Mon cœur de ses retours n'est que trop combattu ,
Et je n'ai plus d'espoir qu'en ta propre vertu.
Loin de déshonorer mon auguste vieillesse ,
Aide-moi de mon sang à dompter la foiblesse.
Le malheureux Pyrrhus est maître de ma foi ,
Je ne suis pas le sien , & ta vie est à moi.
Fais voir , par les efforts d'une vertu suprême ,
La victime au-dessus du sacrifice même.

Adieu ; sois généreux autant que je le suis.
Te pleurer & mourir , est tout ce que je puis.

ILLYRUS.

Où , je vous ferai voir , par un effort insigne ,
De quel amour , Seigneur , Illyrus étoit digne ;
Que ce fils malheureux , sans le faire éclater ,
Des plus rares vertus auroit pu se flatter ;
Qu'il fait du moins mourir & garder le silence ,
Quand son propre intérêt peut-être l'en dispense.
Je pourrois d'un seul mot éviter mon malheur ;
Mais ce mot échappé vous perceroit le cœur.
C'est dans le fond du mien qu'enfermant ce mystère ,
Je vais sauver Pyrrhus , votre gloire , & me taire.
Adieu , cher Hélénius ; vous apprendrez un jour
Si j'avois mérité de vous quelque retour.

S C E N E V I.

GLAUCIAS , HÉLÉNUS.

HÉLÉNUS.

SEIGNEUR , de ce discours que faut-il que j'enfesse ?
Sur quoi le Prince ici vante-t-il son silence ?

GLAUCIAS.

Ah ! mon fils , ce secret ne regarde que moi :
Mais il a d'un seul mot glacé mon cœur d'effroi.
Hélas ! que de son sort mon ame est attendrie !
Pyrrhus , que de vertus ma foi te sacrifie !

H É L É N U S.

Le Prince va , dit-il , se perdre pour Pyrrhus ;
 Et c'est lui cependant sous le nom d'Illyrus ,
 Si j'en crois les soupçons du Tyran de l'Épire.
 Seigneur , de ce secret , vous pouvez seul m'in-
 struire.

Mon respect m'a forcé de cacher jusqu'ici
 Les desirs que j'avois de m'en voir éclairci ;
 Mais , s'il a triomphé de mon impatience ,
 Je rougis à la fin de votre défiance.
 Si jamais votre cœur fut sensible pour moi ,
 Si mon amour pour vous a signalé ma foi ,
 Si j'ai pu m'illustrer en marchant sur vos traces ,
 Et par quelques exploits su mériter des graces ,
 Du sang que j'ai perdu je n'exige qu'un prix.
 Est-il vrai qu'Illyrus ne soit point votre fils ?

G L A U C I A S.

Je ne suis point surpris qu'un lâche cœur soupçonne
 Qu'Illyrus soit Pyrrhus , dès que je l'abandonne :
 Mais vous , jusqu'à ce jour élevé dans mon sein ,
 Vous , à qui des vertus j'appalais le chemin ,
 Que j'instruisis d'exemple , auriez-vous osé croire
 Que d'une lâcheté j'eusse souillé ma gloire ?
 Non , mon cher Hélénius , ce fils abandonné
 N'en est pas moins celui que les Dieux m'ont
 donné ;

Et plutôt au sort cruel qu'il eût un autre père !

H É L É N U S.

Vous n'éclaircissez pas , Seigneur , tout le mystère.

G L A U C I A S.

Prince , c'est trop vouloir pénétrer un secret ;

Offrez à ma douleur un zèle plus discret,
Et n'en exigez pas plus que je n'en veux dire.

HÉLÉNUS.

C'en est assez pour moi, Seigneur, je me retire,
Satisfait qu'Illyrus soit toujours votre fils ;
Et je vais de ce pas trouver ses ennemis.

GLAUCIAS.

Ah, cruel, arrêtez ! qu'allez-vous entreprendre ?

HÉLÉNUS.

Ce que de ma vertu mon frère doit attendre.
Je cours le dérober à son sort inhumain,
Ou mourir avec lui les armes à la main ;
Et je n'écoute plus, dans l'ardeur qui me guide,
Que la soif de verser le sang d'un parricide.

GLAUCIAS.

Barbare ! immole donc le mien à ta fureur,
Cours exposer ma vie et me perdre d'honneur.

HÉLÉNUS.

Ah ! vous ne craignez pas, Seigneur, pour votre
vie ;

Ce n'est pas-là l'effroi dont votre âme est saisie,
Elle est trop au-dessus d'une lâche frayeur ;
Pyrrhus, le seul Pyrrhus occupe votre cœur.
Indifférent pour nous, pour lui plein de tendresse,
Voilà, pour m'arrêter, le motif qui vous presse,
Et l'unique frayeur qui vous trouble aujourd'hui.
N'avons-nous pas assez versé de sang pour lui ?
S'il est reconnoissant, que veut-il davantage ?
Je sais qu'à le sauver votre foi vous engage,
Que vous lui devez même une sainte amitié ;
Mais que lui dois-je, moi, qu'une simple pitié,
Qui doit céder aux soins de conserver mon frère ?

Hé bien ! qu'à vos deux fils votre honneur le préfère ;
 Consacrez à jamais ces transports vertueux ,
 Et me laissez le soin de nous sauver tous deux.
 Que Pyrrhus avec nous vienne aussi se défendre ,
 S'il est digne du sang que vous laissez répandre.
 Eh ! de quelle vertu l'ont enrichi les Dieux ,
 Pour vous rendre , Seigneur , le sien si précieux ?
 Je ne sais , mais je crains que le grand nom d'Achille
 Ne soit pour lui d'un poids plus onéreux qu'utile ;
 Que sans honneur ses jours ne se soient écoulés.

GLAUCIAS.

Ah ! si vous connoissiez celui dont vous parlez ,
 Vous changeriez bientôt de soins & de langage ,
 Et je verrois mollir ce superbe courage.

HÉLÉNUS.

Seigneur , à ce discours , c'est trop me le cacher.
 Je dois de votre sein désormais l'arracher.

GLAUCIAS.

Quoi ! ce même Hélénius que l'univers admire ,
 Et dont les Dieux sembloient lui désigner l'Empire ,
 L'ennemi des Tyrans , l'ami des malheureux ,
 Flétrit en un seul jour tant de jours si fameux ,
 Et me demande à moi le sang d'un misérable !

HÉLÉNUS.

Ah , Dieux ! de ces horreurs me croyez-vous capable ?

Non ; vous ne m'imputez ces lâches mouvemens ,
 Que pour vous délivrer de mes empressemens.
 C'est le droit d'un refus acquis par une offense ,
 Et dont à vos remords je laisse la vengeance.
 Ce jour , qu'on croit des miens avoir flétri le cours ,
 Est peut-être , Seigneur , le plus beau de mes jours.

A ce même Pyrrhus j'ai fait un sacrifice ,
 Qui sera pour mon cœur un éternel supplîce ,
 Et dont mon amour seul connoissoit tout le prix.
 Mais en vain aux refus vous joignez le mépris.
 Si vous voulez calmer la fureur qui m'agite ,
 Cessez de retenir un secret qui m'irrite ,
 Ou de sang & d'horreurs je vais remplir ces lieux.

GLAUCIAS.

Ah, mon fils! étouffez ces desirs curieux ,
 Et Pyrrhus puisse-t-il pour jamais disparaître !

HÉLÉNUS.

Je commence, Seigneur, à ne me plus connoître.
 (*Il embrasse avec violence les genoux de Glaucias.*)
 Pour la dernière fois j'embrasse vos genoux.

GLAUCIAS.

Ah ! quel emportement ! c'en est trop , levez-vous.
 Reconnoissez Pyrrhus à ma douleur extrême.

HÉLÉNUS.

Achevez.....

GLAUCIAS.

Je me meurs.... malheureux ! c'est vous-même.

PYRRHUS.

Seigneur, c'en est assez , & je suis satisfait.

(*Il veut se retirer.*)

GLAUCIAS, l'arrêtant.

Arrêtez, Prince ingrat : quel est donc le projet
 Qu'en ce triste moment votre fureur médite ?
 Non, ce n'est pas ainsi, Seigneur, que l'on me quitte.
 Je n'en conçois que trop , à vos yeux enflammés....
 Mais je verrai bientôt, cruel ! si vous m'aimez.

Fin du troisième Acte.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.**PYRRHUS , ANDROCLIDE , CYNÉAS.****ANDROCLIDE.**

ENFIN , il m'est permis , Seigneur , de vous con-
noître ,

Et d'oser embrasser les genoux de mon maître.
Dieux ! quel ravissement ! Quelle douceur pour moi
De trouver un Héros dans le fils de mon Roi !
Mais de ce bien si doux que vous troublez la joie ,
Par les transports secrets où je vous vois en proie !
Glaucias , à son tour , accablé de douleur ,
Semble plus que jamais ressentir son malheur.
Seigneur , daignez calmer cette douleur cruelle ,
Songez qu'un seul instant peut la rendre mortelle ;
Ne l'abandonnez point en ces tristes momens.

PYRRHUS.

Je puis avoir pour lui d'autres empressemens.
Androclide , je sais que je vous dois la vie ,
Que sans vous , en naissant , on me l'auroit ravie ;
Allez , de ce bienfait je saurai m'acquitter.

ANDROCLIDE.

Le Roi m'a commandé de ne vous point quitter.

PYRRHUS.

Glaucias est un Roi que j'estime & que j'aime ;
Mais je ne dépends plus ici que de moi-même.
Pour vous , que le destin a soumis à mes loix ,
Respectez-les du moins une première fois ,
Et cessez d'écouter une crainte frivole.
Glaucias me connoît , j'ai donné ma parole ,
J'ai juré d'épargner un Tyran odieux ,
Et de ne point troubler l'asyle de ces lieux.
Que pouvois-je de plus pour le Roi d'Ilyrie ?
Allez , si vous m'aimez , prenez soin de sa vie.

ANDROCLIDE.

Seigneur. . .

PYRRHUS.

Obéissez. Profitons des instans
Que j'ai pu dérober à leurs soins vigilans.

S C E N E I I.

PYRRHUS , CYNEAS.**PYRRHUS.**

CYNEAS , approchez ; l'heure fatale presse.
Puis-je encore espérer de revoir la Princesse ?
Sait-elle qu'Hélénus doit se trouver ici ?

CYNEAS.

Oui , Seigneur , & bientôt vous l'y verrez aussi.
J'ai laissé la Princesse avec Néoptolème ,
Qui m'a paru frappé d'une surprise extrême ,

B b ij

Lorsque je l'ai flatté de l'espoir d'une paix ,
 Qu'il devoit regarder comme un de vos bienfaits.
 Au seul nom de Pyrrhus j'ai vu la défiance
 Balancer ses desirs & son impatience.

« Je douterois , dit-il , qu'on voulût le livrer ,
 » Si d'autres qu'Hélénus osoient m'en assurer :
 » Mais dès que ce Héros souscrit à ma demande... »

P Y R R H U S.

Ami , c'en est assez , dites-lui qu'il m'attende.

S C E N E I I I.

P Y R R H U S , *seul.*

DESIRS impétueux que je ne puis dompter ,
 Et qu'en vain mon devoir s'attache à surmonter ,
 Redoutables momens d'une trop chère vue ,
 Que vous allez coûter à mon ame éperdue !
 Pyrrhus , à quels transports oses-tu te livrer ?
 Est-ce l'amour ici qui doit t'en inspirer ?
 Néoptoleme vit , & le sang d'Æacide
 S'enflamme pour le sang d'un lâche parricide !
 Mais pour lui mon amour eût en vain combattu ,
 Si de plus hauts desseins n'occupoient ma vertu.
 Infortuné Pyrrhus , il est tems qu'elle éclate.
 Non , de quelque valeur que l'univers te flatte ,
 Quels que soient tes exploits & tes honneurs passés ,
 Illyrus en un jour les a tous effacés ;
 Et telle est aujourd'hui ta triste destinée ,
 Qu'il faut que par toi seul elle soit terminée.

C'est vainement qu'au Ciel tu comptes des aïeux ,
Si ta propre vertu ne t'y place avec eux.

Le sang d'Achille est beau ; mais l'honneur d'en
descendre

Ne vaut pas désormais celui de le répandre.

Un rival généreux qui s'immoloit pour toi ,

T'en a tracé l'exemple & prononcé la loi.

Ah ! que tant de grandeur me touche & m'humilie !

Père & fils vertueux , que je vous porte envie !

Comment vous surpasser ? Dieux ! voilà des mortels

Dignes de partager avec vous les autels ;

Non , des barbares nés pour l'effroi de la terre ,

Ces idoles de sang , fiers rivaux du tonnerre ,

Qui font de leur valeur un horrible métier ,

Et dont je n'ai que trop suivi l'affreux sentier.

Cherchons au-dessus d'eux une gloire nouvelle ,

Plus digne des transports que j'eus toujours pour
elle.

Heureux si mon devoir pouvoit les redoubler ,

A l'aspect d'un objet qui peut seul les troubler !

S C E N E I V.

P Y R R H U S , É R I C I E.

É R I C I E.

JE fors en ce moment d'avec le Roi d'Epire ;
En croirai-je , Seigneur , ce qu'il vient de me dire ?
Est-ce bien Hélénus qui nous donne une paix ,
Qu'on croit même devoir à mes foibles attraits ?

B b iij

- Mais , loin de rappeler le souvenir funeste
 D'un sacrifice affreux que ma vertu déteste ,
 Je ne veux m'occuper que du soin généreux
 • De pleurer avec vous un Prince malheureux.
 Que n'ai-je point tenté près de Néoproleme ?
 J'ai regardé Pyrrhus comme un autre vous-même.
 Non , l'horreur de son sort n'égallera jamais
 Mes regrets de l'avoir défendu sans succès.
 Je fais trop à quel point Pyrrhus vous intéresse ,
 Pour ne point partager la douleur qui vous presse ;
 Jugez combien mon cœur s'est senti pénétrer
 De vous voir désormais réduit à le livrer.
 / Et plutôt aux Dieux , Seigneur , pour comble d'in-
 justice ,
 Qu'on ne m'imputât point ce cruel sacrifice ,
 Et qu'au bien de la paix , l'amour trop indulgent ,
 N'eût point pris sur lui même un si triste présent .
 Hélénus eût moins fait pour désarmer ma haine ,
 S'il sa-voit qu'un remords en triomphe sans peine.
 Mais qu'oi ! vous rougissez . & ne répondez rien !
 Pourquoi me demander un secret entretien ?

P Y R R H U S .

Je rougis , il est vrai , d'un discours qui m'offense ;
 Et j'ai mais mon courroux n'eut plus de violence.
 Puis-je voir , sans frémir , qu'avec un si beau feu ,
 Ce cœur où j'aisirois m'ait estimé si peu ?
 Puis-je voir , sans rougir de honte & de colere ,
 Qu'Andronic ait de moi pensé comme son pere ,
 Et qu'elle ose imputer aux transports d'Hélénus
 Le funeste présent qu'il vous fait de Pyrrhus ?
 Je ne fais si l'amour peut nous rendre excusables ,
 Mais il ne doit jamais nous rendre méprisables.

Le crime est toujours crime , & jamais la beauté
N'a pu servir de voile à sa difformité.
Peut-être que mon cœur, dans l'ardeur qui l'en-
flamme ,
Tout vertueux qu'il est , n'est point exempt de
blâme ;
Mais ce qu'à mon devoir je vais sacrifier ,
Aux yeux de l'univers va me justifier ,
Éterniser mon nom , expier ma tendresse ,
Et venger ma vertu d'un soupçon qui la blesse.

É R I C I E.

Seigneur, daignez calmer un si noble courroux.
Je fais ce que je dois attendre ici de vous.

P Y R R H U S.

Dans un moment du moins vous pourrez le con-
noître ,
Et , loin de me haïr , vous me plaindrez peut-être.
Connoissez mieux , Madame , un cœur où vous
réglez ,
Et ne l'outragez point , si vous le dédaignez.
Belle Ericie , enfin , croyez que je vous aime ;
Mais ne le croyez point comme Néoptolème.
Mon amour n'a jamais soumis à vos beaux yeux
Qu'un cœur digne de vous , & peut-être des Dieux ;
Qui ne fait point offrir pour sacrifice un crime
Qui déshonorerait l'autel & la victime.
Je vais à son destin livrer un malheureux ,
Mais ce ne sera point par un traité honteux.
Ma vertu n'admet point de si lâche injustice ,
Et mon cœur vous devoit un autre sacrifice.
Trop heureux si ce cœur , facile à s'enflammer ,
Au gré de mon devoir , l'avoit pu consommer :

Mais dans l'état cruel où mon malheur me laisse,
 On peut me pardonner un instant de foiblesse ;
 Et vous m'avez offert des soins si généreux ,
 Qu'ils m'ont fait oublier qui nous étions tous deux.
 Votre pere m'attend : adieu , belle Ericie.
 J'ai voulu vous revoir ; mais mon ame attendrie
 Ne pourroit soutenir vos pleurs près de couler ,
 Et qu'un fatal instant va bientôt redoubler.

ERICIE.

Ah ! Seigneur , arrêtez ; & , si je vous suis chere ,
 Daignez de vos adieux m'expliquer le mystere.
 Je sens un froid mortel qui me glace le cœur ,
 Et la mort n'a jamais causé plus de frayeur.
 Hélas ! au trouble affreux dont mon ame est saisie ,
 Puis-je encor souhaiter de me voir éclaircie ?
 Vous allez, dites-vous , livrer un malheureux ,
 Sans cesser d'être grand , ni d'être généreux.
 Ah ! je vous reconnois à cet effort suprême.
 Justes Dieux ! c'est Pyrrhus qui se livre lui-même.

PYRRHUS.

Oui , Madame , c'est lui ; c'est ainsi qu'Hélénus
 Pouvoit du moins livrer l'infortuné Pyrrhus ,
 Qui sous ce triste nom ne craint plus de paroître ,
 Dès qu'à de nobles traits on veut le reconnoître.

ERICIE.

Dites plutôt , Seigneur , qu'à ce cœur sans pitié ,
 Dont je n'ai jamais pu fléchir l'inimitié ,
 J'aurois dû reconnoître une race ennemie
 Qui ne s'immole ici que pour m'ôter la vie.
 Inhumain ! consommez vos généreux projets ;
 De votre haine , enfin , voilà les derniers traits.

Quel ennemi , grands Dieux ! offrez-vous à la
mienne !

Quel dessein venez-vous d'inspirer à la sienne !

Ah ! si c'est à ce prix que vous donnez la paix ,

Barbare ! faites-nous la guerre pour jamais.

Vous ne démentez point le sang qui vous fit naître ;

Ingrat ! vous ne pouviez mieux vous faire con-
noître

Que par un noir projet qui n'est fait que pour
vous ;

Je reconnois Pyrrhus à ces funestes coups.

Quand par des soins trompeurs il a séduit mon ame ,

Des plus cruels refus je vois payer ma flamme ;

Et quand je crois jouir d'un destin plus heureux ,

Je retrouve Pyrrhus dans l'objet de mes vœux.

Qui vous a dévoilé , Seigneur , votre naissance ?

Glaucias n'a-t-il plus ni vertu , ni prudence ?

Devoit-il un moment douter de vos desseins ,

Et méconnoître en vous le plus grand des humains ?

Il faut , pour mon malheur , que le Roi d'Illyrie

Vous ait moins estimé que ne fait Ericie.

Cruel ! songez du moins , en courant à la mort ,

Qu'un amour malheureux me garde un même sort.

Ne croyez point en moi trouver Néoptoleme.

Vous ne voyez que trop à quel point je vous aime.

P Y R R H U S.

Ah ! voilà les transports que j'aurois dû prévoir ,

Si l'amour m'eût laissé maître de mon devoir.

J'ai voulu consacrer à l'objet que j'adore

Quelques tristes momens qui me restoient encore.

Je bravois le trépas ; mais je sens à vos pleurs

Qu'il a pour les amans son trouble & ses horreurs.

Ne m'offrez-vous les soins d'une ardeur mutuelle,
Que pour me rendre encor ma perte plus cruelle ?
Quel bien à notre amour peut s'offrir désormais ?
Un parricide affreux nous sépare à jamais.

Songez , si je ne meurs , qu'il faut que je punisse ;
Qu'un coupable , avec moi , n'est pas loin du
supplice ;

Songez enfin , Madame , à ce que je me doi ,
A ce que mon honneur m'impose envers un Roi
A qui je dois un fils , son unique espérance ,
Et le plus digne effort de ma reconnoissance.

ERICIE.

Glaucias vous doit-il être plus cher que moi ,
Seigneur ? Ne pouvez-vous récompenser sa foi
Qu'aux dépens de vos jours & de ma propre vie ,
Que vous sacrifiez au Prince d'Illyrie ?

Ah ! laissez-moi le soin de vous le conserver ,
Et , par pitié pour moi , songez à vous sauver.
C'est Ericie en pleurs qui vous demande grace ;
Verrez-vous sans pitié le sort qui la menace ?
Est-ce par vous , cruel ! qu'elle doit expirer ?
Ah ! du moins attendez qu'on ose vous livrer.

PYRRHUS.

Non , non , au sang d'Achille épargnez cet outrage.
Je dois d'un si beau sang faire un plus noble usage ;
La mort pour mes pareils n'est qu'un léger instant ,
Dont la crainte aux humains a fait seule un tourment.

Je vous perds pour jamais , adorable Ericie ;
C'est-là pour un amant perdre plus que la vie :
Mais ne présumez pas qu'en lâche criminel ,
Je souffre que Pyrrhus soit conduit à l'Autel.

D'ailleurs , pour Glaucias j'eus toujours trop d'estime ,

Pour lui laisser jamais la honte d'un tel crime.

ERICIE.

C'est-à-dire , Seigneur , qu'il vous paroît plus doux
D'en rejeter ainsi l'indignité sur nous ;

Et que vous aimez mieux déshonorer mon pere ,

Pour m'en laisser à moi la douleur toute entiere ,

Et me faire haïr qui m'a donné le jour.

Voilà ce que Pyrrhus gardoit à tant d'amour !

Hé bien ! cruel , allez trouver Néoptoleme ;

Puisque vous le voulez , je vous rends à vous-même :

Mais , dans tous vos transports de générosité ,

Je vois moins de vertu que de férocité.

PYRRHUS.

Ne me reprochez point une vertu farouche ;

L'honneur ainsi le veut , & l'honneur seul me
touche.

S'il se pouvoit trouver d'accord avec mes jours ,

Vous ne m'en verriez point précipiter le cours.

Comme mortel , j'en sens tout le prix de la vie ;

Comme amant , tout le prix d'être aimé d'Ericie :

Mais Pyrrhus , en Héros , épris de vos appas ,

Se met , en immortel , au-dessus du trépas.

ERICIE.

Vous prétendez en vain qu'au gré de votre envie

Je vous laisse , Seigneur , maître de votre vie.

Si vous ne rejettez vos projets inhumains ,

Je cours à Glaucias découvrir vos desseins.

PYRRHUS.

Si vous m'aimez encor , gardez de l'entreprendre ;

Belle Ericie , au nom de l'amour le plus tendre ,

N'abusez point ici des secrets d'un amant
 Qui pourroit de dessein changer en un moment.
 Considérez sur qui tomberoit ma colere ;
 Vous pleurez un amant , vous pleureriez un pere.
 En faveur de Pyrrhus tâchez de le fléchir,
 J'y consens ; mais daignez ne le point découvrir ,
 Et ne lui faites point mériter votre haine.
 Qu'espérez-vous , enfin , d'une pitié si vaine ?
 Songez que dans l'état où m'a réduit le sort,
 Il ne me reste plus que l'honneur de ma mort.
 Ne me l'enviez point , & respectez ma gloire ;
 Vivez pour en garder une tendre mémoire ,
 Et cessez de vouloir partager mes malheurs ;
 Laissez mourir Pyrrhus digne enfin de vos pleurs.
 Adieu , Madame , allez trouver Néoptolème ;
 J'irai dans un moment le rejoindre moi-même.
 M'exposer plus long-tems à tout ce que je vois ,
 C'est moins braver la mort que mourir mille fois.

(Il sort.)

S C E N E V.

É R I C I E , *seule.*

QUOI ! Seigneur , vous iriez vous livrer à mon
 pere !

Ah ! puisqu'en vos fureurs votre cœur persévère ,
 L'inflexible Pyrrhus , qui déchire le mien ,
 Va le voir surpasser la fermeté du sien.

SCENE VI.

S C E N E V I.

GLAUCIAS, ERICIE.

ERICIE, *à part.*

Mais Glaucias paroît. Quel soin ici l'appelle ?
Eclatez, vains transports de ma douleur mortelle,
Et laissez dans mes pleurs lire un triste secret.

GLAUCIAS.

Princesse, un ennemi qui ne l'est qu'à regret,
Et qui touche peut-être à son heure dernière,
Osera-t-il ici vous faire une prière ?
S'il fut long-tems l'objet de votre inimitié,
Il ne doit plus, hélas ! l'être que de pitié.
Les Dieux viennent sur moi d'épuiser leur colere.
Je n'ai rien oublié pour fléchir votre pere ;
Mais le cruel qu'il est me redemande un bien
Que ma pitié protège, & qui n'est pas le mien.
Il veut Pyrrhus, il veut que je lui sacrifie
Le malheureux dépôt que le Ciel me confie ;
Il veut, à mon honneur portant le coup mortel,
Couvrir mes cheveux blancs d'un affront éternel,
Et plonger dans l'horreur le reste de ma vie.
Plaignez mon triste sort, généreuse Ericie ;
Vous êtes désormais mon unique recours.
A des infortunés prêtez votre secours.
Je fais, dans les faveurs dont le Ciel vous partage,
Que la beauté n'est pas votre seul avantage,
Et que les Dieux, sur vous épuisant leurs bienfaits,

Tome II.

C c

Ont de mille vertus enrichi vos attraits.
Mon cœur , près de vous voir unie à ma famille ,
Vous prodiguoit déjà le tendre nom de fille ;
Mais , puisque le destin me ravit la douceur
D'un bien qui m'eût comblé de joie & de bonheur ,
Je veux traiter pour vous un plus noble hyménée ,
De vous & de Pyrrhus unir la destinée.
Je sais que je ne puis former ces tristes nœuds ,
Sans outrager les loix , la nature & les Dieux ;
Mais la paix ne veut pas un moindre sacrifice.
Rendez à cet hymen votre pere propice.
S'il soupçonne ma foi , qu'il emmene Illyrus ,
Et confie à mes soins Ericie & Pyrrhus.
Vous vous ferez tous trois un mutuel otage.
Néoptoleme aura l'Épire pour partage ;
Et je l'en laisserai paisible possesseur ,
Pourvu que votre époux en soit le successeur.

ERICIE.

Ah , Seigneur ! plutôt aux Dieux , & pour l'un &
pour l'autre ,
Que tous les cœurs ici fussent tels que le vôtre ,
Et fussent comme vous régler sur l'équité
La vengeance des Rois & leur avidité !
Qui ne seroit touché de l'état déplorable
Où vous réduit le soin du sort d'un misérable ?
Les Dieux , tout grands qu'ils sont , en ont-ils autant
fait ?
Qu'un pere tel que vous est digne de regret !
Jugez , à ma douleur , si le cœur d'Ericie
A pu garder pour vous une haine endurcie.
Seigneur , tant de vertu trouve peu d'ennemis.
Hélas ! pour conserver Pyrrhus & votre fils ,

Vous n'aviez pas besoin d'employer la prière.
Que n'ai-je point déjà tenté près de mon père ?
Rien ne peut défarmer sa haine & sa rigueur ;
Je ne vous dirai point quelle en est ma douleur ;
Mais Pyrrhus aujourd'hui m'a coûté plus de larmes
Que le soin de ses jours ne vous causa d'alarmes.
Plût au Ciel que celui de nous unir tous deux ,
Pût rendre à vos souhaits ce Prince malheureux ,
Et que de notre hymen les funestes auspices
Ne fussent point suivis de plus noirs sacrifices !
Adieu : puisse le Ciel , attendri par mes pleurs ,
Les faire avec succès parler dans tous les cœurs !
Vous ne connoissez pas le plus inexorable.
Mais, si je n'obtiens point un aveu favorable ,
Seigneur , au même instant fuyez avec Pyrrhus ;
Et me laissez le soin du destin d'Illyrus.
Emparez-vous sur-tout d'un guerrier invincible ,
Dont rien ne peut dompter le courage inflexible.
Que dis-je ? où mon amour se va-t-il égarer ?

GLAUCIAS.

O Ciel ! à quels malheurs faut-il me préparer ?
Dans l'état où m'a mis la fortune cruelle ,
En ai-je à redouter quelque atteinte nouvelle ?
Ah , Madame ! daignez ne me le point cacher ,
Si d'un infortuné le sort peut vous toucher.
Vous avez vu mon fils , je fais qu'il vous adore ,
Et j'ai cru près de vous le retrouver encore.
Je venois m'emparer d'un ingrat qui me fuit ,
Et que par-tout en vain ma tendresse poursuit.
Ma vie à ce cruel devoir être assez chère ,
Pour ne point l'arracher à son malheureux père ;
Mais je vois qu'Hélénus ne s'éloigne de moi ,

C c ij

Que pour mieux me manquer de parole & de foi.
Il a par ses sermens surpris ma vigilance,
Dissipé mes soupçons , & trompé la prudence
D'un pere en sa faveur toujours trop prévenu.
Apprenez-moi du moins ce qu'il est devenu.
Veut-il nous perdre tous, ou se perdre lui-même ?
Grands Dieux ! faudra t-il voir périr tout ce que
j'aime ?

Madame , ayez pitié de l'état où je suis.

É R I C I E.

Ah ! que demandez-vous ? Et qu'est-ce que je puis ?
N'ajoutez rien vous-même au trouble qui m'agite.
Les momens nous sont chers , souffrez que je vous
quitte.

Seigneur , il n'est pas tems d'interroger mes pleurs.
Lorsqu'il faut prévenir le plus grand des malheurs.

Fin du quatrieme Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, ERICIE.

ERICIE.

Si je n'ai pu toucher un amant qui m'adore,
Que pourrai-je obtenir d'un pere qui l'abhorre?
Malheureuse ! les Dieux ont-ils doué tes pleurs
De ces charmes puissans qui fléchissent les cœurs?
Et tu crois attendrir un Prince inexorable,
Que la soif de régner va rendre impitoyable ;
Qui , maître du plus fier de tous ses ennemis ,
Pour ne le craindre plus , se croira tout permis !
Funeste ambition ! détestable manie !
Mere de l'injustice & de la tyrannie ,
Qui de sang la premiere a rempli l'univers ,
Et jeté les humains dans l'opprobre & les fers ;
C'est toi dont les fureurs , toujours illégitimes ,
Firent naître à la fois les sceptres & les crimes.
Sans toi , rien n'eût borné ma gloire & mon bonheur.

Quel sort plus beau pouvoit jamais flatter un cœur ?
Et mes yeux effrayés verront fumer la terre

C c iij

D'un sang qui doit sa source au maître du tonnerre !
 Grand Dieu ! ne souffre point qu'un pere furieux
 S'immole , sans pitié , le plus pur sang des Dieux ;
 Daigne , loin d'employer la foudre à sa vengeance ,
 Tonner au fond des cœurs , & prévenir l'offense.

ISMENE.

Madame , il faut cacher ce mortel désespoir.
 Glaucias , disiez-vous , demandoit à vous voir ?

ERICIE.

Je ne l'ai que trop vu ce Prince déplorable ,
 Des Rois les plus vantés modele inimitable ,
 Qui n'a que l'honneur seul pour guide & pour objet ,
 Pere moins malheureux encor qu'ami parfait.
 Que de son sort cruel mon ame est attendrie !
 Qu'il redouble les maux de la triste Ericie !
 Et ce Roi généreux , si digne de pitié ,
 De ses malheurs encore ignore la moitié.
 Hélas ! que je le plains ! Que de vertus . Ismene !
 Est-ce donc-là , grands Dieux , l'objet de votre haine ?
 Que mon pere n'a-t-il un cœur tel que le sien ?
 Qu'il auroit épargné de désespoir au mien !
 Ismene , il ne vient point ; & mon impatience
 Commence à soupçonner une si longue absence.
 Quel autre qu'Hélénus pourroit le retenir ?
 Sans doute le cruel m'a voulu prévenir ;
 Et , si j'en crois mes pleurs , sa triste destinée
 Dans les flots de son sang est déjà terminée.
 Je ne sais quelle horreur me saisit malgré moi ;
 Je sens , à chaque instant , redoubler mon effroi.
 Je demande mon pere , & mon ame éperdue
 N'a peut-être jamais tant redouté sa vue.

S C E N E I I.

NEOPTOLEME, ERICIE, ISMENE.

ERICIE.

ENFIN , je l'apperçois. Soutenez-moi , grands Dieux !

N É O P T O L E M E .

Hélénus , que j'attends , va paroître en ces lieux ,
Ma fille c'en est fait , ce guerrier redoutable ,
Loin d'offrir à Pyrrhus une main secourable ,
Lui-même doit bientôt le livrer à mes coups ,
Et ce spectacle affreux n'a pas besoin de vous.
Sortez. Quoi ! vous pleurez ! Qui fait couler vos larmes ?

D'où peut naître à la fois tant de trouble & d'alarmes ?

Parlez , c'est trop se taire , après ce que je voi :
Avez-vous des secrets qui ne soient pas pour moi ?

ERICIE , *se jetant aux genoux de Néoptoleme.*
Non , Seigneur : mais ce n'est qu'aux genoux de mon pere
Que je puis éclaircir ce funeste mystere.

N É O P T O L E M E , *la relevant.*

Ma fille , en cet état que me demandez-vous ?
Et qui peut vous forcer d'embrasser mes genoux ?
Que craignez-vous enfin d'un pere qui vous aime ?

ÉRICIE.

Ah , Seigneur ! pardonnez à ma douleur extrême.
 Je sais que vous m'aimez , & ce n'est pas pour moi
 Que je viens implorer les bontés de mon Roi.
 Ne vous offensez point , si les pleurs d'Éricie
 Osent d'un malheureux vous demander la vie.
 L'infortuné Pyrrhus va vous être remis....

NÉOPTOLÈME.

Quoi ! c'est du plus cruel de tous mes ennemis ,
 Que vous osez , ma fille , embrasser la défense !
 Et ne craignez-vous point vous-même ma ven-
 geance ?

D'où naissent pour Pyrrhus des sentimens si vains ?
 Est-ce à vous que je dois compte de mes souffrins ?
 Vous que je dois sur eux ou consulter ou croire ?

ÉRICIE.

Non , mais vous me devez compte de votre gloire ;
 Elle est à moi , Seigneur , autant qu'elle est à vous ;
 Et ce qui la flétrit , se partage entre nous.
 Si rien ne peut fléchir votre haine endurcie ,
 Songez de quels malheurs elle sera suivie.
 Vous verrez contre vous armer tout l'univers ,
 Et Pyrrhus , chaque jour , renaître des Enfers.
 Quoi ! pour faire oublier le meurtre d'Æacide ,
 Vous méditez encore un double parricide !
 Faudra-t-il vous compter au rang des assassins ,
 Et vous voir devenir l'opprobre des humains ,
 Lorsque vous en pouviez devenir le modèle ,
 Si votre ambition eût été moins cruelle ?
 Le Ciel vous a comblé de ses dons précieux ,
 Et vos vertus pouvoient vous égaler aux Dieux ,
 La noblesse du sang , la valeur , la prudence :

En faudra-t-il , Seigneur , excepter la clémence ?
 Malgré mille revers , vous avez vu cent fois
 L'Univers vous placer parmi ses plus grands Rois ;
 Et de tant de vertus le parfait assemblage
 Deviendrait d'un Tyran l'inutile partage !

N É O P T O L È M E.

Ma fille , quels discours !

E R I C I E.

Je m'égare , Seigneur ;

Mais daignez pardonner ces transports à mon cœur,
 Mon respect a toujours égalé ma tendresse :
 Loin de me reprocher un discours qui vous blesse ,
 A mes larmes , Seigneur , laissez-vous attendrir ,
 Ou du moins écoutez ce qu'on vient vous offrir.
 Glaucias est tout prêt à vous céder l'Epire ;
 Pour vous en assurer le légitime empire ,
 Ce Prince pour Pyrrhus vous demande ma main.

N É O P T O L È M E.

Pour Pyrrhus ! Glaucias croit m'éblouir en vain.
 Je connois mieux que lui le sang des Æacides ;
 Rien ne peut arrêter leurs vengeances perfides.
 Loin que cette union dût assurer mon sort ,
 Votre hymen ne seroit que l'arrêt de ma mort.
 C'est mettre sous Pyrrhus ma couronne en tutelle ,
 Et nourrir entre nous une guerre éternelle.
 Ce n'est point ma fureur qui demande son sang.
 Je regne , & je dois tout à ce superbe rang.
 Si de Pyrrhus , enfin , je m'immole la vie ,
 C'est au bien de la paix que je le sacrifie.

E R I C I E.

Si jamais vous osez lui donner le trépas ,
 Quelle guerre , Seigneur , n'allumeriez-vous pas ?

N É O P T O L È M E .

Hélénus est le seul dont je crains le courage ,
 Et son amour pour vous dissipera l'orage ;
 Mais son courroux bientôt retomberoit sur moi ,
 Si j'osois à Pyrrhus engager votre foi.
 Vous voyez qu'Hélénus me le livre lui-même ;
 Jugez par ce présent à quel point il vous aime.

É R I C I E .

Ah ! ne vous fiez point au présent qu'il vous fait ;
 C'est peut-être , Seigneur , quelque piège secret.
 Ce palais vous met-il à couvert de surprise ?
 Je ne sais ; mais sur vous je crains quelque entreprise.
 Ne vous exposez point à revoir Hélénus ;
 Et , si vous m'en croyez , emmenez Illyrus.

N É O P T O L È M E .

Qu'aurois-je à redouter d'une ame généreuse ?
 Votre crainte , ma fille , est trop ingénieuse.

É R I C I E

Votre haine , Seigneur , l'est plus que mon effroi ,
 Et vous fermez les yeux sur tout ce que je voi.
 L'ardeur de vous venger vous rend tout légitime ,
 Et la soif de régner vous déguise le crime :
 Mais , si mes pleurs en vain combattent vos fureurs,
 Vous allez voir ma mort prévenir tant d'horreurs.

N É O P T O L È M E .

Ah ! c'en est trop , ma fille , & ce discours m'ou-
 trage ;
 Pyrrhus n'auroit osé m'en dire davantage.
 Mais Hélénus paroît.

É R I C I E .

Justes Dieux !

NÉOPTOLEME.

Laissez-nous.

ÉRICIE.

Ah, Seigneur ! par pitié, souffrez-moi près de vous,
Je ne vous quitte point.

NÉOPTOLEME.

Quels transports !

ÉRICIE.

Ah, mon père !

Si jamais votre fille a pu vous être chère,
Daignez à ma douleur accorder un moment.

NÉOPTOLEME.

Fuyez, dérobez-vous à mon ressentiment ;
Je me laisse à la fin d'une douleur si vaine.

ÉRICIE.

De ces funestes lieux ôte-moi, chère Ismène.
Si d'un infortuné je veux sauver les jours,
C'est à d'autres que lui qu'il faut avoir recours.

SCENE III.

PYRRHUS, NÉOPTOLEME, GARDES.

NÉOPTOLEME, à part.

QUE de trouble s'élève en mon ame éperdue !
(à Pyrrhus.)

Seigneur, enfin la paix, si long-tems attendue,
M'est redonnée ici par ce même Héros
Dont la seule valeur nous causa tant de maux.

Heureux si cette paix qui tous deux nous rapproche ,
 Pouvoit être entre nous exempte de reproche !
 Mais on doit pardonner aux soins de ma grandeur
 Ce que semble de vous exiger ma fureur.
 J'en fais ce qu'il en coûte à des cœurs magnanimes ,
 Lorsqu'il faut immoler d'innocentes victimes.

PYRRHUS.

Ne te sied-il pas bien de t'en justifier ,
 Toi qui nous as contraints à les sacrifier ?
 Épargne à ton honneur un discours inutile ,
 Qui doit faire rougir un descendant d'Achille ;
 Et ne nous fais pas voir pour la seconde fois
 Un sujet altéré du meurtre de ses Rois.

NÉOPTOLEME.

AI-je bien entendu ? Quel sinistre langage !
 A me l'oser tenir qu'est-ce donc qui t'engage ?
 Pourquoi par Cynéas me faire pressentir
 Sur un espoir trompeur que tu viens démentir ?
 Est-ce en me préparant des injures nouvelles ,
 Que l'on croit terminer de si grandes querelles ?
 Tu declares la guerre en demandant la paix.

PYRRHUS.

Non , cruel ? avec moi tu ne l'auras jamais ;
 Quoique je vienne ici remettre en ta puissance
 Celui dont tu devrois éprouver la vengeance ,
 Cet innocent objet de tes noires fureurs ,
 Ce Pyrrhus que ta haine accable de malheurs.

NÉOPTOLEME.

Hé bien ! puisque c'est toi qui dois me le remettre ,
 Ne diffère donc point , ou cesse de promettre.

PYRRHUS

PYRRHUS.

Tu me connois , tu peux t'en reposer sur moi ,
Et de plus , relâcher Illyrus sur ma foi.

NÉOPTOLEME.

Hélénus, tu vas voir combien je m'y confie.
(à ses Gardes.)

Gardes , faites venir le Prince d'Illyrie.
(à Pyrrhus.)

Je vais , dans un moment , te le remettre ici ;
Mais commande , à ton tour , que Pyrrhus vienne
aussi.

PYRRHUS.

Inhumain , ne crains point qu'on te le fasse attendre ;

Crains plutôt un aspect qui pourra te surprendre :
Mais daigne auparavant m'instruire de son sort ;
Sois sincère sur-tout : quel sera-t-il ?

NÉOPTOLEME.

La mort.

PYRRHUS.

S'il ne craignoit que toi , Tyran ! ta barbarie
Te coûteroit bientôt & le trône & la vie.
Voyons donc jusqu'où peut aller ta fermeté.
Mais , pour laisser ta haine agir en liberté ,
Je vais te rassurer contre un fer redoutable ,
Qui rendroit dans mes mains ta perte inévitable.
(Il jette son épée aux pieds de Néoptoleme.)
Frappe , voici Pyrrhus.

SCENE IV.

PYRRHUS, NÉOPTOLEME, ILLYRUS, GARDES.

ILLYRUS, *entrant.*

DIEUX ! qu'est-ce que je vois ?

PYRRHUS.

Je m'acquitte, Illyrus, de ce que je vous dois.

NÉOPTOLEME.

Où suis-je ? Quel transport de mon ame s'empare !
 Quel soudain mouvement tout-à-coup s'y déclare,
 A l'aspect imprévu de cet audacieux !

SCENE V & dernière.

GLAUCIAS, PYRRHUS, NÉOPTOLEME,
 ILLYRUS, ERICIE, ANDROCLIDE;
 CYNEAS, ISMENÉ, GARDES.

GLAUCIAS, *entrant avec Ericie.*

QU' vois-je ? Quel objet se présente à mes yeux
 Hélénus désarmé devant Néoptoleme !

NÉOPTOLEME.

Tu vois un ennemi qui se livre lui-même ,
 Et qui , loin d'essayer de fléchir ma rigueur ,

Ose par sa fierté défier ma fureur ;
Qui me brave , me hait , me méprise & m'offense.

GLAUCIAS.

De quoi va s'occuper ton injuste vengeance ?
Mont- ce les mouvemens qu'il te doit inspirer ?
Il se livre à tes coups ; que veux-tu ?

NÉOPTOLEME.

L'admirer.

Je juge point de moi par ce que j'ai pu faire.
Le malheur rend souvent le crime nécessaire ;
Et le penchant des cœurs ne dépend non plus d'eux ,
Qu'il en dépend de naitre heureux ou malheureux.
C'est dans le sang des Rois que j'ai puisé la vie ;
Mais quand je serois né des monstres d'Hyrkanie ,
J'aurois été touché d'un trait si généreux.
Pyrrhus , un même sang nous a formés tous deux ;
Mais les mêmes vertus n'ont point fait mon partage.
Si j'ai troublé des jours que t'envioit ma rage ,
Je te laisse aujourd'hui maître absolu des miens ,
Et je prodiguerois tout mon sang pour les tiens.
Je t'ai ravi le sceptre , & je te l'abandonne.

Un ami tel que toi vaut mieux qu'une couronne ;
Et je préférerois à l'éclat de mon rang
L'honneur d'être avoué pour Prince de ton sang.

PYRRHUS.

Si j'osois me flatter , malgré la mort d'un pere ,
Qu'un repentir si grand fût durable & sincere. ..

NÉOPTOLEME.

C'est à vous que je dois ce retour vertueux ,
Qui me rend à moi-même , à mon Prince , à mes
Dieux ,
Seigneur. Je n'ose encor prétendre à votre estime.

316 *Pyrrhus , Tragédie.*

Un bien si glorieux n'est pas le prix d'un crime.
Trop heureux que Pyrrhus ne m'en punisse pas ,
Et veuille de ma main recevoir ses Etats !

PYRRHUS.

A ce noble retour je sens que ma justice ,
Malgré la voix du sang , doit plus d'un sacrifice.
Puisqu'un remords suffit pour apaiser les Dieux ,
Les Rois ne doivent pas en exiger plus qu'eux.
Dès qu'il leur plaît ainsi ; jouissez de la vie ;
Moi , je vous rends le sceptre en faveur d'Éricie.

NÉOPTOLEME *lui présente Éricie.*

Daignez donc accepter ce gage de ma foi ,
Seigneur ; c'est le seul bien qui soit encore à moi

(*À Illyrus.*)

Prince , sur cet hymen je n'ai rien à vous dire ;
Votre cœur est trop grand pour ne point y souscrire :

(*À Glaucias.*)

Et vous, digne mortel , dont les Dieux firent chose
Pour être le vengeur & l'exemple des Rois ,
Généreux Glaucias , à qui je dois la gloire
De pouvoir effacer l'action la plus noire ,
Recevez votre fils pour prix d'un si grand bien ;
Et vous , mon cher Pyrrhus , daignez être le mien

Fin du Tome second.



MAY 23 1930

